

Histoire de la famille Wallon par Joseph Petit au travers de la correspondance familiale

1^{re} Partie

Fiançailles du Capitaine du Génie Pierre PETIT (29 ans) avec Mademoiselle Jeanne WALLON (22 ans) (juin 1870)

Mars 1870 :

Quelques mois avant la guerre, au début de Mars, Madame BOITEL, amie intime de la famille WALLON, dont le mari est Directeur de l'Ecole Impériale d'agriculture de Grignon, a fait le projet de marier sa jeune amie, Melle Jeanne WALLON. Elle a pensé au Capitaine du Génie Pierre PETIT, alors attaché à la Chefferie du Génie à Lille, beau-frère de Mr Silvestre, Econome à l'Ecole d'agriculture de Grignon.

C'est à ce dernier qu'elle vient s'ouvrir de ce projet.

Mr Silvestre, à la suite de cette visite, s'empresse d'écrire longuement à son beau-frère (12 mars) pour lui faire ressortir les avantages qu'il voit à une telle union et l'engager vivement à demander une permission pour venir se présenter, dès qu'il le pourra, au père de la jeune fille, Mr WALLON.

Le Capitaine PETIT, encore sous le coup de la décision prise en décembre dernier de rompre ses fiançailles avec une jeune fille très fortunée, mais dont le caractère ni l'éducation ne lui convenaient, répond à Mr Silvestre qu'il demande à réfléchir, « sans toutefois repousser par principe les offres très séduisantes qui lui sont faites... ».

Avril 1870 :

Une correspondance assez suivie s'échange entre les deux beaux-frères. Mr Silvestre ne cesse de s'étendre sur toutes les qualités physiques et morales de « Melle Jeanne », telle que la dépeint Mme BOITEL.

De son côté la famille WALLON prend ses renseignements. Elle s'inquiète en particulier des suites que pourrait avoir un grave accident dont Pierre PETIT a été la victime, il y a deux ans, à Montpellier où il était en garnison, lieutenant au Régiment du Génie.

Le 31 décembre 1867, allant à son service, il reçoit d'une maison en construction une brique (ou une tuile) qui lui défonce le crâne. Soigné à l'Hôtel Dieu de Montpellier, il en sort tout à fait guéri le 15 mars suivant.

Le Professeur BOUISSON qui l'avait soigné, s'empresse de déclarer à une sœur de Mme de la GILLARDAIE, religieuse à Montpellier, qu'on avait chargée de cette démarche, que cet accident ne peut avoir aucune suite...

Mr WALLON, satisfait de ces renseignements, accepte une 1^{re} entrevue qui a lieu, fin avril, chez Mme BOITEL à Grignon ; un dîner réunit chez elle le ménage WALLON, leurs filles Jeanne et Valentine (d'un an plus jeune que sa sœur), le ménage SILVESTRE et le Capitaine PETIT.

Mai 1870 :

A la suite de cette entrevue, Mme BOITEL écrit à Mr WALLON (2 mai) que « Mr PETIT trouve Jeanne charmante et tout à fait à son goût et qu'il désire vivement être autorisé à se mettre en relation avec Mr WALLON... ».

Cependant Jeanne hésite... Elle n'a jamais songé à épouser un officier... elle craint, s'il y a une guerre, de perdre son mari et de rester veuve... D'autre part, le côté religieux la préoccupe encore davantage ; elle voudrait être bien fixée sur les sentiments de son futur mari à cet égard.

On se rappelle que sa grand'mère « Féfé », fiancée à Alexandre WALLON, lui avait déclaré (en 1808) : « sachez, WALLON, que je n'épouserai jamais qu'un homme ayant vraiment de la religion... »

Par Mr SILVESTRE, le Capitaine PETIT, retourné à Lille, est tenu au courant des confidences de Mme BOITEL et... des hésitations de Jeanne.

Une lettre du 12 mai nous donne même des détails assez amusants à l'occasion d'une visite faite par Mme SILVESTRE à Mme BOITEL. Jeanne se trouvait alors chez son amie. Elle écrit à son Père pour lui donner ses impressions : « ... ta première lettre est venue me surprendre au moment même où... j'écoutais aux portes, suivant la recommandation de Mme BOITEL et où je suivais avec anxiété la conversation qu'elle avait avec Mr S, le beau-frère... Cette conversation que j'entendais, sans qu'il pût s'en douter, m'a fait le plus grand plaisir... »

Jeanne, on le devine, ne demandait qu'à dire « oui » et, d'après les nouvelles qu'il reçoit, le Capitaine PETIT « commence enfin à espérer... » ainsi qu'il l'écrit le 16 mai à sa sœur et à son beau-frère. Il ajoute : « les nuages se dissipent et je crois déjà revoir mon beau ciel du midi... »

Dans cette même lettre il tient à déclarer « qu'au point de vue religieux sa première éducation a laissé chez lui des traces et qu'il ne peut séparer la religion des meilleurs souvenirs de sa jeunesse... »

Car cette question religieuse... d'ailleurs vite aplanie est la seule, il le sent, qui peut encore faire hésiter Melle WALLON.

Enfin, le 29 mai, Mr SILVESTRE a la joie d'annoncer à son beau-frère que Melle W a dit « oui » !

Les fiançailles sont officielles.

Juin 1870 :

Au début de juin, le Capitaine PETIT vient à Paris pour le dîner de fiançailles chez Mr WALLON, 95 Bd St-Michel.

D'autres fiançailles avaient déjà été célébrées dans la famille WALLON, celles d'Henri WALLON, ancien élève de Normale (section des lettres) avec Melle Laure CRONIER fille d'un industriel de Rouen, à la tête d'une importante teinturerie et manufacture d'impression de tissus de coton.

De retour à Lille, le Capitaine PETIT s'empresse d'exprimer à Mme BOITEL tout son bonheur et sa reconnaissance de lui avoir fait connaître Melle WALLON. Il le lui écrit en termes émus : « C'est un véritable trésor que vous m'avez fait découvrir... Tout ce que vous m'aviez promis est encore au-dessous de la vérité... »

Et, revenant sur les doutes qui peuvent encore rester dans l'esprit de Melle WALLON sur ses sentiments religieux et craignant de ne pas l'avoir complètement rassurée à ce sujet, il manifeste en termes très mesurés et empreints de la plus grande

franchise toute sa largeur d'esprit « qu'il n'a pas contre la pratique de la religion un éloignement systématique et de parti pris... ».

Les obligations du service ne permettant pas au Capitaine PETIT de venir à Paris aussi souvent qu'il le souhaiterait pour faire sa cour à Melle Jeanne, il est décidé qu'elle ira en séjour chez sa tante BARBDIEME ¹, à Douai, où les fiancés pourront se revoir plus facilement et plus souvent.

Entre temps, le Capitaine PETIT peut revenir deux fois à Paris : la journée du dimanche 20 juin, puis la semaine suivante, la fête annuelle de Lille (27 juin) ayant été pour lui l'occasion d'une autre permission.

Il en profite pour présenter ses parents (Papa et Maman PETIT) à la famille WALLON. Mr et Mme PETIT vivent retirés à Maule, village de Seine-et-Oise, à 28 kilomètres N.O. de Versailles.

Juillet 1870 :

Jeanne part pour Douai le 1^{er} juillet avec sa sœur Valentine. A peine est-elle installée chez sa tante, Mme Barbediême (sœur de sa mère) que les bruits de guerre commencent à courir. Dans une lettre du 12 juillet à leur frère, Mr et Mme SILVESTRE s'en font l'écho...

Le 15 juillet, le Capitaine PETIT, venu précipitamment à Paris, écrit dès son retour à Lille à Mme WALLON qu'il a appris la fatale nouvelle au chemin de fer... Il est désolé et supplie Mme WALLON de rassurer sa fille (à laquelle il n'est pas encore autorisé à écrire) et « de lui renouveler l'assurance de son sincère et inébranlable attachement... ». Le lendemain, autre lettre à Mme WALLON, pour essayer d'atténuer les nouvelles effrayantes qui se propagent et de calmer les inquiétudes de sa fiancée.

La guerre est officiellement déclarée le 19 juillet.

Le Capitaine PETIT espère encore pouvoir aller jusqu'à Douai. Il y fait une courte visite le lendemain ou surlendemain.

Il est nommé à l'Etat-Major de la Garde impériale et doit rejoindre son poste, dès le 20 juillet, au quartier général à Nancy.

Encart : lettre, écrite au sujet de l'arrivée de Jeanne WALLON et de sa sœur Valentine à Douai, de Sophie Barbediême, née Dupire, à son beau-frère Henri Wallon.

25 juin 1870

Mon cher Henri,

Je suis enchantée d'apprendre, par la lettre que je viens de recevoir que c'est vendredi prochain, à 10 heures et demi du soir, que tu arrives avec Jeanne et Valentine. Ma Jeanne a bien regretté de ne pouvoir rester pour avoir le plaisir de te voir ainsi que ses cousines. Elle a passé ici 8 jours avec sa belle-sœur et elles sont retournées à Avesne mercredi matin. Adolphe avait dû retourner directement de Montreuil à Avesne et avait consenti à rester seul pendant une semaine afin que Jeanne pût la passer près de moi. Elle ne pourra pas revenir, elle attend son beau-père qui doit aller rechercher sa fille et passer une quinzaine de jours à Avesne.

¹ Madame Barbediême, née Sophie DUPIRE était la sœur d'Hortense DUPIRE, la 1^{ère} femme de Mr Henri WALLON.

Je suis bien désireuse de vous ? de ??? ensemble, de faire la connaissance de Mr P., d'entendre parler longuement de la fiancée d'Henri, de sa famille, je n'ai pas reçu de leurs nouvelles depuis qu'il est parti pour la Saxe. Que de questions j'aurai à vous faire. Par lettre il y a mille détails qu'on ne peut donner.

Ma santé est bonne en ce moment, j'avais été souffrante d'un gros rhume.

Quand Mme ?? est arrivée à Douai, j'avais complètement perdu la voix. Je vais la conserver avec le plus grand soin jusqu'à vendredi, je serais trop privée alors de ne pouvoir parler.

A bientôt mon cher Henri le plaisir de te voir ici avec mes chères petites nièces, Frédéric se réjouit ainsi que moi de votre arrivée. Il travaille avec ardeur pour son examen, malheureusement il se décourage vite ?

J'espère que Pauline viendra aussi bientôt me voir avec ses petites filles.

Je vous embrasse tous de bien bon cœur, mille compliments affectueux à ta bonne mère et à Madame Jamet.

Ta toute dévouée

S. Barbediême

Douai 25 juin (1870)

Fin de la 1^{re} partie.

2e Partie

La guerre de 1870-1871 (19 juillet 1870 au 28 janvier 1871)

La guerre de 1870 ²

Juillet 1870 :

Ce poste donné au Capitaine PETIT dès le début de la guerre est un poste de choix que lui envient ses camarades restés à Lille.

Malgré la distinction dont son fiancé est l'objet, Jeanne écrit à son Père (17 juillet) qu'elle en est désolée... « je me suis décidée ajoute-t-elle à lui donner ma photographie... s'il va au feu, il m'y portera... »

Le Capitaine PETIT va à Paris le 18 juillet pour faire ses adieux à ses parents et à la famille Wallon et acheter l'équipement de cheval qui lui manque.

² Note historique :

La guerre franco-allemande comprend 2 périodes :

1° — Période dite impériale du 2 août au 2 septembre depuis le 1^{er} engagement livré à Sarrebrück (2 août) jusqu'à la marche des allemands sur Paris après le désastre de Sedan (2 septembre).

C'est la lutte des armées régulières. Les opérations ont lieu en Alsace et en Lorraine, autour de Metz et sur la rive gauche de la Meuse.

Nos armées disloquées après Woerth et Forbach-Spickenen (6 août) ne tardent pas à être prisonnières de guerre (Sedan) ou bloquées avec Bazaine dans Metz.

2° — Période du Gouvernement de la Défense nationale (du 5 septembre à l'armistice du 28 janvier 1871). C'est la lutte avec des armées improvisées. Le fait capital est le siège de Paris.

A l'envahisseur la Défense nationale oppose :

a) La population armée de Paris (environ 500 000 h) débris de troupes régulières, marins, gardes mobiles des départements et gardes nationaux de Paris.

b) L'armée de Bazaine immobilisée sous Metz et retenant le prince Frédéric-Charles.

c) Les armées provinciales : Armée de la Loire, Armée du Nord, Armée des Vosges, Armée de l'Est.

Au début de la guerre :

1) Du côté allemand : 3 armées fortes au total de 510 000 hommes

a. 1^{re} armée Steinmetz (76 000 h)

b. Armée Prince Frédéric-Charles (243 000 h)

c. Armée Prince royal de Prusse (191 000 h)

d. Plus les réserves (170 000 h) Et plus tard une 4^e armée Prince royal de Saxe formée sur la Meuse — plus la Landwehr (400 000 h). Au total 1 080 000.

2) Du côté français :

a. Armée active : 375 000 h dont seulement 250 000 peuvent entrer immédiatement en campagne.

b. La réserve 170 000 h qui ne rejoignent la frontière que lentement et confusément.

Au total 545 000.

Les 250 000 h formèrent l'Armée du Rhin sous le commandement suprême de Napoléon III avec le Maréchal Leboeuf comme Major général, composée de la Garde impériale commandée par le Général Bourbaki et sept corps d'armée : Mac Mahon (Strasbourg), Frossard (St Avold), Bazaine (Metz), Ladmirault (Thionville), de Faily (Bitch), Canrobert (Châlons) et Félix Douay (Belfort).

Au passage à Douai il a la joie de revoir Jeanne venue lui faire ses adieux à la gare.

De son côté Laure CRONIER écrit à Jeanne son inquiétude au sujet de son fiancé Henri WALLON. Ce dernier, jeune professeur à la faculté de Besançon, avait obtenu un congé universitaire. Il fait depuis quelque temps un stage en Allemagne, dans une teinturerie, pour y apprendre son métier. Il doit, une fois marié, entrer dans les affaires de son futur beau-père, Mr CRONIER à Rouen. La guerre vient de le surprendre en Allemagne.

Paul WALLON (élève à l'Ecole des Beaux-Arts – section architecture) écrit à Jeanne combien il partage sa peine. Le Capitaine PETIT l'a vu à son passage à Paris et a dîné avec lui. Il a été très touché de l'émotion de Mr PETIT. « en lui parlant d'elle, il avait la gorge serrée et de grosses larmes perlaient dans ses yeux... ». Lui aussi cherche à rassurer sa sœur : « Mr PETIT n'est pas à la tête d'un régiment, mais bien à l'Etat-Major et c'est là une position magnifique et qui n'est nullement exposée... » Il a appris indirectement que son frère Henri allait quitter l'Allemagne pour se rendre à Prague où il pourra continuer ses études dans une autre teinturerie.

Adèle GUIBERT installée à Paramé avec ses enfants (Marie, Henri, Maurice, Anna et Joseph) et avec le ménage de la GILLARDAIE cherche aussi à consoler sa sœur Jeanne WALLON (lettre du 20 juillet).

Son mari Aristide GUIBERT, Ingénieur des Ponts et Chaussées, au service du Chemin de fer de l'Ouest, vient d'être rappelé d'urgence à la Direction à Paris.

Arrivé à Nancy, le Capitaine PETIT en fait part à Mr WALLON. Il est arrivé un des premiers au rendez-vous, la garde ne faisant que commencer à se rassembler au quartier général. Il souhaite revenir le plus vite possible, dès que la guerre sera finie, reprendre des relations auxquelles il a été si brusquement arraché et le prie de lui écrire souvent.

Une nouvelle loi vient d'organiser la Garde mobile.

Beaucoup de ceux qui doivent partir à l'armée et qui en ont les moyens cherchent à se payer des « remplaçants ». Mais on n'en trouve pas facilement écrit Jeanne à sa Mère en parlant des jeunes gens de Douai susceptibles d'être appelés. On va jusqu'à offrir 1000 F par mois pendant la durée de la guerre.

Son jeune frère Etienne, au Lycée Louis le Grand à Paris est parmi les bons élèves. Jeanne demande s'il a des notes suffisantes pour aller au Grand Concours (Concours Général).

En la quittant, le Capitaine PETIT a eu l'autorisation de lui écrire directement.

Sa 1^{re} lettre datée du 22 juillet de Nancy lui laisse entendre qu'il ne fera pas mouvement avant 4 ou 5 jours.

Pour la rassurer il cherche des arguments tirés d'une conversation avec son colonel... « l'effet des nouvelles armes ne sera pas aussi terrible qu'on le croit parce que les Prussiens ne peuvent pas épauler pour tirer à cause du poids considérable de leur fusil et la plupart des coups partent en l'air... »

Il s'est procuré, dès son arrivée, « une jolie petite jument, un peu capricieuse et fringante, mais ces défauts sont des qualités à l'Etat-Major. Il l'a essayé le matin même pendant deux heures et lui a fait sauter des obstacles. Demain, il va avec elle essayer son revolver... »

C'est le Général DURAND de VILLERS, son ancien colonel de régiment qui commande la garde. C'est à lui qu'il doit sa nomination à l'Etat-Major de la Garde.

Par le Colonel, chef d'E.M., il a été chargé d'organiser la popote, de trouver un cuisinier, mission difficile « car le général, que je connais, a la bouche délicate et il faut que je lui fasse faire une cuisine qui le rende de bonne humeur... »

Cette 1^{re} lettre reçue, Jeanne demande à son Père si elle peut être autorisée à y répondre ?... » Il serait bien heureux, je crois, de recevoir directement de mes nouvelles ; il est trop délicat pour en faire lui-même la demande, mais vois toi-même si tu crois qu'il y ait vraiment des inconvénients... »

Sa cousine Jeanne CHEVAU (née Barbedièrne) est venue passer la semaine à Douai. Elle réside à Avesnes où son mari Adolphe CHEVAU est magistrat.

Frédéric Barbedièrne (le frère de Jeanne Cheveau) doit passer son bachot les 12 et 13 août. Jeanne demande à son Père d'écrire un mot de recommandation pour lui à son professeur de la Faculté des Sciences de Lille.

Sa sœur Adèle Guibert lui a écrit « c'est un chef d'œuvre que cette lettre, dit-elle. Comme il faut qu'elle aime et sente profondément pour écrire de pareilles choses ! C'est une perfection que notre sœur et comme elle sait toujours trouver les paroles consolantes pour ceux qui souffrent... Mon seul désir est de lui ressembler de loin, un jour... »

Adèle lui avait aussi exprimé toute la part qu'elle prenait au départ si brusque de son fiancé.

Le 24 juillet le Capitaine Petit est toujours à Nancy où la garde continue à se rassembler. La veille il est allé sur une locomotive à Metz pour y chercher du ravitaillement. Mais il trouve les magasins vidés ! Le corps du Maréchal Bazaine était passé par là et avait tout emporté. Il revient donc à Nancy sur sa locomotive.

Après le dîner, le 24, il fait une promenade sur sa fringante petite jument. La route est pleine de promeneurs et de brillants équipages « comme à un retour de courses au Bois de Boulogne... » On admire l'allure de sa jument. Il ne peut se défendre « d'un instant de vanité » et il aurait souhaité que sa fiancée puisse le voir sur sa jument piaffant, caracolant et galopant avec adresse autour des voitures et des tentes.

Le soir, arrivent deux compagnies du génie, commandées par des amis. Quelques sapeurs le reconnaissent et viennent lui serrer la main. « L'un d'eux se met à pleurer, en me voyant. Il me demande pardon de m'avoir jeté une brique sur la tête, il y a trois ans ! Je ne l'avais jamais vu ! Il était pardonné depuis longtemps... Tous ces braves gens m'ont vu au régiment. Ils sont pleins d'ardeur et de foi... »

Le 25 juillet il termine difficilement sa lettre... à l'Hôpital de Nancy où on l'a transporté, la jambe gauche brisée en deux endroits (tibia et péroné). Sa jument s'était emportée le soir même et au moment où il commençait à en devenir maître, elle s'était abattue sur lui.

Il est profondément découragé. Ce malencontreux accident le prive du début de la campagne. Il est affreusement seul et malheureux.

Le 27 juillet, il ajoute quelques mots à sa lettre commencée si gaiement le 24. Tous ses camarades ont quitté Nancy. Il n'a pas la force d'écrire plus longuement car il se sent brisé. Il supplie qu'on lui écrive. Il craint d'être retenu à l'hôpital plus longtemps qu'il ne croyait tout d'abord.

Henri Wallon attendait impatiemment des nouvelles de Rouen. Découragé de ne pas en recevoir, il se disposait à rentrer en France par Cologne lorsqu'est arrivée une lettre de Mr Cronier lui conseillant d'aller à Prague chez un de ses amis qui dirige aux environs une teinturerie où il pourra continuer son stage jusqu'à ce qu'il puisse revenir en France.

Jeanne et Valentine projettent de revenir à Paris le 1^{er} août pour y passer ce mois en attendant d'aller aux Petites Dalles avec toute la famille, au début de septembre.

La Comtesse de Mirabeau (mère de Gyp, Comtesse de Martel) écrit le 27 juillet de Nancy à Mr Silvestre pour lui donner des nouvelles de son beau-frère. Le hasard a voulu que ce soit le frère de son gendre qui a relevé le Capitaine Petit après sa chute et c'est ainsi que la Comtesse de Mirabeau a fait sa connaissance. Le chirurgien, dit-elle, affirme que la fracture double du tibia et du péroné est bonne et que la réduction ne pouvait manquer d'obtenir plein succès.

La pauvre Jeanne tout émue de cet accident remercie au fond de son cœur la Providence qui a bien voulu mettre son fiancé quelque temps à l'abri du feu de l'ennemi.

Mr Wallon écrivant le 30 juillet à Pierre Petit pour lui dire combien sa famille et lui sont consternés s'empresse de lui annoncer, pour adoucir sa détresse, qu'il autorise sa fille, ainsi qu'elle lui en a exprimé le désir, à lui écrire elle-même... ce que Jeanne s'empresse de faire (31 juillet) en lui annonçant que sa sœur et elle sont à la veille de quitter Douai pour revenir à Paris, n'attendant qu'une occasion pour faire ce voyage.

L'abbé Bataille, curé doyen de St Jacques à Douai, ami de la famille Wallon, écrit de son côté un mot affectueux au Capitaine Petit pour compatir à ses souffrances... » la pensée d'avoir un jour pour compagne cette Jeanne si intelligente, si affectueuse, si généreuse et si bonne doit bien adoucir vos douleurs... ».

De leur côté Mr Silvestre et sa femme disent toute leur affection (31 juillet) à leur frère. Sa sœur, femme positive, se rend compte de la gravité de cette fracture et estime qu'il ne faut pas s'illusionner... le rétablissement sera long... mais la guerre le sera sans doute aussi et son frère ne doit pas perdre l'espoir de prendre sa part des fatigues de la campagne.

De Prague où il est arrivé, Henri Wallon donne de ses nouvelles à Jeanne, cherche à la consoler du départ de Pierre Petit pour cette guerre qu'il réprovoque.... « Tu sais qu'outre l'horreur que m'inspire en général la guerre, j'ai contre celle-ci une réprobation particulière. On voit trop clairement pour quels intérêts dynastiques nos soldats vont verser leur sang. On en peut aussi rejeter la faute sur le gouvernement prussien³, gouvernement d'oiseaux de proie qui a tout fait pour rendre un jour ou l'autre la lutte inévitable entre les deux nations et offrir ainsi aux maîtres de notre pauvre France une occasion de se raffermir un peu sur le trône. Mais maintenant que la chose est engagée il n'y a plus qu'un sentiment possible : l'espoir de confondre l'orgueil insupportable des Prussiens et de prouver en trois batailles que nous sommes toujours une grande nation... » « Les dépêches de ce matin nous ont fait passer le Rhin ; les bruits qui circulent ont déjà mis les Allemands en déroute. Il faut espérer que nous allons faire quelques rapides étapes vers Berlin... »

³ *Toute la faute à vrai dire, doit en être rejetée sur la Prusse ou plutôt sur Bismarck qui en falsifiant la fameuse « dépêche d'Ems » a rendu inévitable cette guerre qui est « sa guerre » minutieusement et silencieusement préparée. Il est hors de doute qu'avant ce faux, les difficultés diplomatiques résultant de la candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne étaient en voie d'arrangement. Les garanties demandées au nom du gouvernement impérial par Benedetti notre ambassadeur à Berlin au roi Guillaume (alors aux eaux d'Ems) avaient été partiellement accordées. Avec l'appui des cabinets de Londres, de Vienne et de St Pétersbourg qui désapprouvaient l'attitude du gouvernement prussien, il est fort probable que tout se serait arrangé et que la guerre eut été évitée. Mais Bismarck a fait le nécessaire pour entraîner la volonté du roi Guillaume 1^{er}.*

Août 1870 :

Pierre Petit est toujours à l'Hôpital de Nancy. Après avoir été fatigué par le changement de son appareil il se sent assez reposé le 1^{er} août pour écrire à Mr Wallon et lui donner des détails de son accident.

L'Etat-Major devait quitter Nancy le 26 pour aller à Metz. Le 25 au soir, au moment de mettre ses malles sur les voitures, s'apercevant qu'on avait oublié les fers de rechange qu'il avait commandé en dehors de la ville, il saute sur sa jument et part les chercher au petit trot. A la porte de la ville, la jument s'est emportée tout d'un coup sans qu'il ait pu voir ce qui avait pu l'exciter ou l'effrayer. Elle bondissait de la chaussée sur le trottoir et du trottoir sur la chaussée dans une rue si fréquentée que craignant un accident il a cherché à la faire tourner brusquement à gauche dans un chemin désert. Mais en sautant du trottoir sur la chaussée, la jument manquant à la fois des 4 pieds s'est renversée sur lui. Il a une fracture double à 20 cm au-dessus de la cheville. Total 35 à 40 jours d'hôpital.

Le Général commandant le génie est venu le voir. Il l'a assuré que cet accident ne pourrait faire obstacle à sa carrière... que la guerre serait sans doute longue et qu'elle durera assez pour qu'il puisse encore y participer, une fois rétabli.

Mais quelle tristesse, quelle solitude pour lui, jeté sur ce lit d'hôpital. Il réclame des lettres qui lui sont nécessaires et lui font tant de bien.

Il écrit en même temps à sa fiancée pour lui dire sa joie de la lettre reçue... « vous rappelez-vous, chère Mademoiselle, cette bonne promenade sur les fortifications de Douai pendant laquelle vous étiez si gaie et parassiez si contente ? Cette soirée a été l'aurore de mon bonheur... »

Et plus loin : « Ecrivez-moi, chère Mademoiselle, aussi souvent que vous le pourrez et que vous le jugerez bon. Chacune de vos lettres ne sera pas seulement une légère consolation, elles seront autant d'échelons qui me permettront d'arriver à la guérison du corps et peut-être aussi à celle de l'âme. N'ayez crainte de me faire des sermons... vous ne remuerez pas un mauvais terrain... »

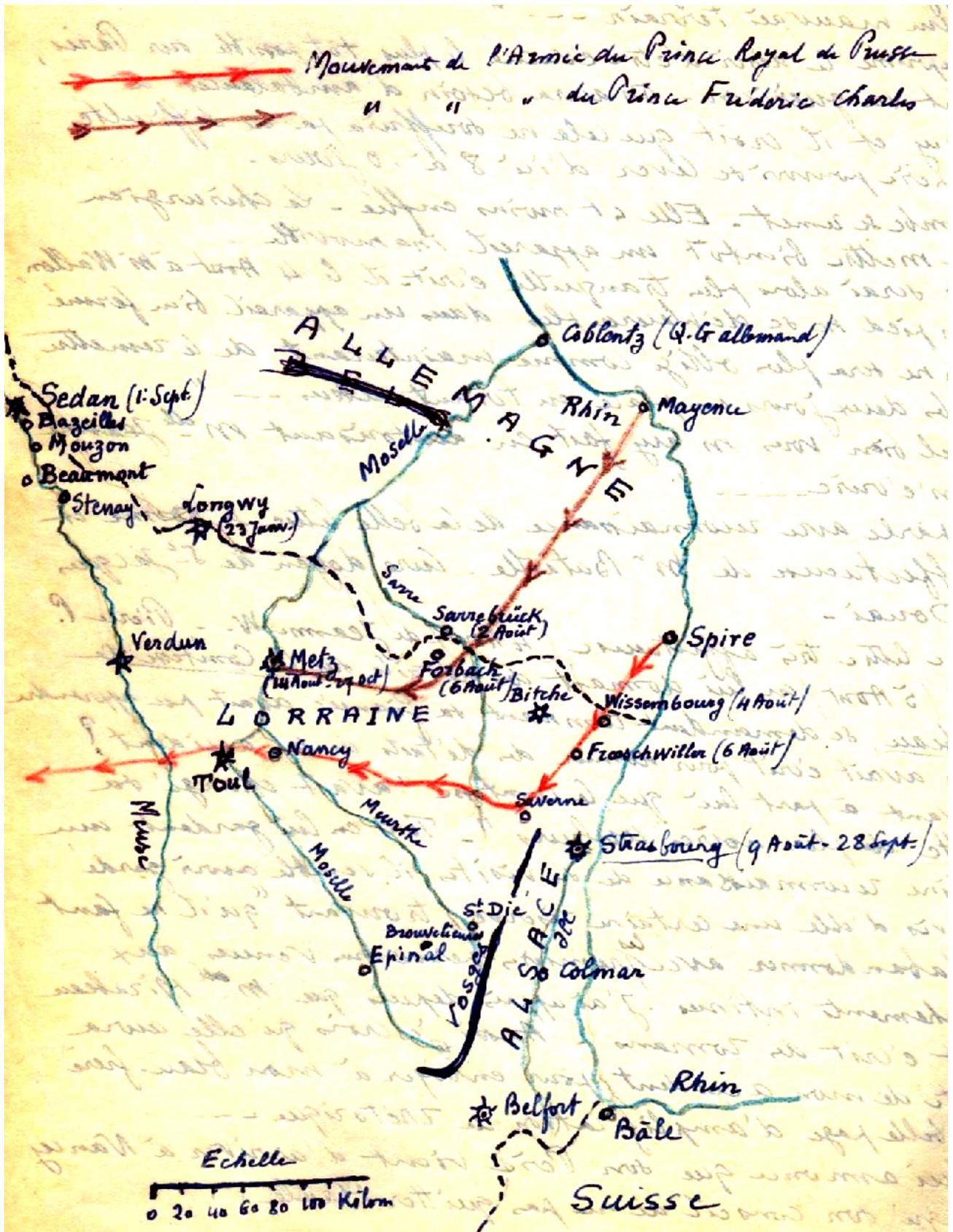
Il exprime le désir d'être évacué le plus tôt possible sur Paris avant sa guérison. On aura besoin d'ambulances à Nancy et il croit que cela ne souffrira pas de difficultés. Il espère pouvoir se lever d'ici 8 à 10 jours.

Sa jambe se remet. Elle est moins enflée. Le chirurgien pense mettre bientôt un appareil inamovible. « Je serai alors plus tranquille, écrit-il le 4 août à Mr Wallon, mon pied ne se déplacera plus dans un appareil bien fermé et on ne sera plus obligé comme maintenant de le remettre tous les deux jours en place en tirant dessus... ». « quel bien vous m'avez fait en autorisant Melle Jeanne à m'écrire... ».

Il parle avec reconnaissance de la belle lettre si bonne et si affectueuse de Mr Bataille, curé doyen de St Jacques à Douai.

A une lettre très affectueuse (4 août) de Jeanne Wallon, Pierre Petit répond (5 août) en lui donnant des détails sur la Comtesse de Mirabeau, se demandant comment sa fiancée avait pu apprendre qu'elle avait écrit pour donner des détails sur son accident ? trouvant à part lui que la Comtesse « avait chargé sa palette des plus noires couleurs ». Tout en lui gardant une certaine reconnaissance de ses visites, il semble avoir gardé vis-à-vis d'elle une certaine réserve, trouvant « qu'il ne faut pas s'abandonner avec les premières personnes venues aux épanchements intimes. J'ai appris depuis que Mme Mirabeau avait écrit des romans. Aussi je crois qu'elle aura profité de mon accident pour envoyer à mon beau-frère une belle page d'amplification de rhétorique... »

Il lui annonce que son Père vient d'arriver à Nancy malgré son conseil de ne pas quitter Maule.



Jeanne et Valentine rentrent à Paris le 5 août.

Mr Wallon en fait part (5 août) à Pierre Petit. Il espère que ce dernier pourra passer sa convalescence à Paris et peut-être aux Petites Dalles.

« On m'a parlé cet après-midi, ajoute-t-il, d'un échec, de la mort même du Général Douay ?⁴... On fait courir tant de faux bruite que j'espère que cette nouvelle n'est pas fondée... »

Maman Petit écrit de Maule à son fils (6 août) et à son mari qui est auprès de ce dernier pour leur dire sa joie de savoir que ça va mieux. Elle lui conseille la résignation et l'assure qu'elle le soignera bien lorsqu'il pourra revenir près d'elle.

L'état de Pierre Petit s'améliore tous les jours. Son Père est reparti de Nancy rassuré et doit voir la famille en passant à Paris. Il raconte (8 août) qu'il est arrivé à l'Hôpital plus de 200 blessés de l'affaire Mac Mahon, au sujet de laquelle il a des détails par un commandant mis dans la même chambre que lui.

« Le Corps de Mac Mahon a été attaqué par l'armée prussienne à Reichshoffen près de Niederbronn, supérieure en nombre. Mais ce qui faisait surtout sa force c'était une artillerie nombreuse et bien placée qui a dominé la nôtre, d'ailleurs très réduite, pendant toute l'action. Toute l'affaire s'est passée en guerre de tirailleurs et d'artillerie. Il y a eu vers la fin quelques charges de cavalerie qui n'ont produit aucun résultat, car ce n'est pas le rôle des cuirassiers de charger contre des tirailleurs isolés. Nos pertes n'ont pas été très considérables, à ce qu'il paraît, et nous ne sommes pas anéantis comme on en a fait courir le bruit.

Je vous entretiens, chère Mademoiselle, de choses bien tristes, mais si vous saviez dans quelles angoisses nous vivons ici ! Des officiers sont venus m'annoncer hier ces mauvaises nouvelles et nous avons presque pleuré à la pensée que notre chère Patrie allait être envahie par l'ennemi... Pour moi surtout qui suis cloué sur un lit, incapable de rendre aucun service, cette pensée est encore plus déchirante...

Dans quelques jours peut-être je pourrai aller à Paris. Je suis bien faible, mais avec du courage je supporterai le voyage. Si par malheur les Prussiens dépassaient

⁴ Perte de l'Alsace. La 1^{re} rencontre eût lieu à Sarrebrück (2 août) : deux divisions du 2^e corps (Frossard) reçurent l'ordre d'attaquer cette garnison allemande. Le surlendemain l'armée du Prince royal massée à Landau prit l'offensive et surprit à Wissembourg (4 août) la division Abel Douay. Le général est blessé d'une balle au front.

Mac Mahon accourt. Son armée établie à Woerth, Froeschwiller, Reichshoffen fût débordée sur les deux ailes par le Prince royal (6 août). Après une lutte formidable illustrée par de belles charges des cuirassiers de la brigade Michel et de la division Bonnemains à Morsbronn et à Reichshoffen, Mac Mahon se replie sur Châlons pour s'y réorganiser.

L'ennemi épuisé le laisse effectuer sa retraite sans l'inquiéter. L'Alsace était virtuellement perdue. L'E.M. français ayant négligé de faire sauter le tunnel de Saverne, les Vosges elles-mêmes ne pouvaient pas arrêter l'invasion.

Ce sont ces deux affaires dont parlent Mr Wallon et le Capitaine Petit dans leurs lettres du 5 et du 8 août.

Après Reichshoffen, une armée badoise, renforcée bientôt par le Général prussien Werder investit Strasbourg (9 août). Le Général Urich, gouverneur de la place, ne rendit la ville démantelée, à demi ruinée et incendiée qu'après 46 jours de siège régulier (le 28 septembre).

La garnison fut prisonnière de guerre et tout le matériel dut être livré à l'ennemi.

Après la chute de Strasbourg, le Général Treskow vint assiéger Belfort (4 novembre). La place résista 103 jours. La garnison commandée par le colonel Denfert-Rochereau repoussa les attaques avec une telle énergie que l'ennemi surnomma la ville « fabrique des morts ».

Belfort ne se rendit que le 18 février 1871 sur un ordre du gouvernement de la Défense nationale. La garnison en sortit avec les honneurs de la guerre.

Nancy, je serais fait prisonnier. Mais nous n'en sommes pas encore là et j'aurais peut-être le temps de partir avant leur arrivée. »

Dans sa lettre du 9 août Jeanne annonce qu'un décret, que la Chambre doit sanctionner le jour même, arme toute la France ou la plus grande partie de la France et que son frère Paul est appelé sous les drapeaux.

Quant à son frère Henri, il en est dispensé, faisant parti de l'Université. Paul partira plein de courage et d'ardeur.

Continuant sa lettre le 10 août elle ajoute que son Père est allé hier au Corps législatif. Les lois sont votées d'urgence. Les classes depuis 1858 sont rappelées, ce qui va donner bon nombre de soldats expérimentés.

Mais il y a une révolution ministérielle : le Général Palikao ⁵ est chargé de former un nouveau Ministère

Jeanne demande à son fiancé de ne pas se désoler et croire déjà les Prussiens sur son dos. La défaite n'a pas abattu nos soldats et il y a lieu d'espérer qu'on ne laissera pas l'ennemi avancer plus loin.

Voilà le Général Bazaine ⁶ chargé du commandement d'un grand nombre de troupes. Cela donne plus de confiance ? Chacun voudrait ici voir le Général Trochu à la tête de l'armée.

Elle le conjure de ne pas risquer de s'estropier en voulant venir à Paris quelques jours trop tôt.

Son beau-frère (Aristide Guibert) en apprenant les tristes nouvelles de l'armée est revenu immédiatement à Paris en laissant sa femme et ses enfants à Paramé. Il vient tous les jours dîner avec eux.

La Grand-mère (Féfé) est à la maison depuis 11 h du matin jusqu'à 8 h du soir.

Madame Jannet et les Puiseux sont partis à St Jean de Luz (ou Guéthary ?)

Les projets de vacances aux Petites Dalles sont très incertains avec ces événements. Même si Paris est menacé Jeanne malgré l'opposition de son frère Paul, souhaiterait d'y rester pour pouvoir être prête à porter secours et soulagement aux parents et amis. Enfin espérons, ajoute-t-elle, que nous n'en serons jamais là.

Elle a laissé sa tante Barbediême à Douai très triste de leur départ et son cousin Frédéric plongé dans ses livres pour se préparer à son bachot qu'il doit subir demain ou après-demain.

Le jugement sur le concours de Rome a été rendu hier. Son frère Paul a été mis hors de concours pour certains changements qu'il avait faits dans son rendu. Mais il est rare d'avoir le prix la première année qu'on monte en loge.

⁵ Général Palikao. Lorsque le Corps législatif eut renversé le Ministère Emile Ollivier (9 août), l'Impératrice, régente en l'absence de Napoléon III, le remplaça par le Ministère que présida le Général Cousin-Montauban, comte de Palikao, avec le portefeuille de la guerre.

Palikao, vif et ardent, bien que septuagénaire, fécond en projets, mais téméraire et hâbleur, ouvrait aisément son esprit aux illusions et aux chimères.

Ce titre lui avait été conféré après sa victoire de Palikao (bourg à 12 km de Pékin) lors de notre campagne de Chine (1860).

⁶ Le Maréchal Bazaine a reçu de l'Empereur (12 août) le commandement de l'Armée du Rhin. Il avait été imposé à Napoléon III par les hommes de l'opposition républicaine.

L'Empereur commit l'injustice de placer le Maréchal Canrobert, commandant le 6^e C.A. sous les ordres de Bazaine. Canrobert était Maréchal de France depuis 14 ans et il pouvait paraître étrange de servir sous un de ses anciens colonels ! Toutefois Canrobert accepta cette humiliation injustifiée avec sa belle âme de soldat.

10 août 7 h du soir : « Nancy depuis deux jours est dans une agitation incroyable. On attend les Prussiens. C'est un va et vient continuel de blessés qui entrent à l'Hôpital et en sortent presque aussitôt, écrit le Capitaine Petit ⁷. Au milieu de tout ce tumulte, je suis couché sur le dos, avec ma jambe cassée que je ne puis encore remuer sans de grandes souffrances... On a annoncé hier que tous les blessés allaient être évacués sur Paris. Ce matin cette nouvelle a été démentie et voilà qu'on vient de m'apprendre que demain je serais peut-être expédié à Paris. A quelle heure et comment ? Je l'ignore.

Comme vous devez être tourmentés à Paris ! Je souffre ici non seulement de mes souffrances physiques et morales, mais aussi de celles que vous et Melle Wallon devez éprouver dans une pareille situation.

Sa mère a eu une frayeur si grande de le voir tomber aux mains des Prussiens qu'elle a expédié de suite son mari à Nancy pour ramener son fils. Il vient d'arriver de Paris. Il espère donc ainsi faire un voyage moins douloureux et être dans quelques jours, le 12 ou le 13, dans un Hôpital de Paris.

Mme Barbedièrne écrit de Douai « qu'on est consterné des tristes nouvelles qui se succèdent par dépêches d'heure en heure sans qu'il n'y en ait aucune de rassurante.

On demande tous les hommes de 20 à 30 ans.

On dit que Bismarck se vante d'être le 15 août à Paris.

Les domestiques sont très rares. Beaucoup de filles sont retournées à la campagne pour faire la moisson ; presque tous les hommes valides sont à l'armée. Je fais venir mon dîner du restaurant ; cela m'ennuie de faire la cuisine... »

⁷ Invasion de la Lorraine – Capitulation de Sedan.

Le jour même de la bataille de Woerth, les 1^{er} et 2^e armées allemandes envahissaient la Lorraine. Elles attaquaient le général Frossard (retiré au sud de Sarrebrück après l'échec du 2 août sur cette garnison allemande) sur les hauteurs ondulées de Forbach et de Spickeren (6 août). Non soutenu par les corps de Faily et surtout de Bazaine qui pourtant n'était qu'à 16 km, Frossard se replia en désordre sans être poursuivi.

Une partie des blessés dont parle le Capitaine Petit devaient sortir de cette affaire.

C'est à la suite de ces revers en Alsace et en Lorraine que l'Empereur remit (12 août) le commandement de l'armée du Rhin à Bazaine.

Puis l'Empereur rejoignit à Châlons l'armée qu'y organisait Mac Mahon.

Le 14 août les allemands attaquent à Borny l'armée de Bazaine se dirigeant sur Verdun pour tente d'opérer sa jonction avec l'armée de Châlons et couvrir Paris. Le champ de bataille nous resta et Bazaine reprit sa marche sur Verdun.

Mais cette marche fût mal ordonnée.

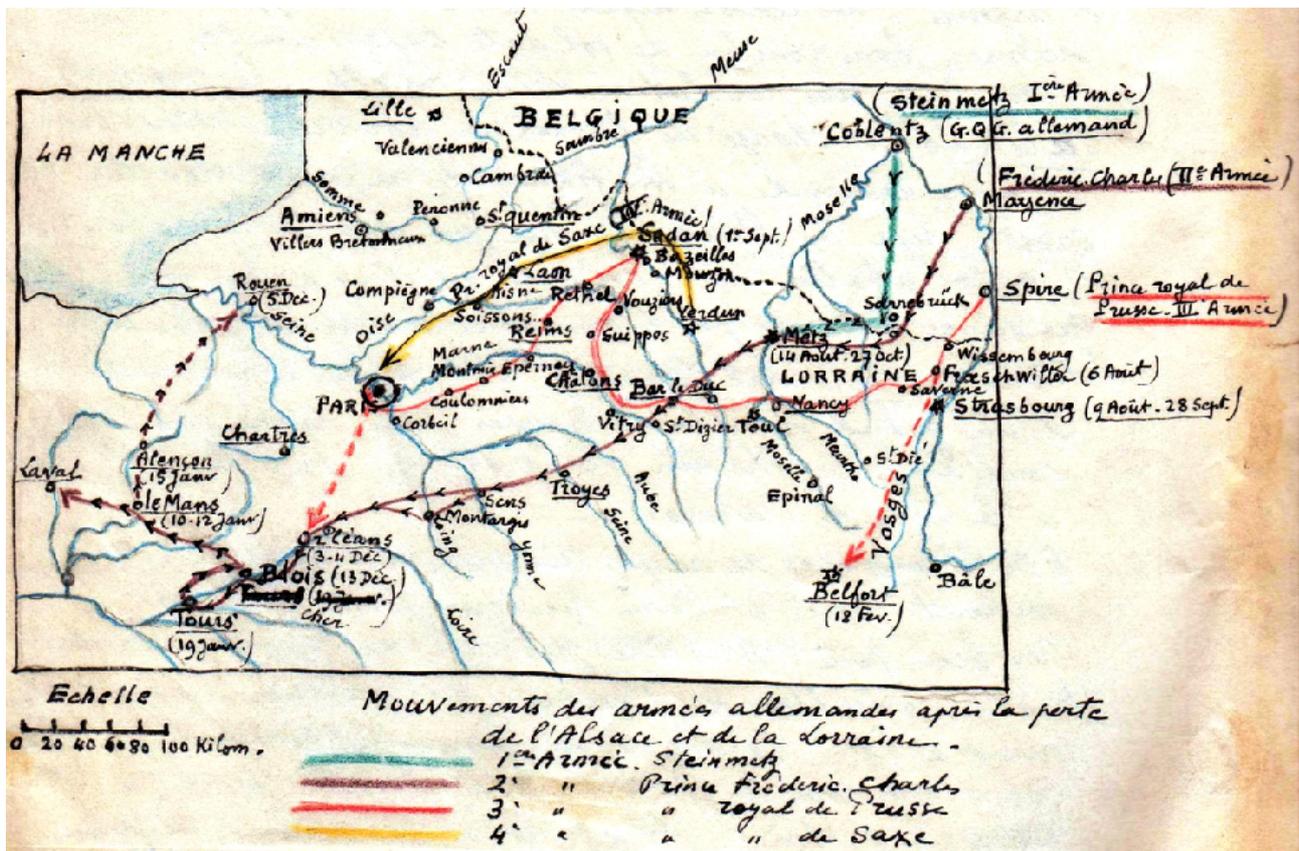
Le Prince Frédéric-Charles traversant la Moselle à Pont-à-Mousson l'attaque à Rezonville, Mars-la-Tour, Gravelotte (16 août) puis à St-Privat (18 août) et en deux jours de combats acharnés se rendit maître de la route de Verdun et rejeta Bazaine dans Metz qui fût investi.

De son côté, Mac Mahon avec son armée de Châlons, estimant qu'il ne pouvait contenir un ennemi supérieur en nombre, préférerait, après ces héroïques mais malheureux combats, se replier sous les murs de Paris pour y livrer bataille avec l'appui des forts. Le Ministère s'y opposa. Il dût marcher sur Metz pour secourir Bazaine.

A la suite d'ordres contradictoires il ne se mit en route que le 23 août.

L'ennemi ayant connu ce mouvement par un numéro du Temps du 26, saisi à la Poste, le Prince royal abandonna sa marche sur Paris par la vallée de la Marne et remonta parallèlement à la Meuse pour attaquer l'armée de Châlons par derrière tandis que les saxons l'attaquaient en tête.

Après les combats de Granpré (26 août), Busancy (27), Nouart (29) et Beaumont-Mouzon (30), l'armée de Châlons, ayant sa retraite coupée sur Paris, est rejetée dans la cuvette de Sedan où elle capitule après les combats des 1^{er} et 2 septembre.



Mr Wallon a dû aller voir le Capitaine Petit au Val de Grâce à en croire la lettre du 13 août que lui écrit ce dernier, lui disant : « Depuis votre visite je songe au moyen à employer pour que monsieur votre fils (Paul) puisse rendre au pays de bons services sans vous jeter dans de grandes inquiétudes... » Il pense que Paul pourrait être, avec une recommandation ou une démarche auprès du Commandant Hennebert, être pris dans les bureaux du génie à Paris comme dessinateur... Il est probable que Mr Wallon tourmenté du désir de Paul de partir à la frontière, a cherché un moyen de le faire employer dans un poste tranquille.

Le Capitaine Petit a dû être transporté à Paris le 12 août. Dans une lettre du 16 août à ses cousines, Frédéric Barbediène dit à Jeanne : « que maintenant elle peut causer tout à son aise avec Mr Petit puisqu'il est revenu à Paris ». Il annonce son échec au bachot. Il écrit d'Avesnes où il est allé avec sa mère chez sa sœur Mme Cheveu.

De St-Jean de Luz (ou de Guéthary), Louise Puiseux donne de bonnes nouvelles des siens (19 août), mais elle dit leur chagrin à tous des tristes événements et leur espoir qu'une victoire éclatante viendra réparer les fautes commises. Elle craint si le danger devenait imminent de voir son Père (Victor Puiseux) partir pour Paris.

De Paramé, Céline de la Gillardaie donne aussi des nouvelles (25 août) et dit sa tristesse à la suite de ces défaites. Cependant les nouvelles données par les journaux depuis deux jours paraissent meilleures. Chacun reprend courage. Elle est avec son mari Martial de la Gillardaie depuis un mois auprès d'Adèle et se demande quand il faudra partir. Son mari voudrait être à Paris où doit être, dit-il, tout bon patriote. Mais Céline estime que sa santé, pour laquelle il a obtenu ce congé, ne le lui permet pas encore. Cependant si Paris était menacé il partirait et, n'ayant pas d'enfant, elle aurait la consolation de le suivre.

Une lettre de Flamant Ingénieur des Ponts et Chaussées à Lille et ancien camarade de Pierre Petit lui exprime (26 août) toute sa sympathie à l'occasion de son

accident et sa joie d'avoir appris par les journaux qu'il avait échappé aux Prussiens. Il lui annonce la naissance de sa petite fille Marthe.

Les événements s'étant aggravés, Victor Puiseux part à Paris laissant sa famille à St Jean de Luz (ou Guéthary).

Marie Wallon (sœur Thérèse de Sales) est envoyée avec les religieuses de la Visitation au Monastère de Bruxelles (21 août).

Mr Wallon expédie sa femme et ses enfants aux Petites Dalles.

Septembre 1870 :

Le Capitaine Petit au Val de Grâce écrit à Jeanne (1^{er} septembre) combien il est triste de son départ aux Dalles. Il commence à s'asseoir dans un fauteuil. Sa mère et sa sœur viennent de lui faire une visite. Il repense à toutes ces visites que Jeanne lui a faites cette dernière quinzaine, et au cours desquelles il a pu la connaître davantage et l'apprécier. Il lui rappelle ses soins... qu'un jour elle avait arrangé elle-même les coussins qui soutenaient sa pauvre jambe et ajoute malicieusement « quelle avait trouvé qu'un pied légèrement tourné en dehors ne manquait pas d'élégance »⁸.

Le 4 septembre les nouvelles sont encore plus mauvaises. Un corps d'armée de 40 000 hommes ⁹ a capitulé (à Sedan) ; Mac Mahon serait tué, et le général de Failly aurait été tué par ses soldats.

L'Empereur est prisonnier « c'est une bouche inutile de moins » écrit Pierre Petit, mais il ajoute cependant « maintenant que sa dynastie est tombée, ce serait peu généreux de l'accabler, d'autant plus que toutes ses fautes ont été légitimées par le plébiscite... Jamais nous n'avons subi une pareille honte et nous voilà bien plus malheureux qu'en 1814 et 1815... » Suivent des paroles charmantes sur ses souvenirs de Douai, sur ce que cette guerre leur a fait manquer de joie et de tranquillité... sur les projets d'avenir.

Paul Wallon est venu voir le Capitaine Petit, lui donnant des nouvelles de toute la famille.

Le camp des Gardes mobiles est consigné. On ne croît pas que la garde mobile soit envoyée au-devant des Prussiens. Elle va les attendre à Paris. Il se peut que dans une huitaine de jours les éclaireurs prussiens soient sous les murs de Paris et que les communications soient interrompues.

La jambe du Capitaine Petit va mieux. Il peut la plier plus facilement. L'appareil sera enlevé dans 2 ou 3 jours et il va peut-être pouvoir s'exercer à marcher.

Des Petites Dalles, Jeanne exprime aussi sa tristesse des événements... « c'est ce pauvre Mac Mahon que je plains aussi en ce moment. Lui au moins aura bien mérité de la patrie. Être obligé d'assister inactif aux luttes de notre malheureux pays après avoir tant fait pour le défendre. C'est une situation bien pénible. On le dit grièvement blessé. Dieu veuille lui conserver la vie pour le faire jouir plus tard du triomphe de nos armes et de la reconnaissance qu'il a si bien méritée de tout français ».

Elle s'efforce, tout en comprenant et partageant le désespoir de son fiancé d'être inactif dans ces moments critiques, de le ramener au calme.

Malgré tout, l'espoir reste encore au fond des cœurs.

⁸ *La fracture n'avait pas été très bien réduite et le pied devait rester tourné vers le dehors.*

⁹ *En réalité 86 000 hommes. Mac Mahon n'était que blessé. Il remet le commandement au général Ducrot qui le passe au général de Wimpffen venant avec une lettre de service délivrée par le Ministère.*

« Oui nous sommes bien malheureux, écrit Pierre à sa fiancée le 7 septembre, mais nous ne sommes pas vaincus... Les Prussiens auront encore beaucoup de poitrines à traverser avant d'arriver à percer le cœur de la France. Pardonnez-moi cette exaltation ; nous avons tous pleuré (il y avait eu dans sa chambre une réunion des officiers des salles voisines pour discuter des événements et élaborer des plans de défense) au reçu des humiliations subies par notre vaillante armée. Le roi de Prusse a fait défiler, à ce qu'il paraît, nos 40 000 vaincus, ces glorieux débris d'une lutte de 3 jours, devant toute son armée. L'Empereur était présent et nos soldats en défilant devant lui, lui lançaient l'outrage à la face... quel spectacle honteux ! quelle vengeance il nous faut ! On raconte que Guillaume aurait dit en recevant l'épée de Napoléon : « on ne rend pas son épée, on la brise ». Et pendant ce temps, pour mettre le comble à la joie de nos ennemis, la révolution éclatait à Paris ¹⁰.

Mais ils se sont trompés dans leurs prévisions ; la révolution a été pacifique ; pas de cris, pas de désordre, partout la calme d'un peuple qui se sent fort et invincible. Nous assistons ici à l'écroulement d'une dynastie qui il y a deux mois, était acclamée par 7 millions de suffrages. Et maintenant, il n'y a pas une voix en faveur de l'Empereur, de l'Impératrice et de ce malheureux petit Prince déjà voué à l'exil. Ces sénateurs, ces députés, ces chambellans, ces préfets, tout ce monde officiel crie « Vive la République ! ». Un peu plus je deviendrais bonapartiste !

Rochefort est au pouvoir ! Les citoyens Flourens, Millières, etc... sont au gouvernail ! Dieu veuille que nous sortions triomphants du double danger des Prussiens d'abord, de la question sociale ensuite. Nous n'avons plus que quelques jours pour correspondre. Dans 5 ou 6 jours peut-être les trains cesseront de marcher ! »

Le Capitaine ajoute à sa lettre les dernières nouvelles reçues. On dit que Bazaine n'a plus que 40 000 hommes, peu de vivres et peu de munitions. Il ne croît rien de tout cela, mais pense que cette armée doit être dans une situation critique.

« Ce matin le médecin, à la visite, m'a dit que je ne pourrais pas aller aux Prussiens, à moins qu'ils ne restent longtemps devant Paris. Je n'ai jamais souffert de tortures morales aussi affreuses ».

A propos de son écriture il pense toujours que sa fiancée a de la peine à le lire. Il fait des efforts par moments pour écrire mieux, mais son émotion en écrivant, ses préoccupations dominent ces consciencieux efforts. Il s'en excuse souvent. Sa fiancée lui dit que son écriture aura beau être illisible elle saura bien toujours la déchiffrer.

« Vous êtes trop indulgente ! J'écris comme un chat. C'est à peine si je puis me relire. Je me corrigerai quand je serais debout... »

Il a l'excuse il est vrai d'être obligé d'écrire couché depuis son accident.

Au vrai, son écriture n'est pas illisible du tout. Elle l'est beaucoup moins qu'elle pourrait le paraître au 1^{er} abord. Elle est fine, mais se lit facilement.

De son côté, Aristide Guibert a donné des nouvelles aux Petites Dalles (7 septembre). Les Prussiens s'avancent rapidement sur Paris. On les dit à Soissons,

¹⁰ *Après le désastre de Sedan connu à Paris le 3 septembre, la République est proclamée le lendemain 4 septembre à l'Hôtel de Ville par Gambetta, Jules Favre et Jules Ferry. Abandonnée, l'Impératrice avait quitté les Tuileries pour rejoindre le Prince impérial en Angleterre.*

Un gouvernement dit de Défense nationale est constitué aussitôt sous la présidence du Général Trochu gouverneur militaire.

Le 13 septembre, Gambetta, sous la menace de l'invasion, envoie une Délégation (composée d'abord de Glais-Bizoin, de l'amiral Fourichon et du juif Crémieux) à Tours pour y organiser la défense nationale. Cette délégation se complète de Gambetta et de son ami Spuller, sortis de Paris en ballon le 7 octobre. C'est cette sortie à laquelle fait allusion Adèle Guibert dans sa lettre du 10 octobre.

détachant un corps d'armée sur Amiens, Rouen et Le Havre. Il faut qu'ils soient encore bien nombreux et bien forts pour oser ainsi se diviser en avançant sur Paris. Peut-être est-ce un moyen pour eux de s'assurer des vivres, des munitions et de l'argent qui doivent leur devenir nécessaires ?

Jeanne s'inquiète de savoir (7 septembre) si on a eu le temps de réunir dans Paris les troupes en formation à Lyon et sur la Loire ? quels sont les généraux sur lesquels on peut compter pour rendre la défense sérieuse ?

Heureusement, dit-elle, que le nouveau gouvernement nous a conservé Trochu. Et Palikao, que devient-il ?

« L'enthousiasme, l'énergie de Paris peuvent seuls nous sauver, mais il faut surtout mettre Dieu de notre côté par la prière, car lui seul est le maître de nos destinées... ».

Son Père vint de les quitter, craignant que demain (8 septembre) il ne lui fût plus possible de rentrer à Paris.

« C'est le cœur navré que nous l'avons conduit à la voiture... Les événements qui vont surgir nous permettront-ils de le revoir ? Ce pauvre Père nous faisait mille recommandations comme s'il ne devait plus revenir, mais Dieu peut-il nous rendre une seconde fois orphelins ; oh non ! j'en ai la confiance. Notre pauvre Mère du haut du Ciel veillera sur lui et sur Paul ».

Son cousin Victor Puiseux en apprenant les derniers événements a quitté précipitamment Guéthary en y laissant la Bonne Maman Jamet et ses enfants.

Le ménage de la Gillardaie est rentré le 7 septembre à Paris laissant Adèle et ses enfants à Paramé.

Aristide Guibert quitte Paris. Il est envoyé au Mans par la Compagnie de l'Ouest qui y transporte une partie de son matériel.

Elle s'inquiète des parents de son fiancé. Ont-ils quitté Maule ou s'y sentent-ils assez en sûreté pour y rester ?

Mme Barbedièrne très inquiète, demande des nouvelles de la famille. Sa fille, Mme Chevau, est arrivée près d'elle, quittant Avesnes où l'on craignait l'incursion de uhlans.

Le Prince impérial après avoir passé deux jours avec sa suite chez le Président du Tribunal d'Avesnes, venait de repartir.

Tous les blessés qui n'ont pas été faits prisonniers refluent sur Avesnes dans un état pitoyable et exténués de fatigue.

« A Douai, on craint le siège. Beaucoup de personnes se sont déjà réfugiées en Belgique ». Mme Barbedièrne se prépare à partir si le siège est fait. Tout le monde se consterne.

On avait annoncé la mort de Mac Mahon. Heureusement il n'en est rien.

Le médecin en chef du Val de Grâce après avoir examiné minutieusement la fracture (7 septembre) et l'avoir palpée avec beaucoup de soin déclare qu'elle est bien remise, beaucoup mieux qu'on aurait pu l'espérer après tous les voyages qu'on lui a fait subir. Mais la jambe est encore bien fragile. Il faudrait bien peu de choses pour une nouvelle fracture qui serait beaucoup plus longue à remettre... Du coup, le Capitaine Petit n'ose plus bouger... Malgré les supplications du Capitaine pour que le médecin en chef le mette en état de marcher d'ici quelques jours, ce dernier est resté inflexible et l'a obligé à garder encore le lit... « Aussi je vais boire le calice jusqu'à la lie... J'entendrai le bruit du canon sans pouvoir bouger ».

Les Prussiens ne pourront commencer sérieusement l'investissement de Paris avant huit et peut-être même dix à douze jours. « Si Paris résiste quinze jours et si on les

repousse, espère le Capitaine Petit, je serai en état de leur faire les honneurs de la sortie et de leur rendre leur bonne visite ».

« Dieu veuille que nous puissions les repousser ! Ma foi dans la victoire commence à s'ébranler. Nous n'avons plus d'armée régulière et nous allons être obligés d'opposer à cette masse d'ennemis disciplinés et victorieux, une armée de conscrits, de gardes nationaux plein de patriotisme sans doute, mais peu habitués aux rudes émotions du combat. Sommes-nous bien approvisionnés en armes et en munitions. Il ne s'agit pas seulement de décréter une levée en masse, de faire des proclamations, de chanter la Marseillaise, de replacer les Préfets, les Maires de l'Empire par des citoyens pris parmi les « purs ». Il faut agir, agir vite et silencieusement et ne pas reculer devant les plus grands sacrifices.

Sommes-nous encore les dignes petits-fils des héros de 92 ? Et ce mot de République éveille-t-il les mêmes idées, fait-il battre les cœurs des mêmes émotions qu'autrefois ? Non, la situation n'est plus la même. Ces dix-huit années de despotisme ont tué l'initiative personnelle. Ce n'est pas impunément qu'un gouvernement se sera joué si longtemps de ce qu'il y a de plus sacré, pervertissant le sens moral du peuple et employant à la réussite de ses desseins, les serments, l'honneur, la religion, tous les sentiments que l'on respectait autrefois. La corruption du 18^e siècle est descendue de la Cour dans le peuple.

Voilà toute la source de nos malheurs ! »

Revenant encore à sa fiancée il lui rappelle ses souvenirs de Douai. Il voudrait pouvoir causer avec elle comme dans l'allée du jardin. Quand donc reviendront-ils ces entretiens intimes si tôt interrompus ? Les livres lui sont devenus insupportables. Il ne lit qu'avec les yeux... sa pensée n'est plus présente et il se surprend au milieu d'une page songeant au temps passé et à leur 1^{re} entrevue du 1^{er} mai qui a laissé dans son cœur un souvenir ineffaçable.

Le 8 septembre, il pense que c'est la dernière lettre qu'il pourra envoyer à Jeanne. Encore, elle aurait dû partir par le dernier courrier à 4 h 1/2. Des visites l'ont empêché de terminer sa lettre. Il ne l'a finie qu'à la nuit. Arrivera-t-elle encore ?

Il a reçu la visite de Mr Wallon. Il a été profondément ému de la dernière lettre de Jeanne lui parlant de ses angoisses et de la protection que du Ciel doit leur donner sa pauvre Mère.

Il a vu aussi Mr Puiseux qui lui a donné de bonnes nouvelles de Mme Jannet et de toute la famille.

Mme Silvestre est partie avec son fils Auguste chez des parents auprès de Tours. Son départ a été si précipité qu'elle n'a pas pu faire ses adieux à son frère.

Mr Silvestre reste à Grignon.

Quant à Papa Petit et à Maman Petit, ils ne peuvent pas quitter leur village (Maule) à cause de la Grand-mère incapable de voyager. Le Capitaine Petit vient d'ailleurs d'avoir la visite de son Père qui voudrait faire le coup de feu contre les uhlands ! « mais ce n'est plus à lui de nous défendre ! ».

Le médecin a encore examiné la jambe ce matin. Il trouve que la soudure n'est pas très solide. Le Capitaine Petit doit rester encore couché dans la plus complète immobilité pendant peut-être encore 15 jours !... lorsqu'il pourra marcher, il boitera sans doute encore pendant deux mois.

Il n'a donc plus d'illusions et il se prépare à rester calme quand il entendra le canon... « que Dieu me vienne en aide ! »

Il a reçu aussi la visite de Mr Derbanne (parent des Crônier) que par erreur il a appelé Mr Vandal dans une lettre précédente.

Le 9 septembre le Capitaine Petit fait savoir que Paul Wallon a été envoyé avec son bataillon au Fort d'Issy « le plus vif de l'attaque devant avoir lieu probablement entre le Bois de Boulogne et Vincennes, il ne peut être moins exposé là que partout ailleurs... ».

Il s'inquiète de la marche des Prussiens non seulement sur Paris, mais aussi en Normandie « iront-ils jusqu'aux Petites Dalles ? »

« Le bruit a couru dans la journée qu'un Congrès allait se réunir pour discuter les bases de la paix ou proposer au moins une suspension d'armes. L'intervention des puissances neutres doit être encore prématurée. Les hostilités sur les murs de Paris ne commenceront pas si tôt qu'on le croit. Il semble que les armées prussiennes vont d'abord s'occuper à isoler la capitale, à jeter des ponts sur la Seine et assurer les communications entre les différents corps et avec l'Allemagne. Ces opérations pourront être assez pénible pour eux si les populations armées montrent un peu de courage et d'énergie. Ils auront ensuite à attaquer les forts. S'ils ne s'emparent point de ces positions par surprise ou de vive force, ce qui paraît assez difficile, ils auront à faire des sièges qui exigent un matériel difficile à transporter, beaucoup de munitions et beaucoup de temps. Ajouter à cela qu'ils seront en présence d'une garnison nombreuse, pouvant se concentrer rapidement et agir sur l'une ou l'autre rive de la Seine. S'il pouvait se former une armée en province, la position des Prussiens sous Paris serait critique et l'on pourrait mettre à exécution le plan de Napoléon en 1814. Le Capitaine Petit ajoute « qu'il ne connaît pas assez la topographie des environs de Paris pour entrer dans plus de détails et qu'il ne peut faire qu'une théorie... »

Après la paix, heureuse ou malheureuse, que nous allons faire il faudra songer à un nouveau gouvernement. Dieu veuille nous préserver des néfastes journées de juin ! »

Son propriétaire à Lille lui a écrit que son appartement était resté tel qu'il était lors de son départ. Ses gravures, ses habits sont à la même place. En reprenant demain son logement, il pourra croire avoir fait un mauvais rêve !

La famille a lu avec admiration la circulaire de Jules Favre « s'exprimant avec une clarté et une précision défiant le roi de Prusse. Quelles raisons a-t-il pour légitimer la continuation de la guerre, écrit Jeanne le 10 septembre ? L'Empereur est entre ses mains et si c'est la chute de la dynastie qu'il désire il peut être tranquille je crois qu'on ne le rappellera pas ! Mais rien ne semble présager qu'on nous propose la paix et alors il faut s'attendre à une lutte horrible et désespérée... »

Elle se félicite que le médecin chef se soit déchargé de toute responsabilité et qu'il ait laissé à son fiancé et à lui seul le remords de l'imprudence. Ainsi elle est beaucoup plus sûre maintenant de sa complète guérison.

Dans une visite que Mr Wallon fait au Capitaine Petit (9 septembre) il lui dit son projet de faire passer sa famille en Angleterre si l'invasion de la Normandie par les Prussiens se faisait trop menaçante.

Les Prussiens n'arrivent que lentement sur Paris ; la dernière pluie et la réorganisation de leurs corps d'armées doivent retarder leur marche.

« Le jour commence à se faire sur la honteuse capitulation de Sedan, écrit le 10 septembre le Capitaine Petit à Jeanne W. C'est à l'Empereur que l'on doit encore attribuer ce désastre. Il a par sa présence seule paralysé Mac Mahon et porte partout le désordre. Aussi nos ennemis sont furieux d'avoir été forcés de le faire prisonnier et ils donneraient beaucoup, j'en suis sûr, pour pouvoir le faire passer maintenant dans l'armée de Bazaine ».

Les Prussiens, dit-il, ne seraient plus qu'à deux jours de Paris.

Jeanne toujours aux Petites Dalles écrit à son Père (10 septembre) que ce projet de les faire passer en Angleterre n'est pas sérieux et qu'elle ne voit pas pourquoi elle et Valentine s'éloigneraient encore de tous ceux qu'elles aiment

Le Capitaine Petit a reçu encore de nombreuses visites (11 septembre) dans sa chambre au Val de Grâce : son Père, Mr et Mme Boitel, Mme et Melle Gréard, Mr Puiseux et plusieurs de ses amis. Il raconte que Mme Boitel a très peur de recevoir des obus chez elle rue Madame. Mais il calcule que la distance depuis l'enceinte est d'environ 3km500, ce qui est à peu près la limite de tir des pièces de campagne prussiennes.

« D'ailleurs les boulets n'iront pas jusque-là sans passer par le Val de Grâce, nous en recevrons bien aussi quelques-uns et cela nous distraira un peu... les nuits sont si longues ! »

Le 12 septembre, le Capitaine Petit annonce que les avant-gardes prussiennes sont à Noisy-le-Sec aux portes de Paris. « Nous voilà bientôt arrivés au moment suprême ». Il annonce, toutefois sous toutes réserves, que les pompiers envoyés pour mettre le feu au bois de Neuilly, à détruire dans l'intérêt de la défense, se sont rencontrés avec des Prussiens et se sont repliés après avoir perdu deux des leurs.

Mais les journaux annoncent eux que l'ennemi est encore à une journée de marche au moins.

L'Archevêque de Paris, Mgr Darboy, est allé rendre visite au Capitaine Petit. « J'espère que cette visite me portera bonheur. Mgr Darboy a une figure très bienveillante et il sait trouver des paroles qui donneraient de l'espoir et de la confiance aux plus timides ».

De Lyon, mauvaises nouvelles. La commune a arboré le drapeau rouge, fait des arrestations, des perquisitions et prend des décisions contre l'autorité de l'administrateur envoyé par le nouveau gouvernement. « La ville de Lyon n'aurait-elle pas assez de patriotisme pour éviter des discordes civiles en présence de l'ennemi ? Tout cela est bien triste. Sous peu, on ne pourra plus sortir de Paris ni y entrer sans autorisation ». Le Capitaine Petit sera donc privé de voir sa famille. Sa Mère insiste beaucoup pour qu'il vienne chez eux à Maule et son Père cherche même à avoir des blessés chez lui pour avoir le droit de hisser le drapeau des ambulances et protéger sa maison si son fils vient y achever sa convalescence.

Mais le Capitaine Petit ne veut pas quitter Paris même étant sûr d'être sous le feu des Prussiens.

Mr Thiers est parti ce soir pour Londres. De là, il se rendra à Saint-Pétersbourg et à Vienne « j'ai plus confiance en lui qu'en tout autre, dit le Capitaine Petit, pour nous tirer honorablement de ce pas difficile... ».

On dit que le siège de Paris ne commencera pas sérieusement avant la fin du mois ou le début d'octobre.

« Voilà la première chose qui m'a fait plaisir dans vos lettres, répond Jeanne à son fiancé : un chirurgien inflexible et sévère ; la seconde, c'est un malade très résigné quoi qu'il en dise et d'une obéissance parfaite à de si ennuyeuses recommandations... ». Elle se réjouit des visites qu'il reçoit en particulier de son Père « pour lequel c'est un véritable plaisir qu'il est heureux de vous voir partager, lorsqu'il peut aller passer quelques moments avec vous » et de Mr Victor Puiseux « vous apprendrez à le connaître en le voyant souvent et vous l'apprécierez tous les jours davantage ; mais jamais vous ne vous rendrez compte complètement de la perfection qu'il possède : c'est un savant extrêmement remarquable et un chrétien admirable ; qualités d'esprit et de cœur, il les possède toutes... »

Elle lui reproche d'appuyer son Père dans le projet qu'il fait de les faire partir en Angleterre... « Pouvons-nous laisser ici s'il y a quelque danger notre Grand-mère, Maman, Etienne et mes sœurs, sans désirer être avec eux ? »

« J'espère encore que mon Père reviendra sur cette idée et qu'il ne nous imposera pas un pareil sacrifice ! Puis-je compter sur vous pour obtenir cela de mon Père ? »

Elle lui souhaite un heureux anniversaire. Il vient d'avoir 30 ans (9 septembre 1840).

Le 13 septembre, le Capitaine Petit rectifie le renseignement qu'il a donné : les Prussiens ne sont pas à Noisy-le-Sec mais à un autre Noisy du département de Seine et Marne. On évalue à 300 000 hommes environ l'armée prussienne qui sera concentrée le 15 ou le 16 aux environs de Paris.

« Si les Parisiens peuvent supporter le feu pendant les 1^{ers} jours et si un bombardement superficiel ne les effraie pas, nous pourrons tenir longtemps et user petit à petit les forces de nos ennemis. Il ne faut pas croire à la paix avant que Paris n'ait donné la mesure de ce qu'il peut faire.

Je ne peux vous donner des nouvelles de Mr votre Père. Il doit être très occupé en ce moment, car il y a eu aujourd'hui revue des gardes nationales par le général Trochu. J'ai entendu toute la journée le son des clairons et le bruit des tambours et dans quelques jours nous entendrons le canon... quel supplice ! »

Sa sœur est arrivée en bonne santé chez ses parents après un voyage de deux jours et une nuit (Mme Silvestre revenait des environs de Tours)... lignes encombrées de voyageurs et de bagages, routes pleines de files interminables de paysans fuyant l'invasion.

Il s'inquiète de l'arrivée des Prussiens en Normandie depuis qu'il sait qu'un corps d'armée a été dirigé sur Le Havre et lui conseille à la 1^{re} nouvelle de l'approche de l'ennemi de fuir, si elle le peut, en Angleterre avec sa famille.

Malgré les supplications de sa fiancée le Capitaine Petit reste du même avis que Mr Wallon. Dans une lettre du 14 septembre, il le maintient ! « Si vous étiez ici et si vous me regardiez avec des yeux bien irrités, je ne changerais peut-être pas encore d'avis... » Pour lui, la sécurité est d'aller se réfugier en Angleterre ou à défaut se mettre à l'abri dans une ville fermée comme Valenciennes ou Douai. Le siège de Paris peut durer longtemps ; personne ne peut prévoir la fin de nos malheurs et « vous seriez forcée de rester à la campagne pendant la mauvaise saison, privée des nouvelles ou n'ayant que de fausses nouvelles alarmantes. Mme votre Grand-mère, Mme Wallon et vos petites sœurs se trouveraient ainsi bien mieux à leur aise dans une ville qu'au bord de la mer...

Le médecin a de nouveau levé l'appareil de sa jambe et il trouve que la consolidation marche très vite, depuis qu'il ne remue plus... Dans quelques jours, il va passer aux béquilles puis à la canne et dans quelques mois il marchera seul et droit.

16 septembre : on dit que les Prussiens sont à Choisy. « Les gardes nationaux montent la garde sur les remparts. C'est, à ce qu'il paraît, un spectacle assez curieux. Leurs femmes apportent la soupe et quelques sucreries et leur demandent s'ils ne vont pas bientôt revenir. J'ai peur que le voisinage de la famille n'ébranle le courage des soldats citoyens... »

« Le médecin chef, avec lequel je suis très bien depuis que je ne remue plus, m'a dit que les Prussiens étaient à Nogent-sur-Seine et que ce matin une troupe d'éclaireurs français avait fait deux uhlands prisonniers.

L'action va s'engager — que se passera-t-il lorsque les 1^{res} bombes viendront incendier les faubourgs ? quelle sera l'attitude de la population ? Tout dépend du

commencement. On dit que les femmes sont plus animées que les hommes contre la Prusse et qu'elles poussent leurs maris à une vive résistance. Si cela est vrai, nous sommes sauvés et Paris et par suite la France, devra peut-être son salut encore à quelques courageuses héroïnes, comme elle le doit déjà à Sainte-Geneviève et à Jeanne d'Arc ».

Il a envoyé à sa fiancée un numéro du Figaro reproduisant, d'après une brochure militaire allemande, un plan d'attaque des Prussiens contre Paris. Il l'a envoyé en vue de la rassurer sur le sort de son frère Paul, le plan d'attaque étant prévu vers Saint-Denis, c'est-à-dire en un point où son frère ne se trouve pas.

Il se préoccupe, si les circonstances lui permettent de retrouver Jeanne dans quelques semaines, de l'air qu'il aura avec sa béquille ou sa canne. « Comment oserai-je me présenter devant vous avec cette démarche ridicule car je ne serai radicalement guéri qu'au bout de plusieurs mois, quatre ou cinq peut-être ? »

Le cercle des Prussiens se ferme autour de Paris. On a vu l'ennemi près de Vincennes et de Saint-Denis.

« A l'heure où je vous écris (17 septembre), ils commencent leur concentration sur les forts. L'heure est solennelle. Quel effet le 1^{er} coup de canon va produire sur les parisiens ? »

Il a cependant confiance. Paris est bien fourni en soldats et en munitions. On n'a à craindre que la panique, la trahison, la confusion et enfin les discordes civiles.

Hier on a placardé dans Paris des affiches sur papier rouge émanant d'un certain « Comité de Défense » en dehors du gouvernement.

« Voilà des gens plus redoutables que les Prussiens. Espérons qu'ils attendent la fin de la guerre pour commencer la lutte civile. Moi qui n'ai pas eu le bonheur de voir l'ennemi, je suis peut-être destiné à faire mes premières armes sur une barricade ! »

Il espère que dans une quinzaine de jours ou 3 semaines, il pourra sortir de l'hôpital et se rendre au Comité du Génie où on lui donnera peut-être quelque travail de bureau qu'il pourrait faire la jambe étendue sur une chaise.

Le 17 septembre, Jeanne fait part de son prochain départ pour Douai « le fameux complot tramé dans la sombre chambre d'hôpital se réalise... » Elle cède aux désirs pressants de son Père qui craint que les communications ne soient vite coupées, mais elle part avec toute sa famille à Douai. Courte lettre, un départ si prompt ne leur laisse que peu de temps pour faire les malles.

Mais elle est rassurée par la confiance qu'a son Père dans la défense de Paris « et cela me réjouit grandement car jusqu'à présent il a toujours vu juste dans cette malheureuse guerre... »

« Je pars donc pour Douai sans courroux contre vous, mais persuadée que vous y êtes pour beaucoup »

« Adieu donc, cher Monsieur, si nous ne pouvons plus écrire, voulez-vous que nous nous retrouvions auprès de Dieu ? lui ne s'exile jamais et est toujours auprès de ceux qui l'invoquent et le prient. A vous, de cœur, Jeanne ».

17 septembre : d'après les journaux, un 1^{er} combat se serait déjà livré sous Paris : des éclaireurs volontaires ayant rencontré un parti d'éclaireurs ennemis l'aurait forcé à se replier après une charge brillante.

Une dépêche apprend que le Maréchal Bazaine aurait fait une trouée dans l'armée prussienne, qu'il aurait anéanti 12 régiments ennemis et serait en marche sur Paris...

Enfin une armée de 200 000 h se formerait en vue de couper les lignes de communications des Prussiens.

« Dieu veuille que toutes ces bonnes nouvelles soient bientôt confirmées » écrit le Capitaine Petit après les avoir données.

« A Paris, le parti de l'action, comme on l'appelle, pousse le gouvernement provisoire à des mesures de rigueur et semble croire qu'on ne peut sauver la France que par la Terreur... Comme si la Terreur pouvait donner du courage et du patriotisme à ceux qui n'en ont pas... comme si elle pouvait créer des administrateurs, des généraux, etc... et faire sortir de terre des soldats tout armés !

On invoque sans cesse la 1^{re} République, mais les soldats républicains et leurs généraux : Hoche, Marceau, etc... n'étaient point poussés à l'ennemi par la crainte du Tribunal révolutionnaire !

Ces divisions produisent une agitation stérile et sèment partout la défiance.

Les Parisiens voient des espions partout et le mot de trahison est sur toutes les bouches.

De là aussi des mesures qui seraient ridicules si elles n'étaient nuisibles. Une Commission a été nommée pour la révision des noms des rues de Paris et les gardes mobiles vont être appelés le 19 septembre à élire de nouveaux officiers pour remplacer ceux qui ont été nommés par le précédent gouvernement...

Et les Prussiens sont à nos portes !!

Néanmoins il n'y a pas lieu de désespérer de l'avenir : l'attitude de la population est bonne (style officiel de l'Empire) et le peuple a fait lui-même justice des affiches rouges dont je vous parlais hier ».

Il se demande si ses dernières lettres et celle-ci pourront encore parvenir à sa fiancée.

Il l'espère cependant « parce qu'on nous a servi ce soir du poisson de mer. Ce rapprochement vous semble bizarre ? mais comme la ligne du Nord est coupée, il est probable que la marée vient par la Normandie ou la Bretagne... Vous voyez que de mon lit je puis faire encore d'utiles observations... ».

L'appareil de sa jambe sera incessamment levé... Il souhaite être bientôt debout non seulement pour le service de son pays, mais aussi pour pouvoir circuler même en se trainant sur ses béquilles afin de pouvoir aller prendre des nouvelles de Mr Wallon et de Paul et les envoyer à sa fiancée, par un moyen quelconque lorsque le chemin de fer sera coupé.

« Au besoin je profiterai d'un vent favorable pour vous envoyer un ballon... Je ne recule devant rien et je mets nuit et jour mon esprit à la torture pour trouver quelque expédient et rompre ce silence qui va nous paraître à tous si pénible... »

C'est curieux qu'il imagine un moyen qui va être bientôt officiellement utilisé.

La solitude se fait de nouveau plus grande autour de lui, ses amis n'ayant plus le temps de venir le voir, sauf Mr Wallon et la bonne sœur de l'hôpital qui vient le voir tous les jours et à laquelle il donne le journal...

Il a reçu deux bouteilles de vin vieux d'Espagne « dans lequel on dirait qu'on a emprisonné tous les feux de mon beau soleil du midi... quelques gouttes de cette liqueur prises chaque jour vont avancer ma guérison ».

Il écrit en même temps à Mme Wallon pour lui dire ses inquiétudes et son désir de les revoir tous... Mon Père m'a dit qu'il avait encore de très beaux fruits et de bons raisins dans le jardin et que si les Prussiens ne sont pas trop avides, il espère vous les faire goûter à votre prochain retour à Paris... »

Trois jours se passent. Il n'écrit plus, ayant lu dans un journal que la poste ne se chargeait plus des dépêches, le chemin de fer ayant cessé tout service.

Le 20 septembre avis est donné que l'administration des Postes fera tous ses efforts pour continuer son service par courrier pourvu que les lettres ne soient pas volumineuses. Il espère qu'on ne lui refusera pas les quatre pages auxquelles il est habitué maintenant. Il a vu Mr Wallon aujourd'hui, mais pas de nouvelles de Paul Wallon. Il doit être en bonne santé et pas trop exposé à en croire les journaux lus attentivement.

Le mouvement d'investissement continue.

On parle de nouveau d'une suspension d'armes, en attendant la convocation d'une Chambre issue du suffrage universel. Mais ce ne sont que des bruits.

Pas de nouvelles non plus ni de Mme Boitel ni de Mme Gréard. Il est à craindre que le bruit du canon qu'on entend depuis deux jours ne les ait effrayées ? Ces coups de canon ne sont pas très fréquents. Ils sont dirigés vers les bois voisins pour empêcher les Prussiens de s'y établir.

Le Capitaine Petit pense pouvoir marcher dans quelques jours avec des béquilles et céder sa chambre à quelque autre blessé qui aura plus besoin que lui d'un chirurgien. La bonne sœur lui dit qu'il pourra trouver asile chez les Carmélites qui demandent des blessés et où il aurait une chambre au rez-de-chaussée donnant sur un jardin.

Il espère qu'il pourra alors sortir un peu dans Paris dès qu'il saura se servir de sa béquille.

Mr Wallon vient de lui apprendre qu'il y a des blessés à la Visitation ; peut-être pourrait-il y être évacué ?

Il accuse réception de la lettre de Jeanne du 17 et souhaite être vivement rassuré sur leur voyage à Douai et en particulier sur la Grand-mère.

Il ajoute que « Jules Favre a dû se rendre hier ou avant-hier au quartier général prussien (d'après les journaux). Ce matin pas de bruit de canon.

La garde impériale est dissoute. On ne pourra m'accuser sous le nouveau gouvernement d'être un prétorien, car mon passage dans ce corps n'a été que de bien courte durée ! Je ne suis plus qu'un capitaine du génie à l'Etat-Major et pour le moment... à l'hôpital ! »

21 septembre, des Petites Dalles, Louise Deltour (parenthèse laissée blanche) annonce que sur une dépêche de Mr Cronier, sa fille Laure et Léonie Derbanne qui leur était confiée vont s'embarquer pour l'Angleterre. Elles descendront chez Mr Russel à Brackley (England – Northamptonshire). Mme Derbanne ne les accompagne pas et retourne à Rouen auprès de Mr Crosnier « qui va être bien exposé car les gardes nationaux vont être envoyés en éclaireurs autour de la ville ». Elle espère que Jeanne et sa famille n'auront pas fait un trop pénible voyage jusqu'à Douai. Elle ne croît pas quitter les Dalles où il ne semble pas y avoir pour le moment aucun danger.

De Douai où Jeanne est bien arrivée avec sa sœur Valentine chez Mme Barbedièrne, elle écrit un mot à sa mère (21 septembre) qui est allée de son côté à Valenciennes avec la Grand-mère et les trois petits (Etienne, Marguerite et Geneviève).

Le format et le poids des lettres devant être encore réduits, le Capitaine Petit ne peut écrire qu'une seule feuille à Mme Barbedièrne le 22 septembre. Il est très isolé ! Pas de nouvelles de Paul depuis 8 jours. Il craint que ses précédentes lettres ne soient pas parvenues. Paris se défend bien. Pas d'engagement sérieux jusqu'ici. Forte canonnade ce matin vers le sud dont on ne connaît pas encore le résultat ?

Les Prussiens ont dû aller à Maule dans le village habité par ses parents dont il est sans nouvelles. Il en est désolé.

De Valenciennes Mme Wallon écrit à Jeanne. Elle est sans nouvelles de son mari depuis plusieurs jours. Les nouvelles les plus contradictoires circulent, un grand

avantage remporté sur les Prussiens sous Paris (nouvelle démentie)... une défaite, mais peu importante du général Ducroc, une victoire du général Vinoy sur les Prussiens, une dépêche émanant du gouvernement annonçant qu'à Strasbourg le général Ulrich avait fait une sortie victorieuse et aurait abimé tout un régiment de bavarois — ou de Wartenbourgeois.

A Valenciennes on s'occupe très activement des élections pour l'Assemblée constituante « Il est grandement question d'y porter votre Père parmi les 4 représentants que doit y envoyer Valenciennes... mais il n'est pas douteux que les républicains d'une opinion plus avancée, les rouges si vous voulez, ne se remuent beaucoup de leur côté et soutenus pas le gouvernement n'aient bien grande chance de réussir. Si votre Père était nommé, il ne pourrait plus être question pour lui de garde nationale et cette considération me fera encore plus désirer le succès ».

Par ballon (les communications de Paris avec l'extérieur étant définitivement coupées) arrive à Jeanne une lettre du 24 septembre de son fiancé.

De meilleures nouvelles. La défense de Paris marche bien. On dresse hâtivement des barricades qui formeront une seconde enceinte de défense autour de la ville.

Du côté du Fort de Bicêtre nous avons eu hier un engagement heureux qui paraît avoir coûté beaucoup de monde aux Prussiens et peu à nous parce que nous étions à l'abri sous le feu des forts. Du côté de St Denis et d'Aubervilliers il y a eu aussi quelques reconnaissances heureuses.

Il ne faut pas toutefois exagérer ces succès, nous avons eu tant de déceptions !

« La mobile se conduit comme de vieilles troupes et Mr Paul pourra dire dans quelques mois avec un légitime orgueil « j'y étais ! »... J'espère aussi toujours que ce bonheur ne me sera pas refusé et que je serai debout le jour de l'avant si l'ennemi ose le tenter ».

Il trouve d'ailleurs beaucoup de force en songeant que Dieu s'occupe un peu de nous. « L'idée de Dieu telle que je l'avais il y a quelques mois était moins consolante. Je me le représentais seulement comme un axiome de géométrie résumant en lui l'ensemble de toutes les lois qui nous gouvernent. Cette idée peut être juste, mais elle est stérile et froide. Je ne cherche donc plus à raisonner Dieu ».

Une lettre de Paul Wallon du 19 septembre à sa mère, lui est arrivée avec assez de retard étant passée par les Petites Dalles.

Mme Wallon communique cette lettre à Douai le 25 septembre en disant qu'il ne faut pas trop s'alarmer de la défaite du 19 septembre dont parle Paul. Elle ne l'a pas dit à la grand-mère pour ne pas l'effrayer.

On vient de lui montrer la dépêche annonçant les prétentions des Prussiens pour la paix et l'armistice. Elle est bien tourmentée, mais ajoute qu'il ne faut pourtant pas se laisser abattre. « Dans les paroisses ici on prie beaucoup pour la paix ».

Le format des lettres du Capitaine Petit se réduit de plus en plus. Celle du 25 septembre à Jeanne n'est plus qu'une toute petite feuille repliée.

Les privations commencent à Paris. Il a eu le bonheur de voir Mr Wallon hier qui a eu la bonté de lui apporter une carte très complète des environs de Paris.

« Si je ne puis combattre, je pourrais du moins suivre du doigt la reculade des Prussiens, car tout me fait croire qu'ils auront beaucoup de peine à entrer dans Paris... s'ils y rentrent ! »

Hier et aujourd'hui, aucune attaque, pas de bruit de canon.

Les Prussiens établissent leurs batteries à 2 ou 3 km des forts, mais ils sont gênés dans ce travail par l'artillerie des forts servie par les pointeurs de la marine qui sont excellents.

Il charge Jeanne de ses souvenirs pour toute sa famille sans oublier le Curé doyen Bataille et Mr Rara.

Toujours le format réduit. Le 27 septembre le Capitaine Petit peut se lever et espère être autorisé à faire ses premiers pas à la fin de la semaine... « Ainsi je pourrai prendre part à la belle défense de Paris ».

Il a vu Mr Wallon hier, Paul Wallon avant-hier et l'a trouvé en bonne santé.

Les Prussiens nous laissent tranquilles. Ils sont fort occupés à se fortifier autour de Versailles (occupé depuis le 19 septembre – quartier général des armées allemandes), de Saint-Germain et de la côte Saint-Denis et aussi vers Choisy-le-Roi.

Ils veulent sans doute recréer autour de Paris des centres de résistance soit pour repousser les sorties soit contre une armée qui marcherait sur eux de l'intérieur de la France.

« C'est ce qu'ils ont de mieux à faire et cela nous montre que nous avons en face de nous un ennemi prudent autant que fort. On fait beaucoup d'hypothèses sur la façon dont ils attaqueront Paris. Chacun peut dire là-dessus tout ce qu'il veut et je serai incapable aussi bien que tout garde national de me lancer dans un plan d'attaque ou de défense. Cela vous ennuerait beaucoup et moi aussi.

Je vous dirai seulement que si les Parisiens savent éviter les surprises, ce qui est facile, et ne s'effrayent point d'un léger bombardement, les Prussiens n'auront que le choix entre une attaque régulière pied à pied et un blocus.

Je vous ai déjà décrit les opérations d'un siège régulier, à Douai, dans le jardin de Madame votre Tante : vous, chère amie, auprès de moi sur le banc, Mme votre Tante, Melle Valentine et Mr Frédéric en face de nous. Vous voyez que j'ai bonne mémoire. Toutes ces choses sont encore présentes à mon esprit comme si elles s'étaient passées hier... Maudits Prussiens !

L'ennemi doit être ou avoir été chez mes Parents et je n'ai aucune nouvelle. Vous jugez de mon inquiétude et de mon désespoir ».

Voici enfin des nouvelles d'Angleterre (27 septembre) de Laure Cronier à Jeanne. Elle lui raconte sa traversée et leur installation à Bruckley dans une famille amie qui avait déjà reçu son père venu y passer quelques mois à l'âge de 18 ans pour y apprendre l'anglais.

C'est sur un papier très léger et d'un format toujours très réduit que le Capitaine Petit donne de ses nouvelles le 28 septembre. « On sera obligé bientôt de peser les lettres avec une balance de pharmacien, dit-il pour excuser le papier, tellement la poste devient de plus en plus parcimonieuse ».

Un nouveau décret vient de réduire à 4 grammes au plus le poids des lettres.

Comme tous ces jours derniers rien de nouveau. Les Prussiens sont calmes et invisibles. Ils préparent à l'ombre des bois leurs batteries et envoient des détachements assez loin en province chercher des vivres, du linge et de l'argent. Ils sont allés à Meulan. Ils ont pillé Mantes-la-Jolie. A Saint-Cyr, un village de quelques centaines d'habitants, ils ont demandé 100 000 F et ne pouvant trouver cette somme, ils ont fusillé le maire.

Une forte armée prussienne est concentrée à Versailles.

Le roi Guillaume, ce vieux soudard, couche dans la chambre de Louis XIV et ses hordes barbares ont crevé les yeux de Napoléon 1^{er} dans les tableaux d'Horace Vernet, sabré la smala et coiffé la tête du général Hoche d'un casque prussien.

« Nous avons été écrasés par leur artillerie, mais non vaincus en rase campagne et l'histoire aura plus d'admiration pour nos défaites que pour leurs victoires. Leur manière de se battre est aussi ténébreuse que leur politique et maintenant qu'il s'agit de s'avancer sur un terrain découvert ils restent sous bois comme des bêtes fauves et vont ravager méthodiquement les pays vaincus qui sont sans défense. Nous ne serons plus bloqués longtemps surtout maintenant que plusieurs corps d'armée se forment et s'appêtent à les harceler.

Je crois que les Prussiens vont tenter un bombardement et un assaut de vive force, mais nous pouvons tenir contre tous leurs efforts et ils ne pourront jamais avoir assez de pièces ni de munitions pour bombarder à fond une ville aussi grande que Paris ».

30 septembre 1970 : « J'ai reçu hier la visite de Mr Paul... Il est devenu vieux soldat en quelques jours ; il m'a raconté ses premières émotions que je ne veux pas vous écrire pour vous laisser tout le plaisir de les entendre raconter par lui-même. Je l'ai retrouvé avec un peu d'embonpoint et le teint hâlé d'un héros... Je marche depuis hier avec des béquilles le plus longtemps possible. Je vais aller dans quelques jours à la Visitation ou aux Carmélites pendant une semaine ou deux pour achever la convalescence. Mais je pourrai sortir dans Paris en voiture et vous dirai quelle impression fera sur moi le changement survenu depuis deux mois ».

Ce matin canonnade violente de 4 h à 10 h. C'était un vif engagement à Choisy-le-Roi, Chevilly, Meudon, Créteil et au-dessus de Saint-Denis ¹¹.

On s'est battu presque tout autour de Paris. C'est nous qui avons pris l'offensive pour détruire les premiers établissements de l'ennemi.

La journée a été bonne d'après les bruits qui circulent. Les bataillons des forts n'ont pas dû donner ; la sortie a été faite par les régiments de ligne, les francs-tireurs et la mobile à l'intérieur de Paris.

« N'ayez donc aucune inquiétude, chère Mademoiselle, (au sujet de son frère Paul) la garnison des forts ne peut être employée à l'extérieur, car elle est chargée de protéger la retraite des troupes et, en cas d'échec, sa rentrée dans le fort serait difficile et le désordre pourrait profiter à l'ennemi... Dans quelques semaine les barrières qui nous entourent seront brisées, peut-être même plus tôt si, comme on le dit ici, il se forme plusieurs corps de volontaires en France.

Octobre 1870 :

Jeanne Wallon écrit de Douai à sa mère (à Valenciennes) pour lui donner (3 octobre) des nouvelles de son fiancé datées du 25 septembre qu'elle venait seulement de recevoir, trouvant encore qu'elle avait de la chance de les avoir reçues, « sans doute fait-on passer les lettres des militaires plus facilement que les autres ? »

¹¹ *L'investissement de Paris a commencé le jour-même où Jules Favre se rencontrait avec Bismarck au Château de Ferrières (18-20 septembre) pour s'entretenir avec lui d'un armistice et des conditions de paix. Il offrait au nom de la France, le paiement des frais de la guerre. Devant les prétentions du ministre prussien, Gambetta se déclare pour la guerre à outrance.*

Les Prussiens se flattaient que Paris se rendrait avant 4 semaines. La capitale tint plus de 4 mois et ne céda qu'à la faim.

L'investissement ne devint complet qu'à la fin d'octobre après les infructueux combats du plateau de Châtillon (19 septembre), de Villejuif (23), de Chevilly (30), de Bagneux (13 octobre) et de La Malmaison (21 octobre).

Elle trouve que les nouvelles d Paul sont bien vagues. Elle croit qu'il a dû être mêlé au combat du 23 septembre (combat de Villejuif) et s'inquiète de n'avoir rien reçu de son Père.

Sa sœur Adèle donne de bonnes nouvelles de Paramé ; ses enfants ne se sont jamais aussi bien portés et jouissent pleinement de ce beau temps. Elle reçoit tous les jours des lettres d'Aristide Guibert, son mari.

Céline de la Gillardaie est sans nouvelles de son mari Martial depuis le 18.

Jeanne Cheveau est retournée à Avesnes. Son mari Adolphe est venu la chercher. « Il ne peut même pas s'absenter entre ses audiences (il est donc magistrat ?). On tient à ce que chacun reste à son poste et Jeanne ne veut plus quitter son mari quoiqu'il arrive ».

Les élections pour l'Assemblée constituante sont fixées au 15 octobre.

Du Mans, le 3 octobre, Aristide Guibert envoie à sa belle-mère une lettre de Mr Wallon qui était adressée à sa femme. Il expose que l'emploi régulier des ballons va désormais permettre d'avoir des nouvelles suivies de Paris et de ceux qui y sont restés.

« Paris tiendra, mais la capitale compte avec raison sur le secours d'une armée extérieure sans laquelle la résistance n'aurait guère qu'un résultat négatif. Cette armée est bien lente à se former ; elle ne se crée pas d'enthousiasme si j'en juge au moins par ce que je vois autour de moi ».

Il se félicite que la famille ait été se réfugier à Douai et à Valenciennes, car elle aurait été exposée aux Petites Dalles en cas de marche de l'ennemi sur Rouen.

« Voici que déjà Beauvais est occupé et peut-être Gournay ? Je crois que nous en avons encore pour assez longtemps avant que l'entrée de Paris nous soit ouverte... et que nous commencerons l'hiver en province. La marche de l'ennemi nous montrera la direction vers laquelle Adèle devra se replier ; ce sera probablement vers le fond de la Bretagne... »

« Nous sommes toujours dans la même situation, écrit le Capitaine Petit à Jeanne le 5 octobre. Les Prussiens semblent vouloir nous prendre par la famine... Mais nous ne resterons pas longtemps dans cette triste position, je l'espère, et l'armée de la province aura assez d'énergie pour tenter au moins de nous débloquer ».

Il va de mieux en mieux, peut s'appuyer sur sa jambe gauche et descendre au jardin des officiers.

« J'ai eu l'occasion de causer avec quelques officiers des derniers événements militaires et politiques. Tous étaient consternés ! A Paris, le parti extrême voudrait rétablir la Commune de 93 et profiter de son passage au pouvoir pour bouleverser nos institutions, mais le sentiment public s'éloigne de ce parti qui reste de plus en plus isolé et j'espère qu'après la guerre notre politique intérieure ne sera pas troublée. Dieu le veuille ! Nous sommes déjà assez malheureux ! »

Un mot du 6 octobre sur un papier à en-tête « Ministère de la Guerre » par lequel le Capitaine Petit annonce à Mr Wallon qu'il est installé au Ministère de la Guerre et très heureux d'être si près des bureaux où il pourra peut-être trouver quelque emploi. Il est logé princièrement dans un des grands salons de réception au rez-de-chaussée, tout près d'un jardin.

Le voyage ne l'a pas fatigué. Il est assez solide pour supporter la voiture et pense aller le voir souvent au 95 Bd Saint-Michel.

A sa fiancée, le 7 octobre, il écrit en s'excusant d'être resté trois jours sans pouvoir lui donner de nouvelles « le temps était si calme qu'on n'a pas pu faire partir les ballons », mais un avis de la poste ce matin fait savoir que le service allait reprendre.

Il a vu Mr Wallon. Ils sont désolés tous deux de ne recevoir aucune nouvelle.

« Je ne suis plus au Val de Grâce. J'ai demandé à partir hier, croyant pouvoir aller à la Visitation ou aux Carmélites et on m'a envoyé à l'ambulance du Ministère de la Guerre. Nous sommes 6 officiers installés dans un des grands salons de réception du Ministère là où l'on dansait si gaiement l'an dernier... »

Paris est tranquille. Les Prussiens ne bougent pas.

« J'ai appris que les Prussiens avaient brûlé Neauphle-le-Château et Pontchartrain, deux villages voisins de Grignon. Ils sont certainement allés à Maule chez mes parents et je ne puis rien faire pour venir à leur secours !

Ma jambe va mieux. Je pose le pied à terre en me soutenant avec des béquilles que je ne pourrais pas quitter peut-être avant un mois.

Mr Paul se porte bien. Son bataillon a fait dernièrement une reconnaissance à Clamart et n'a pas rencontré l'ennemi ».

Le Capitaine Petit s'inquiète de plus en plus. Le 10 octobre, il écrit à sa fiancée qu'il a besoin de se souvenir de ses bonnes paroles et de relire ses lettres pour ne pas se laisser abattre par le désespoir.

Il apprend que tout le pays à l'ouest de Paris jusqu'à Mantes, Rambouillet était investi par les Prussiens qui y lèvent de fortes réquisitions. A Mantes même il y aurait eu un combat entre 1200 mobiles et 1800 prussiens ? Ces derniers auraient été repoussés, perdant 4 pièces de canon.

« C'est un succès dont je suis très heureux comme citoyen, mais qui me fait trembler sur le sort de ma famille car nos ennemis peuvent revenir en force et se livrer à de cruelles représailles... »

Mr Wallon est venu le voir hier et lui a donné de bonnes nouvelles de Paul Wallon et de Mr Victor Puiseux.

Paris est tranquille en dépit des manœuvres des Prussiens et du parti avancé !

« Quelques bataillons de la garde nationale de la Villette et de Belleville ont voulu faire une manifestation armée pour obtenir les élections de la Commune, mais cette manifestation a été étouffée pacifiquement par une contre-manifestation des autres bataillons. Paris est tranquille comme à l'ordinaire et toutes les personnes qui viennent du dehors nous disent que l'on aurait peine à croire à la présence des Prussiens dans les environs de Paris. Les subsistances sont bonnes et en quantités suffisante. Nous manquons de beurre, de légumes frais, de fruits : ce sont là de petites privations que chacun supporte gaiement.

Au Ministère, nous mangeons dans la salle à manger de réception. A 11 h du matin et à 5 h du soir, le garçon de service ouvre la porte à deux battants et nous annonce que ces messieurs sont servis.

Les repas sont bien tristes d'autant plus que je suis en compagnie d'officiers d'infanterie dont les allures et la conversation ne me plaisent guère. Ils en sont encore à discuter mesquinement sur quelques articles du règlement, sur leur solde et ne font que gémir sur le service, quoique les sœurs, les garçons de bureau se mettent en quatre pour nous satisfaire... Tout cela finira bientôt je l'espère... ».

Adèle Guibert donne le 10 octobre de bonnes nouvelles de Paramé. Son mari Aristide lui fait craindre qu'il soit bientôt impossible de communiquer avec le Nord.

Elle vient d'avoir des nouvelles de son Père dont elle ne savait rien depuis 8 jours.

« On affichait ce matin à Paramé l'arrivée de Gambetta à Tours sans donner aucun des renseignements qu'il avait pu apporter.

« Enfin cet après-midi paru sa circulaire et le décret qui ajourne les élections. Cette circulaire comme le décret ma paraissent indiquer la résolution d'une lutte à outrance ¹².

Adèle Guibert dit que Céline a reçu de bonnes nouvelles très en retard de Martial et charge ses sœurs de féliciter Adolphe Cheveau de son récent avancement.

Le 11 octobre le Capitaine Petit a enfin trouvé un « papier ballon » véritable papier pelure qui rend difficile la lecture de sa lettre à Jeanne.

L'adresse au dos de la 4^e page (il n'y a pas d'enveloppe) :

Par ballon monté

Mademoiselle Wallon
Chez Madame Barbedièrne
8 Place Ste Anne
à Douai

« Les journaux bien qu'ayant réduit le tirage à une seule feuille ont bien de la peine à remplir leurs colonnes, tellement ils sont pauvres en nouvelles.

La nourriture est moins délicate et moins abondante, cela n'est pas un mal, car d'après les bulletins de l'Académie de Médecine la santé publique n'a jamais été aussi prospère. Les gardes nationaux supportent bravement la pluie et le froid pendant la nuit sur les remparts sans penser aux rhumatismes... Cette garde nationale a l'aspect le plus singulier : toutes les classe de la société y sont mêlées ; le garçon de bureau est devenu le capitaine de son patron, il lui donne le mot d'ordre et le met à la salle de police. Cela aura au moins l'avantage de montrer aux prolétaires que les bons bourgeois savent porter un fusil et qu'ils sauront s'en servir contre les Prussiens du dehors et... contre ceux du dedans !

Mais nous ne serons probablement pas obligés d'en venir à cette dernière extrémité : l'esprit de la population parisienne est bon et les frères d'armes de Belleville et de la Villette vont être obligés de renoncer à leur projet de Commune ou de se démasquer et de faire voir qu'ils préfèrent le triomphe de leurs utopies à l'intérêt général.

Mr Gambetta est parti hier pour la province en ballon. Il va l'exciter, la réchauffer et nous ramener sous Paris la grande armée de la délivrance ».

Le Capitaine Petit tient fidèlement un journal (qu'est-il devenu ?) « Je prends beaucoup de goût à ce petit travail qui, à mon avis, peut faire beaucoup de bien. S'il vient dans la journée une bonne pensée, si l'on a fait une bonne lecture, si l'on a éprouvé quelque salubre émotion, on la fixe de suite sur le papier dans toute sa fraîcheur et l'on parvient ainsi petit à petit à être meilleur ou plutôt moins mauvais. Autrefois dans les grandes familles, il y avait le « livre de Raison » sur lequel le chef de famille consignait les événements heureux et malheureux. Le livre se transmettait de père en fils et les descendants s'inspiraient à sa lecture de l'âme de leurs aïeux.

Je ne veux pas donner à mon petit journal une aussi grande importance, mais si pauvre qu'il soit, il me ménage pour l'avenir de bien doux souvenirs, de bien douces émotions... quand même n'aurait-il que le mérite de me forcer à penser et de m'apprendre à me connaître, ce serait déjà beaucoup. Il m'a fait voir déjà que l'horizon de mes connaissances est très borné, que sur la plupart des sujets je n'ai que des idées vagues et

¹² *Sous l'impulsion sans doute de Mr Freyssinet que Gambetta s'était adjoint à Tours comme « délégué à la guerre » qui était pour la résistance à outrance.*

peu arrêtées et que ce qu'il y a encore de meilleur en moi, c'est le souvenir de ma jeunesse, l'amour de ma famille etc... etc... le cœur en un mot et que toutes les routes de l'esprit, de la raison pure n'aboutissent qu'à des impasses ténébreuses d'où l'on ne peut sortir. Je regrette même maintenant de ne pas l'avoir commencé plus tôt, au mois de mai par exemple.

Demain je sors pour la 1^{re} fois dans Paris... »

De Douai Jeanne répond à sa mère (12 octobre) qui semble de plus en plus effrayée à Valenciennes. De leur côté, à Douai, quelques alarmistes se demandent encore s'il ne serait pas bon de fuir, mais, somme toute, se sont décidés à attendre quelques jours...

Pour elle, cette approche des Prussiens ne l'étonne pas puisqu'ils devaient aller à Amiens. Il n'est pas surprenant que Saint-Quentin, ville ouverte, les ait tentés aussi, mais elle doute qu'ils se risquent à faire le siège de toutes nos villes fortes du Nord ; ce serait pour eux une perte d'hommes et de temps car chaque place se défendrait bien. Evidemment si le siège de Douai se révélait imminent, il est certain que sa tante (Mme Barbedièrne) se déciderait à partir là où on pourrait la recevoir.

Au reste y a-t-il encore des troupes à Douai. Il n'y a qu'un bataillon de chasseurs qui était campé hors de la ville qui soit parti l'avant-dernière nuit pour Saint-Quentin.

Elle se plaint d'être sans nouvelles de Paris. Elle espérait que Gambetta parti en ballon aurait emporté des lettres avec lui. Il paraît que non puisqu'elle n'a rien reçu.

D'après les journaux des reconnaissances auraient été faites du côté d'Issy (où se trouve son frère Paul), du côté de Clamart, Meudon, etc... Elle est anxieuse d'avoir des nouvelles.

Sa sœur Valentine écrit de son côté à leur Père à Paris. Un avis de la poste fait savoir qu'elle allait essayer par tous les moyens possibles de faire parvenir les lettres dans Paris, d'abord par chemin de fer jusqu'à l'endroit le plus rapproché de la capitale puis par des courriers qui essaieront de franchir les lignes prussiennes.

Mme Barbedièrne est inquiète pour Jeanne sa fille ; les Prussiens étant à Saint-Quentin, elle se trouve entre deux feux pour ainsi dire.

Le 14 octobre le Capitaine Petit est tout heureux d'annoncer à Jeanne qu'il a fait un grand pas : « Hier je suis allé voir Mr votre Père et j'ai eu le bonheur de rencontrer Mr Paul qui avait pu quitter le fort d'Issy pour la journée... Je ne saurais vous dire quelle émotion j'ai éprouvé en entrant au salon... C'était la joie de me retrouver au milieu des objets qui réveillaient les plus chers souvenirs, etc... en même temps la douleur de notre malheureuse situation.

Mr Paul a démonté son fusil et m'a dévoilé les secrets du Chassepot que je ne connaissais point ¹³. Les pièces de son arme étaient rangées sur la table du salon entre vos albums et les vases à fleurs dans lesquels nous mettrons des bouquets le jour de votre rentrée à Paris.

Dans huit jours il pourra quitter l'ambulance du Ministère ainsi que le lui laisse espérer le médecin : « Je compte aller m'installer auprès des fortifications dans une maison abandonnée avec des élèves de l'école et des ingénieurs. Je serai plus près des nouvelles et ma guérison marchera plus vite... En sortant de chez Mr votre Père, avant de rentrer à l'ambulance et pendant que j'étais encore sous l'impression de cette visite, je

¹³ Notre infanterie avait depuis 1868 un fusil, le Chassepot, d'une portée et d'une justesse supérieures au fusil à aiguille que les Prussiens possédaient depuis 1848. Mais cette arme étant nouvelle on dut apprendre le mécanisme aux réservistes.

suis allé à Sainte-Clotilde. J'ai eu quelque peine à monter les degrés. J'en suis venu à bout sans accident ; il ne pouvait m'arriver malheur dans un pareil moment. J'ai remercié Dieu de m'avoir préservé de plus grands malheurs et surtout de vous avoir envoyée vers moi pour m'aider à les supporter chrétiennement... »

Les Prussiens ne font aucune tentative pour s'emparer de Paris de vive force. Ils se fortifient dans les villages des environs, construisent des batteries, mais nos batteries leur font beaucoup de mal.

« Il y a eu aujourd'hui une forte reconnaissance du côté de Bagneux, Châtillon, Clamart (8 km au sud de Paris). Nous avons eu beaucoup de troupes engagées. Mr Paul doit être resté au Fort (d'Issy). Nous avons eu beaucoup de blessés. Les Prussiens ont souffert ¹⁴.

Un ballon qu'on a vu planer le 12 octobre au-dessus de Valenciennes et que le vent a emporté jusque sur la frontière belge, non loin de la ville, a apporté une grande quantité de lettres (30 000 paraît-il ?) Madame Wallon a reçu pour sa part deux lettres, mais de dates assez anciennes. D'autres personnes en ayant reçu datées du 11 octobre, elle espère que le tri, qui a demandé 3 jours, lui en réservera d'autres de date plus récente.

Elle remercie sa fille Valentine (14 octobre) de lui avoir communiqué la lettre de Laure Crônier qui donne de bonnes nouvelles de son fiancé Henri Wallon qui a quitté Prague et se retrouve en bonne santé à Besançon.

Une alerte faite par le Commandant de place de Valenciennes avait fort effrayé Mme Wallon, une de ces nuits dernières. Cette alerte déplacée avait été provoquée à la suite d'une dépêche de Saint-Quentin demandant du secours. Toute la garnison, sauf les canonniers, est partie vers Saint-Quentin menacée, dit Mme Wallon, par une armée de 80 000 Prussiens venant occuper le Nord. « Il était facile de voir une exagération, ajoute-t-elle, mais comme on ne pouvait pas savoir non plus l'exacte vérité quelques personnes qui étaient revenues de Belgique se disposaient à y retourner. Cette panique n'a pas été de longue durée. Le soir même les esprits étaient rentrés dans le calme. Les demoiselles Lussigny qui étaient à Bapaume chez leur grand-père avec le petit Henri sont arrivées ici lundi, Mr Grardel trouvant que Bapaume était trop près de Saint-Quentin et d'Amiens. C'est le cousin Henri Caffiaux qui a déconseillé de mettre Etienne Wallon au collège. Il se charge de le faire travailler.

Le 15 octobre, le Capitaine Petit donne à Jeanne plus de détails sur l'affaire de Bagneux (du 13 octobre). Le 5^e bataillon de mobiles (sans doute celui de Paul Wallon) n'a pas pris part à l'action.

Il a vu Mme Boitel tout à fait rassurée sur les conséquences du siège et ne craignant plus tant le bombardement.

Elle est même devenue très belliqueuse et décidée à tous les sacrifices pour empêcher les Prussiens d'entrer dans Paris : « d'ailleurs toutes les mères de famille pousseraient leur mari et leur fils au combat s'ils avaient besoin d'y être poussés. C'est je vous assure, un grand et beau spectacle que la résistance de cette ville de deux millions d'habitants. Plus de cris, plus de Marseillaise, mais partout des visages sérieux, des attitudes mâles et fières... »

« Je suis allé hier au Ministère de la Guerre solliciter une place et j'irai tous les jours jusqu'à ce que j'aie obtenu quelque emploi utile. Je suis déjà en marche pour acheter un cheval. Ne vous effrayez pas, chère Mademoiselle, et ne me traitez pas

¹⁴ Mais cette sortie de Bagneux (13 octobre) n'a donné en réalité aucun résultat appréciable pour dégager Paris.

d'imprudent. C'est au contraire une mesure de sage prévoyance. J'achète un cheval pour le manger dans les derniers jours du siège. Il sera nourri par l'Etat et lorsque les vivres deviendront rares nous le sacrifierons et avec Mr votre Père, Mr Puiseux, Mr et Mme Boitel nous ferons de bons dîners. Je ne veux pas que Mme Boitel soit réduite au pain sec (elle avait en effet déclaré dans son ardeur belliqueuse : « nous ne mangerons que des croûtes de pain s'il le faut, mais ils n'entreront pas ! »). J'ai trouvé un restaurant où dînent quelques officiers du Génie, pour 55 F par mois, en fournissant les vivres de campagne. En sortant de l'ambulance, j'ai droit à deux rations de vivres parce qu'on suppose sans doute qu'un capitaine a deux fois plus de capacité qu'un soldat et si nous sommes réduits à la famine j'aurai toujours un morceau de pain à partager avec ceux qui pourraient en manquer. Mais nous n'en arriverons jamais là... la Province sauvera Paris.

Adieu, chère Mademoiselle, à bientôt je l'espère. Paris sera débloqué. Je pourrai aller à Maule chercher des nouvelles de mes parents et si, par impossible, la guerre était portée jusqu'à Douai, je trouverais certainement le moyen d'entrer à Douai et de participer à sa défense. Je me suis fait faire des habits bourgeois pour m'échapper d'ici dans le cas où la guerre se continuerait après la chute de Paris ».

« En PS : vous ne me verrez pas marcher avec des béquilles, je les jetterai dans une quinzaine de jours et je prendrai le bâton ».

Depuis longtemps on ne voit pas de lettres de Jeanne à son fiancé... Sans doute les lettres de civils ne peuvent pas passer.

Le 16 octobre, elle écrit à sa mère qu'elle vient de recevoir deux lettres de son fiancé, datées du 30 septembre et du 2 octobre. Elles ont mis quinze jours pour lui arriver.

« Ces lettres nous raffermissent dans la confiance que nous avons en Paris et maintenant que Bourbaki va avoir le commandement de l'armée de Tours, nous pouvons avoir plein espoir dans la marche de cette armée de secours ¹⁵. On se plaignait du manque de chefs ; les âmes inquiètes se rassureront ; nous avons avec nous un de nos meilleurs généraux. Te rappelles-tu que Mr Petit nous en disait beaucoup de bien ? Il a, dit-on, beaucoup de fermeté et de décision ; c'est ce qui nous manquait... »

Une lettre assez émouvante de Paul Wallon écrite du Fort d'Issy : lundi sept 1 h – lettre écrite au crayon, à la hâte, sac au dos, le fusil entre les jambes, appuyé sur un pan de mur, sans doute au cours de l'action engagée le 13 octobre, du côté de Bagneux, de Châtillon et de Meudon. « Depuis ce matin 5 h, on se bat dans nos parages, dans les bois de Meudon. Une artillerie ennemie formidable a forcé nos troupes à reculer. Pour la 1^{re} fois j'ai vu passer devant moi de pauvres blessés, les uns blessés à la jambe, portés à bras, d'autres passant fièrement la tête haute leur blessure au bras. Les troupes défilent en grand nombre sous notre fort. On nous avait laissé en faction le long des palissades tout prêts à faire feu. Le 7^e bataillon de la Mobile s'est défendu énergiquement, mais il fût, paraît-il, décimé. Les soldats de la ligne en défilant devant nous en faisaient le plus grand éloge. Bravo la Mobile, criaient-ils, en frappant des mains. Pour la 1^{re} fois, je sentis mes yeux se remplir de larmes, des larmes de juste fierté... Les voilà ces collégiens Messieurs

¹⁵ *Le Général Bourbaki, sorti de Metz fût le 1^{er} chef de l'Armée du Nord constituée dans le nord de la France, après la capitulation de Metz, par les officiers évadés de Sedan et de Metz. Pendant que le Prince Frédéric-Charles gagnait Orléans, Manteuffel fût chargé de couvrir Paris contre cette armée du Nord. Quand Bourbaki fût appelé sur la Loire, ce fût son chef d'Etat-Major, le Général Favre qui lui succéda à la tête de l'Armée du Nord. Celui-ci livra vaillamment le combat de Villers-Bretonneaux (27 novembre) à l'est d'Amiens, mais il ne pût empêcher les allemands d'occuper Amiens, puis Rouen (5 décembre) à la suite de divers engagements sur l'Epte, dans les environs de Gisors (voir la suite des opérations de l'Armée du Nord).*

les Prussiens !! Le fort est en complet état de défense ? Nous sommes solides, ne craignez rien... Je me porte très bien ».

Cette lettre a été reçue par Mme Wallon le 18 octobre.

Le Capitaine Petit sort le 19 octobre de l'ambulance du Ministère de la Guerre. Il va être employé dans les bureaux du Dépôt des fortifications sous les ordres du Général Chabaud-Latour, Président du Comité des fortifications.

Peu de travail en ce moment : la correspondance, des ordres à expédier, des renseignements à centraliser, etc...

« Dans tous les cas un travail journalier, si faible qu'il soit, me distraira et m'empêchera de songer aux malheurs qui nous accablent en ce moment. Je suis toujours aussi inquiet au sujet de ma famille et je donnerais beaucoup pour quelques lignes de leur écriture et de la vôtre. J'ai loué un petit appartement au rez-de-chaussée près de Sainte-Clotilde et je prends mes repas avec les officiers du Génie auprès du Ministère....

Je vous parle un peu longuement de moi ; les Prussiens ne nous donnent pas l'occasion de parler d'eux. Tout est toujours aussi tranquille, aussi calme et personne ne s'arrête à l'idée que les Prussiens puissent entrer dans Paris...

Si vous saviez, chère Mademoiselle, quel bonheur j'ai éprouvé la 1^{re} fois que j'ai pu marcher et me tenir debout sans souffrir, parce que j'ai la certitude que l'accident n'aura pas de suites graves et que ma claudication disparaîtra rapidement... »

Le lendemain, après avoir pris possession de son nouveau logement et de son nouvel emploi, il écrit à Jeanne qu'il aura peu de choses à faire malheureusement, mais enfin il sera occupé...

« Si par malheur Paris tombait, la guerre ne serait pas pour cela finie : le Midi, l'Ouest et le Nord organisent une sérieuse défense... Si la guerre était transportée dans le Nord, vous me verriez bien vite à Douai...

Me voilà très alerte ; je fais 2 à 3 km par jour avec mes béquilles et la jambe ne s'en trouve pas plus mal ».

Toutes ces lettres continuent à être transportées par ballon monté.

Jeanne continue à envoyer à sa Mère la copie des passages des lettres de son fiancé qui lui sont les plus sensibles.

Mais son fiancé doit bien souffrir de ne pas avoir en retour de réponses à ses lettres.

A Douai (19 octobre) on commence à se tourmenter... Les Prussiens marchent-ils réellement sur Cambrai ? Que dit-on à Valenciennes ? Songe-t-on à repartir pour la Belgique ?

Adèle Guibert écrit de Paramé qu'elle vient d'accompagner (19 octobre) Céline de la G. à la gare, pour se rendre à Hennebont. Elle ne fait d'ailleurs que devancer Adèle. C'est à Hennebont qu'elles vont se fixer.

Les dernières nouvelles qu'elle a reçues par ballon monté sont du 5 octobre. Celles par ballon libre n'arrivent guère à destination. Céline, elle, a eu la joie d'avoir une lettre du 13 octobre au moment de partir. Dans cette lettre Martial de la G. annonce à sa femme que par suite de travaux spéciaux concernant son service, il serait dispensé de la garde nationale.

Elle se réjouit d'être fixée sur la situation de son frère Henri Wallon, revenu à Besançon où il a repris sa place de professeur.

Elle a eu le bonheur de revoir son mari Aristide Guibert à peu près 24 heures. Les enfants se portent toujours aussi bien. Elle vient de sevrer Joseph sans grande difficulté.

Enfin une longue lettre de Jeanne (20 octobre) sur papier pelure adressée à son Père parvient à destination...

« J'ai lu hier dans le journal qu'un courrier était parvenu à entrer à Paris et qu'il y avait apporté 1200 lettres, tout ce qu'il avait trouvé dans les bureaux de poste des villes qu'il avait traversées... ».

Elle espère qu'il a pu recueillir les diverses lettres de sa Mère à son Père ainsi que celle de Valentine écrite il y a une dizaine de jours. Heureusement que pour elle les ballons font assez bien leur service.

Risquant des redites elle lui raconte leur vie depuis qu'elles ont quitté les Dalles, craignant qu'aucune lettre ne soit parvenue à son Père depuis un mois – leur arrivée le 19 septembre à 3 heures du matin chez leur tante Barbedièrne, le départ de sa grand-mère, de sa mère et des enfants pour Valenciennes, le soir même, où la grand-mère est logée chez les cousins Caffiaux et sa mère et les enfants chez la tante Clémentine (Boulan ?) etc.,etc... enfin elle lui résume toutes les nouvelles données par les lettres échangées entre les membres de la famille depuis cette date.

Elle a reçu en une seule fois, le 19 octobre, 6 lettres de son fiancé datées du 20 septembre et des 5, 7, 10, 11 et 14 octobre !

« Avez-vous appris que Bourbaki était sorti de Metz ? Il a passé à Douai se rendant à Tours et une dépêche nous dit que sur sa demande il va avoir le commandement de l'Armée du Nord.

Saint-Quentin s'est défendu une 1^{re} fois sans le secours d'aucune troupe avec une énergie remarquable et a repoussé les Prussiens.

Quant à Bourbaki nous ne savons pas au juste comment il est sorti de Metz ! On a longtemps dit qu'un faux message de l'Impératrice l'avait appelé en Angleterre et que Frédéric-Charles n'a pas voulu le laisser rentrer ; il faisait à Metz des sorties très désastreuses pour les Prussiens. Maintenant on dit qu'il est parvenu à se faufiler dans le personnel très nombreux d'une ambulance mecklembourgeoise qui avait été longtemps retenue à Metz ? où est le vrai ?

Toujours est-il que nous nous réjouissons beaucoup ; il nous manquait un général pour diriger cette armée de province ; c'est bien celui-là qu'il nous fallait : d'un caractère ferme et décidé Bourbaki est de plus très aimé des soldats.

Bazaine est toujours très heureux dans ses sorties – on le dit libre de ses mouvements jusqu'à Thionville¹⁶ ;

Mais je n'ose rien dire, j'ai peur que ma lettre aille renseigner les Prussiens...

¹⁶ *Ce n'est pas malheureusement ce que dit l'Histoire.*

Dans les Vosges, les paysans s'arment et commencent cette guerre qu'on aurait dû faire depuis longtemps — Garibaldi y est envoyé !¹⁷

Les francs-tireurs coupent les convois de munitions, arrêtant la marche de l'ennemi. Les nouvelles d'hier étaient bonnes.

Mr de Keratry est arrivé à Tours — Gambetta était parti pour les Vosges et doit être rentré à Tours.

Mr Thiers revient en France¹⁸.

A Metz les munitions sont toujours en quantité suffisante... La guerre des partisans s'engage aux environs de Metz, Nancy, etc... ».

D'Angleterre, Laure Cronier (20 octobre) donne des nouvelles. Elle se félicite que son Père « prenant tout de suite les grands moyens » les ait fait passer en Angleterre, alors que certains amis restés en France sont obligés d'aller successivement d'un point à un autre sans savoir le temps qu'ils pourront rester là où ils sont fixés, chassés qu'ils sont par la menace des armées prussiennes.

Elle parle de « conditions acceptables faites à la France pour la paix ? serait-il vrai que Jules Favre les ait encore repoussées ? ce serait, il me semble, peu raisonnable ; il faudra toujours bien s'attendre à perdre quelque chose avec des gens pareils et la perte de l'Alsace (je n'aime guère le caractère des Alsaciens, ils sont bien dignes d'être prussiens (sic) ne serait-ce que peu, je crois, pour payer le bonheur de ne plus voir notre chère France souillée par ce peuple fourbe et brutal... ».

Cette chère Laure subit-elle l'influence anglaise en se montrant si généreuse pour payer nos défaites ? Et pourtant, où nous en sommes, la majorité des français ne considèrent pas que tout est perdu ?

« Quant aux Anglais, elle dit qu'ils veulent bien nous aider, qu'ils haïssent les Prussiens et les méprisent, mais il leur suffit pour eux de nous aider... de leurs bonnes paroles seulement...

Le Capitaine Petit (24 octobre) se dit assez occupé au bureau à faire l'historique du siège de Paris avec la collaboration d'un autre capitaine. Mais les renseignements ne leur arrivent qu'un peu tard.

Il raconte le combat de Rueil (La Malmaison) du 21 octobre (à 8 km à l'ouest de Paris sur la route de Saint-Germain).

« Un combat qui a duré depuis 1 heure jusqu'à la nuit. Nous avons fait subir aux Prussiens des pertes assez sérieuses et nous n'avons eu que 300 morts ou blessés.

¹⁷ Note historique sur l'Armée des Vosges : Après la capitulation de Strasbourg (22 septembre), le général prussien Werder avait été chargé de traverser les Vosges et de dissiper en Lorraine les corps francs et les mobiles qui organisaient la résistance sous le commandement du général Cambriels. Cette armée dite des Vosges combattit vaillamment à La Bourgonce (6 octobre) à Brouvelieures et à Bruyères (11 octobre) mais ne put empêcher les Allemands d'occuper Saint-Dié et Epinal. Forcé d'abandonner la région vosgienne, Cambriels se porte vers Besançon et livre sur l'Oignon les combats d'Etutz (22 octobre) et Châtillon (25 octobre). Trop souffrant des blessures qu'il avait reçues à Sedan, il remit le commandement au Général Crouzat. Les Allemands ne s'approchèrent pas davantage de Besançon et vinrent occuper Dijon (30 octobre). La Délégation rappela sur la Loire l'armée de Crouzat. Cremer et Garibaldi entreprirent alors une lutte inégale contre Werder – Cremer remporte un succès près de Beaune à Châteauneuf mais fut battu à Nuits (18 décembre). Garibaldi combattant isolément repoussa une attaque à Autun (1^{er} décembre) et résista seul dans le Morvan.

¹⁸ M. Thiers demeuré sur son désir en dehors du gouvernement accomplissait en Europe une grande mission diplomatique. Parti de Paris le 12 septembre il visita successivement Londres, Saint-Petersbourg, Vienne et Florence – Partout on l'accueillit avec déférence et courtoisie mais il ne pût rien obtenir et il rentra, le 20 octobre, sans alliance, sans la moindre promesse d'un concours bienveillant – Cependant la guerre continuait.

Nos troupes engagées étaient peu nombreuses. Elles avaient avec elles beaucoup d'artillerie. Elles se sont avancées jusqu'à La Jonchère (à côté de Bougival) au-delà de La Malmaison, mais n'ont pu conserver ces positions. Le but de la reconnaissance n'était pas d'ailleurs d'y rester. L'état des troupes est excellent et ces engagements partiels habituent les jeunes soldats au feu et les préparent à la grande bataille qui se livrera tôt ou tard sous les murs de Paris... »

Il a vu Mr Wallon et Mr Paul, toujours en bonne santé.

« Mr Paul nous a raconté ses gardes, ses petites escarmouches. Il se trouve très heureux. Si nous avons deux cent mille soldats comme lui nous serions bien vite délivrés des Prussiens. Il a la foi et l'enthousiasme qui font faire de grandes choses, de l'audace et du sang-froid. Voilà deux fois que j'ai le plaisir de le rencontrer et je compte ces quelques heures passées avec lui comme les plus agréables. Son regard me rappelle le vôtre et je retrouve dans ses yeux la même expression de bonté et d'énergie...

A côté de grands dévouements comme celui de Mr Paul il y a bien des choses tristes à voir ! Les bureaux, les ambulances sont encombrées de jeunes gens qui se cachent sous un brassard et se dissimulent derrière un encrier. Ce sont ceux-là qui parlent le plus haut de leur patriotisme et demandent à grands cris qu'on fasse des sorties !... ».

Le 25 octobre, le Capitaine Petit est sous l'impression « de la joie la plus pure et la plus délicieuse que j'aie jamais ressentie... ».

Le facteur vient de lui apporter enfin une lettre de sa fiancée. « Depuis deux mois bientôt que je n'ai plus aucune nouvelle, que j'écris toujours sans pouvoir espérer une réponse le temps me paraissait bien long... ».

Cette fameuse lettre de 8 pages est celle que Jeanne lui avait écrite le 9 août de Paris et qu'il croyait perdue. « Comment cette précieuse lettre est-elle revenue de Nancy ? »

« Les nouvelles du siège sont toujours aussi nulles. On ne s'aperçoit de la présence des Prussiens que par la plus grande quantité de salaisons qui figurent sur nos tables. Hier au soir on a cru à un vaste incendie. Le ciel était rouge comme du sang. Les Parisiens étaient sortis dans les rues et disaient qu'on n'avait point vue pareille chose depuis 1848... C'était, à ce qu'il paraît, une aurore boréale qui embrasait l'horizon ».

Le 26 octobre, « nous voilà au 40^e jour du siège et nous n'en souffrons pas plus qu'au 1^{er}... »

Le Capitaine Petit a reçu la visite de Mr Boitel. La petite ville de Châteaudun peu éloignée de sa propriété a fait une énergique résistance ¹⁹ et n'a été brûlée qu'après avoir fait subir aux ennemis des pertes très sérieuses.

« Enfin la province se soulève, le patriotisme se rallume et les paysans commencent à comprendre que le parti le plus avantageux est celui de la résistance obstinée...

La lecture de votre lettre du 9 août, que j'ai reçue hier, m'a occupé presque toute la journée. J'y ai puisé une force nouvelle pour supporter patiemment les longues journées qui nous séparent de la délivrance...

Les positions que nous occupons autour de Paris s'éloignent de plus en plus des forts ; le cercle de nos ennemis s'étend et finira par se rompre... Ainsi les armées de la province ont le temps de s'organiser, de ne rien livrer au hasard et de ne pas

¹⁹ *Des rassemblements s'étant formés du côté de Chartres, l'ennemi parut devant Châteaudun. La ville, ouverte, défendue par les francs-tireurs et les habitants, opposa une résistance opiniâtre aux Allemands qui la bombardèrent et la détruisirent à moitié (18 octobre 1870).*

recommencer le jeu de l'empire qui risquait sur un seul coup de dé nos existences et nos fortunes ²⁰.

Voilà la copie d'une lettre de Mr Wallon (26 octobre) à sa femme — lettre pleine de résignation et d'encouragement à la confiance : « Rien ne te servirait de te tourmenter à mon sujet puisque d'ailleurs nous n'avons pas d'autres raisons (à part le malheur public qui prime tout) de nous tourmenter que de notre séparation et de l'absence. Pour moi, ici, je travaille beaucoup, sans me fatiguer parce que j'emploie bien mon temps, sans distraction. Je ne fais pas plus de visites que si ma propre maison était investie. Je m'y tiens comme campé : point de rideaux aux fenêtres, les tapis restent pliés près de la cheminée du salon. C'est seulement depuis deux ou trois jours que j'ai ôté la rallonge à la table ; en conscience c'était trop pour mon déjeuner...

J'achève tranquillement mon travail. Ou on le publiera dans toute sa suite au Correspondant ou si l'interruption de la revue ou la longueur du travail ne le permettaient pas de trop longtemps, on se bornerait à joindre aux articles que j'ai déjà remis pour la composition, sur les Prisons de Paris et le Tribunal révolutionnaire de Paris, la conclusion qui devait s'y joindre et que je n'ai réservé qu'en vue de l'addition sur les Provinces et puis, je publierai en volume ces mêmes articles sous ce titre « Les Prisons et les Tribunaux de la Terreur ».

Il pense que Jeanne et Valentine ne pouvant s'éterniser à Douai car leur séjour pourrait être un surcroît de fatigue pour leur tante. Il va falloir que sa femme, elles et les enfants se décident à prendre loin de Paris leurs quartiers d'hiver.

Il s'inquiète de son fils Henri Wallon « s'il était de retour en France qu'il se mette entièrement sous la direction de Mr Cronier et qu'il l'écoute comme il m'écouterait moi-même... »

Le Capitaine Petit (28 octobre) a pu aller hier au Point du Jour, à Auteuil, à Boulogne à 500 pas des avant-postes prussiens. « Si vous saviez quelle désolation dans ce beau Bois de Boulogne où nous avons fait une promenade si agréable il y a cinq mois ! une grande partie du Bois est abattue, les arbres coupés à 1 mètre du sol, les chemins défoncés, les maisons habitées par des soldats. Les rues des villages sont barricadées et à chaque instant vous voyez devant vous l'embrasement d'une pièce de canon. J'avais une excellente lorgnette avec laquelle j'ai pu voir le Château de Saint-Cloud complètement brûlé, toutes les villas des environs désolées... Un ami que j'allais voir à Boulogne m'a conduit à une barricade des avant-postes où l'on tira quelques coups de fusil, mais où il n'y a aucun danger à courir.

Je suis très heureux d'avoir vu tout cela avec mes deux béquilles. Mais ce qui m'a le plus frappé c'est l'insouciance des habitants qui circulent sous le feu de l'ennemi...

J'ai vu des enfants jouer au ballon au rond-point de Boulogne, là où il y a eu des blessés et des morts la semaine dernière... »

De Guéthary des nouvelles de Louise Puiseux (29 octobre) avec de bonnes nouvelles de son père qui, très indifférent au sujet de la nourriture, ne se plaint pas des privations du siège, mais seulement de la séparation et de l'absence de nouvelles (aucune lettre ne lui arrive). Par cette lettre nous apprenons que Paul W. vient d'être nommé caporal avec un motif élogieux, ce dont Louise le félicite de tout cœur en demandant qu'on lui envoie le texte du motif.

²⁰ Allusion sans doute à la 1^e partie de la campagne (période dite impériale du 2 août au 2 septembre – capitulation de Sedan) pendant laquelle Napoléon III avait le commandement suprême (armée du Rhin) jusqu'au moment où il a remis ce commandement à Bazaine... période pendant laquelle les généraux paralysés n'ont pu prendre d'initiative.

31 octobre : Mauvaises nouvelles !

« La portion du Bourget que nous avons prise aux Prussiens vient d'être reprise par eux. La position en elle-même n'était pas très importante, mais c'est un échec arrivé encore une fois par le défaut d'ordres, de précision dans l'exécution, la mollesse du commandement...

Vous ne sauriez croire quelles souffrances nous endurons depuis un jour... l'avenir est sombre !

Je rentre dans Paris après avoir vu défiler d'un observatoire de Montmartre, au moyen d'instruments d'optique excellents, toute l'armée prussienne : artillerie, cavalerie, infanterie environ 200 000 hommes se dirigeant vers leurs cantonnements de Gonesse revenant au Bourget.

Je suis exténué de fatigue, mais la jambe va bien... »

Une autre lettre (même date) apprend la capitulation de Bazaine à Metz « faute de vivres et de munitions » ²¹.

« Nous avons maintenant près de 300 000 prisonniers en Allemagne. Quelle série de désastres ! ...

Les armées allemandes rendues disponibles par la chute de Strasbourg (28 septembre après 46 jours de siège) et de Metz (27 octobre) peuvent aller au-devant des armées de la province sans affaiblir le blocus de Paris.

Je ne désespère pas encore, mais notre situation devient plus difficile et c'est le moment d'élever notre courage et notre patriotisme à la hauteur du danger.

Vous êtes au milieu des mouvements de troupes ; Bourbaki est à Lille d'après ce qu'on nous a annoncé ²².

Je suis bien heureux et bien tranquille de vous savoir en sûreté dans une bonne place forte, à proximité de la Belgique où vous pourriez vous réfugier avec votre famille si la guerre venait à être transportée dans le Nord. Faites-le, je vous en prie, pour la tranquillité de Mr votre Père, de Mr Paul et la mienne...

Jeanne, sans nouvelle de Paris (31 octobre) donne à sa Mère le résumé des nouvelles qu'elle a reçues de son frère Henri W. à Besançon. Il a repris une chaire vacante au Lycée et ne fait de service militaire que dans la garde nationale. Il faut s'attendre à du nouveau de son côté, on se dispose à détruire une armée ennemie qui y rôde...

²¹ *Bazaine a livré la place de Metz, les forts, 173 000 hommes, 6 000 officiers, 1665 canons et les 53 drapeaux que les régiments n'avaient pas eu le temps de brûler le 27 octobre. Pendant deux longs mois (26 août – 27 octobre) après qu'il s'était enfermé avec son armée dans Metz à la suite des combats de Borny (14 août) et de St Privat (18 août), Bazaine n'a tenté que deux sorties... pour faire du fourrage (à Peltre le 26 septembre et à Ladonchamps les 2 et 7 octobre). Son idée fixe était de conserver son armée intacte pour s'en servir après la guerre à des fins politiques... (est-ce exact ?)*

Un conseil de guerre tenu à Versailles (10 décembre 1873) et présidé par le Duc d'Aumale, le général le plus ancien, a condamné Bazaine à la dégradation militaire et à la peine de mort. Le Maréchal Mac Mahon, Président de la République, commua la peine en vingt années de détention.

²² *L'armée des Vosges – Nous avons déjà vu que le Général Cambriels commandant cette armée après avoir été forcé d'abandonner les Vosges se porta vers Besançon et livra sur l'Oignon les combats d'Etutz (22 octobre) et de Châtillon (25 octobre). Trop souffrant des blessures qu'il avait reçues à Sedan, il remit le commandement au Général Crouzat. Les allemands ne s'approchèrent pas davantage de Besançon et vinrent occuper Dijon (30 octobre).*

Le commandement de l'Armée de l'Est, formée avec une partie de l'Armée de la Loire, de la division Cremer massée à Beaune et d'un corps d'armée constitué à Lyon, vient d'être donné au Général Bourbaki qui se porte au secours de Belfort.

« La dépêche prussienne relative à la reddition de Metz a plongé tout le monde dans la consternation. La dépêche de Tours ne la démentait pas formellement, mais, au moins hier, rien n'est venu positivement la confirmer. Ce silence fait craindre que ce ne soit trop vrai. Mais il faut conserver la confiance et Jeanne espère que cette nouvelle ne démoralisera pas les Parisiens ».

A la fin de cette lettre, Jeanne ajoute « J'apprends que la reddition de Metz est chose certaine. Je n'ai pas lu moi-même la dépêche de Tours ; elle est, paraît-il, excessivement forte. Bazaine aurait-il trahi ? Si cela n'est pas, il trouvera bien moyen de se justifier. Je ne puis croire qu'un Maréchal de France puisse trahir son pays... c'est quelque chose de si odieux que j'attends avec impatience les détails concernant ce nouveau désastre...

Les Prussiens qui entouraient Metz vont-ils venir de nos côtés ou se répandront-ils dans le Centre ? Il me semble que ce mauvais temps va sauver le Nord ; les dégâts que cette pluie violente et continue fait partout leur rendront peut-être difficile le transport de leur matériel de siège ? Ils aimeront peut-être mieux aller dans les villes ouvertes. En tout cas ce n'est pas encore maintenant qu'il faut songer à partir ; les événements qui vont suivre nous indiqueront toujours à temps ce que nous avons à faire. Dieu veuille que nous ne soyons pas obligés de nous expatrier ! »

.....

Avez-vous observé les aurores boréales qui ont été visibles lundi et mardi vers 8 h du soir ? Je n'en avais jamais vu : le ciel d'abord légèrement rouge l'est devenu beaucoup plus pendant quelques minutes, puis cela s'est dissipé très vite.

Bourbaki devait passer hier la revue à Douai. Il est arrivé non dans cette intention, mais pour parler au Commandant de Place, peu de temps après que la dépêche de Tours a été connue. Beaucoup de personnes se trouvaient à la gare et l'ont, hué, paraît-il en criant « à bas le traître » ! Quand aurons-nous l'explication de tout ce qui se passe maintenant ?

Novembre 1870 :

« Hier la nouvelle de la capitulation de Bazaine et en même temps l'échec du Bourget, écrit le 1^{er} novembre le Capitaine Petit à Jeanne, ont causé à Paris une vive manifestation. L'Hôtel de Ville a été envahi par une foule qui voulait porter au pouvoir Félix Pyat et Blanqui et consorts. L'attitude énergique de la population et de la garde nationale a fait manquer ce projet, mais nous avons été hier toute la soirée et toute la nuit dans une vive inquiétude. Cette nuit on a battu le rappel. La garde nationale s'est rassemblée et a donné son appui au gouvernement de la Défense nationale et le Général Trochu a passé cette nuit une revue de 100 000 hommes. Il n'y a pas eu de fusillade dans Paris... seulement quelques coups partis par maladresse et qui n'ont pas fait de victimes ²³.

²³ *Emeute du 31 octobre*

Ainsi que le raconte le Capitaine Petit, la capitulation de Metz (27 octobre) suivie de l'échec de la sortie du Bourget (28 octobre), les incertitudes du Général Trochu eurent, sur Paris, une troublante réaction et provoquèrent entre les partis avancés et le gouvernement de la Défense nationale de profonds dissentiments.

Une grave émeute révolutionnaire (31 octobre) dirigée par Blanqui et Gustave Flourens faillit avoir les plus désastreuses conséquences. Flourens et les tirailleurs qu'il avait organisés envahirent l'Hôtel de Ville, s'en rendirent maître et prononcèrent la déchéance du gouvernement de Paris. Rochefort quitta le gouvernement. Cependant, un vote populaire, le plébiscite du 3 novembre, ratifia à une forte majorité la politique de Trochu.

On parle beaucoup d'un armistice de 25 jours pendant lesquels on nommerait une Assemblée Constituante chargée de statuer sur la situation actuelle. En somme la journée d'hier a été bonne ; elle a raffermi le gouvernement et montré que la garde nationale saurait bien maintenir le bon ordre.

Le Capitaine Petit (1^{er} novembre) invite Mr Wallon et Mr Puiseux à venir « goûter aux vivres de campagne ».

Sa lettre porte comme en-tête : Armée de Paris et au-dessous Génie. Il ne peut leur promettre qu'un repas de siège, mais cela sera pour lui l'occasion de passer avec eux quelques bonnes heures. Qu'ils viennent le prendre chez lui vers 5 ou 6 heures. Ils iront à son restaurant, chez Blot, rue de Lille en face la rue de Beaune.

De Valenciennes, Mme Wallon écrit à ses filles (2 novembre) sa consternation et celle des habitants de Valenciennes à la nouvelle de la capitulation de Metz et se demande les répercussions qu'elle va avoir sur les événements, ne pouvant plus compter sur cette armée de Metz ?

Elle dit qu'à Valenciennes comme à Douai « on était en défiance du Général Bourbaki... Lundi matin, le bruit courrait qu'il était en fuite ? Ta lettre me prouvait que cela était difficile puisqu'il était la veille même à Douai et hier soir on avait la pleine assurance que ce bruit était faux puisqu'on criait dans la rue « achetez la proclamation du Général Bourbaki à l'armée du Nord ».

Et l'on disait aussi en ville que ces défiances étaient tout à fait dénuées de fondement... que s'il avait quitté Matz c'est qu'il se trouvait en opposition d'idées avec Bazaine.

On disait aussi hier à Valenciennes qu'une grande partie de l'armée de Metz, en particulier le Général Changarnier, n'avait pas voulu signer la capitulation et qu'on s'y battait en désespérés pour ne pas laisser place à l'ennemi.

Nous n'avons pas encore osé annoncer ces tristes nouvelles à votre Grand-maman. Elle avait été si remuée en apprenant l'occupation de Saint-Quentin par les Prussiens que nous craindrions de lui faire mal en lui apprenant ce résultat bien plus funeste encore.

Le 3 novembre, le Capitaine Petit donne de nouveaux détails sur l'émeute du 31 octobre : « C'était une surprise du gouvernement par le parti avancé de la Commune. Les membres de la Défense nationale ont été prisonniers à l'Hôtel de Ville pendant quelques heures. Des affiches ont été apposées par Blanqui et Félix Pyat et nous avons cru toute la soirée que le pouvoir serait renversé.

Heureusement que le Général Trochu a été délivré par le 106^e bataillon de la Garde nationale.

Le lendemain matin, l'ordre était rétabli et le Gouvernement invitait les électeurs à se réunir pour voter par un oui ou par un non l'acceptation ou le refus du gouvernement existant.

Nous avons voté aujourd'hui et le Gouvernement est assuré d'une très grande majorité.

Jusqu'à présent, il n'y a pas eu de coups de feu, l'attitude des bataillons de la garde nationale a suffi pour mettre en déroute les émeutiers.

La défense de Paris va reprendre son cours, mais je crois que grâce à l'intervention des puissances étrangères nous allons avoir un armistice.

Si l'on peut sortir de Paris pendant le temps de la suspension d'armes, je ferai mon possible pour aller à Maule et à Douai.

Je ne sais si cet armistice sera suivi de la paix. Je crains que la province ne désire faire la paix à tout prix et qu'elle ne soit prête à souscrire à des conditions dures pour voir cesser au plus tôt l'occupation prussienne.

Nous ne sommes plus les français d'autrefois ; le régime impérial nous a habitués à la loi de la force brutale et à accepter assez facilement le fait accompli ! A mon avis, nous devrions résister jusqu'au dernier souffle, par tous les moyens possibles.

N'ajoutez aucune foi à toutes les nouvelles exagérées qui sont semées très probablement en Province sur l'état de Paris. La tactique prussienne consiste à nous séparer de la Province, à nous isoler, afin de nous battre plus facilement. La vérité est que Paris est tranquille, qu'il a supporté avec calme l'orage du 31 octobre et que nous n'avons plus rien à craindre du parti Blanqui.

Le Capitaine Petit revient encore (5 novembre) sur cette émeute du 31 octobre. Le résultat du vote pour le maintien du Gouvernement du 4 septembre a été de 557 996 oui pour 62 628 non. Le Gouvernement raffermi par ce vote pourra déployer plus d'énergie et mettre hors la loi les factieux.

« Un ordre admirable règne cependant à Paris. Les élections se sont faites avec dignité. Aujourd'hui les arrondissements ont été appelés à élire leurs maires et nous espérons que l'armistice sera signé et que nous pourrons constituer enfin un gouvernement régulier qui décidera la paix ou la guerre et qui mettra plus d'unité et plus d'ensemble dans la défense nationale.

Une lueur d'espoir luit à l'horizon : l'armistice...

Si l'armistice est signé nous le saurons dans quelques jours vers le 8 ou le 9 novembre.

S'il n'est pas signé il y aura avant peu de graves événements qui je crois, précipiteront le dénouement de cette lugubre tragédie... »

Ma jambe va mieux. Dans quelques jours je vais jeter l'une de mes béquilles... »

A Valenciennes et à Douai on parle beaucoup de ces bruits d'armistice. Faut-il le craindre ? Faut-il l'espérer ? se demande Mme Wallon... Si au moins cet armistice pouvait permettre à ceux qui sont enfermés à Paris d'aller revoir leurs familles ?

Mais Jeanne écrivant à sa mère (6 novembre) doute que les Prussiens, en cas d'armistice, consentent à laisser sortir les Parisiens... « en diminuant ainsi pendant quelques jours le nombre de bouches à nourrir »

Mais ce qu'on peut espérer c'est la libre circulation du courrier pendant ce temps-là. Ce serait déjà un grand soulagement.

D'ailleurs à Douai, on ne croit pas à la signature d'un armistice. Son Père non plus.

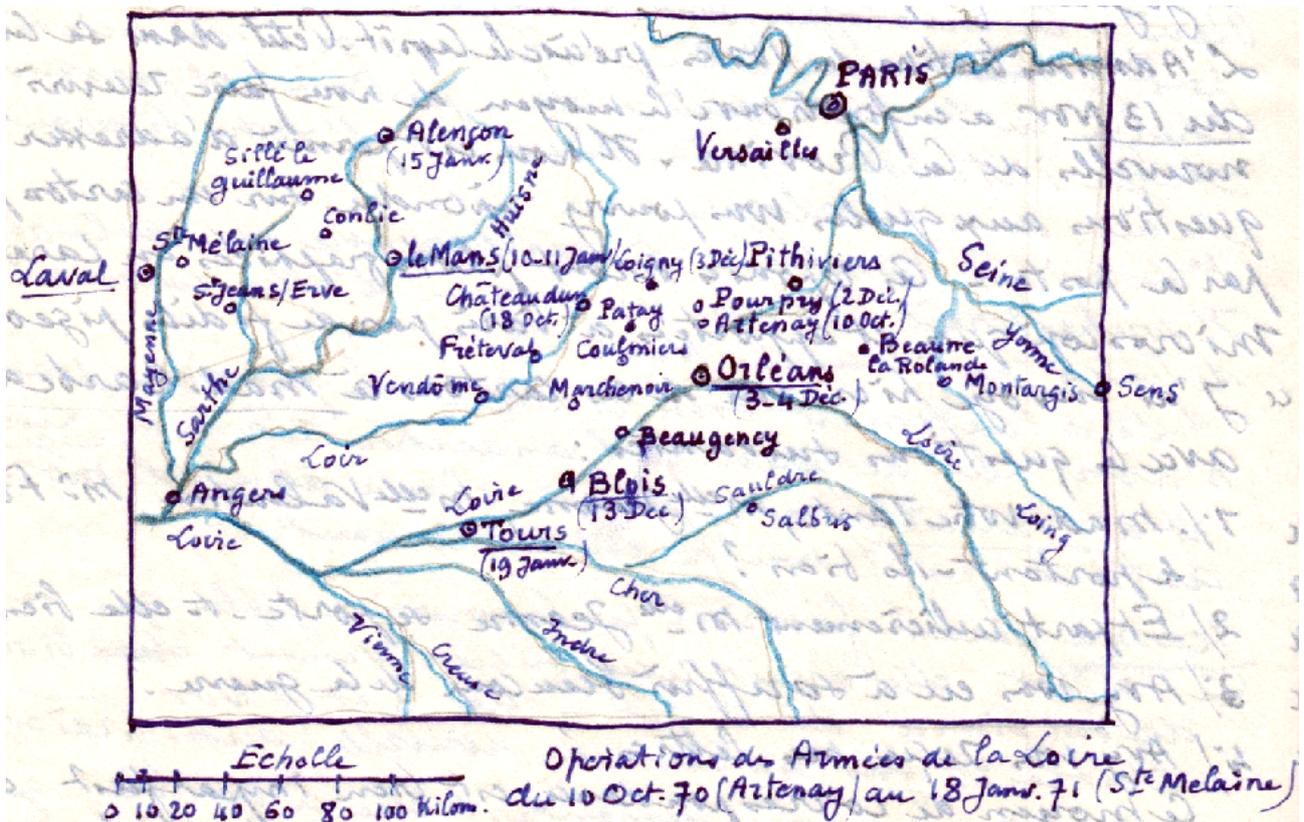
Le jeune Frédéric Barbedième vient de repasser avec succès les épreuves de son bachot. Il va maintenant commencer son droit avec ardeur.

De son côté, Etienne Wallon à Valenciennes travaille bien. Il vient d'être 1^{er}, ce dont sa sœur le félicite.

De son fiancé elle vient de recevoir sa lettre du 1^{er} novembre et hier celles des 28, 29 et 31 octobre.

Marie Wallon (Sœur Marie Thérèse de Sales) envoie de ses nouvelles le 6 novembre du Monastère de Bruxelles. Elle remercie ses sœurs et sa Mère des nouvelles qu'elles lui adressent fidèlement.

Le 7 novembre, l'armistice est devenu impossible... « et mes espérances anéanties, écrit le Capitaine Petit. Je croyais la suspension d'armes très difficile à être conclue, mais j'espérais que l'influence des puissances sur le Prince aurait été assez



grande pour lui imposer quelques conditions. Décidément notre ennemi ne commettra aucune faute. Il s'agit maintenant de faire une guerre vigoureuse car je ne conçois pas que depuis bientôt deux mois il n'y ait pas eu à Paris et surtout en Province plus de vigueur et plus d'énergie ! »

Il est très découragé.

Toujours sans nouvelles de sa fiancée, il cherche par quel moyen il pourrait en avoir. Il a découvert (8 novembre) une société qui se charge de faire parvenir des lettres au moyen d'enveloppes imprimés au nom du correspondant de la société à Paris. Ces enveloppes sont envoyées à l'extérieur. On peut y mettre une lettre jusqu'à 10 grammes. La société se charge de les faire entrer dans Paris et parvenir à chaque intéressé grâce à un numéro d'ordre figurant sur chacune des enveloppes.

Il va mieux, commence à marcher avec une seule béquille. Il souhaiterait trouver un moyen d'aller concourir aux défenses des places du Nord...

La situation est bien triste. La province paraît n'avoir plus de gouvernement : l'anarchie règne à Lyon et à Marseille et jamais il n'a souffert moralement autant qu'il souffre en ce moment.

Jeanne paraît favorisée par le courrier, plus que sa mère. Le 10 novembre elle avait reçu successivement trois lettres de son fiancé du 31 octobre et des 3 et 7 novembre. C'est la 1^{re} fois qu'elle a des nouvelles aussi fraîches.

« As-tu entendu dire, demande-t-elle à sa Mère, que Bourbaki allait établir son quartier général à Douai comme étant la ville la plus forte de tout le Nord : Valenciennes, Cambrai, Arras etc... en seraient comme les forts avancés. En effet les fortifications paraissent très complètes et l'inondation en grande partie commencée qui peut rejoindre celle de Lille, ajoute beaucoup à sa défense. Déjà en sortant de la ville on n'aperçoit qu'une immense nappe d'eau et c'est un spectacle vraiment triste. L'armée du Nord s'organise sérieusement maintenant ; l'artillerie enfouie à La Fère et découverte ces jours-ci

est venue puissamment à notre aide. Beaucoup de canons sont arrivés à Douai. De plus, les marins qu'on nous a envoyés attendent leurs pièces d'artillerie qui ont une très grande portée et ils assurent qu'avec elles ils sont certains en cas d'attaque, d'empêcher le bombardement : c'est la seule chose que Douai pourrait craindre. Adèle Guibert est installée à Hennebont avec ses enfants, où elle a retrouvé Céline de la G ? depuis le 28 octobre ».

Elle demande qu'on envoie l'acte de naissance de Frédéric B. pour son inscription à la Fac (il est né le 22 août 1851).

Un décret va autoriser pour le public l'usage des pigeons voyageurs (dépêches de 20 mots au maximum – à 0,50 F le mot).

L'Administration des Postes précise le Capitaine Petit dans sa lettre du 13 novembre a enfin trouvé le moyen de nous faire recevoir quelques nouvelles de la Province. Il nous est permis d'adresser quatre questions auxquelles vous pourrez répondre sur un carton préparé par la poste. Ces réponses seront photographiées en caractères microscopiques et apportés à Paris par de fidèles pigeons.

« J'ai envoyé hier un de ces cartons à Madame Barbediême avec les questions suivantes :

1. Madame votre Tante, Melle Jeanne, Melle Valentine, Mr Frédéric se portent-ils bien ?

2. Et particulièrement Melle Jeanne se porte-t-elle bien ?

3. Avez-vous eu à souffrir beaucoup de la guerre ?

4. Avez-vous reçu mes lettres ?

Ce moyen de correspondance est bin imparfait et peut donner lieu à de fâcheuses méprises. Ajoutez à cela que le retour des pigeons est très problématique...

Messieurs Wallon et Paul W., inquiets d'être sans nouvelle de Valenciennes et de Douai, ont envoyé également de ces petits cartons.

Je voulais employer un autre moyen pour avoir de vos nouvelles, mais j'ai appris que ce moyen n'était qu'une spéculation pour exploiter des gens trop crédules ».

Il donne son adresse à sa fiancée :

Petit, capitaine au Génie, rue Las Cases 19 au Dépôt des Fortifications.

Une bonne nouvelle le 15 novembre : « on vient d'apprendre la victoire de l'Armée de la Loire sur le Général de Tann (?) – Orléans est délivré et l'armée de la Loire

va peut-être pouvoir donner la main à celle de l'Ouest ²⁴ Nous avons aussi de bonnes nouvelles de Chartres et du Nord, mais elles ne sont pas encore officielles. Les Prussiens jouent gros en ce moment. Si le patriotisme se ranime, si la France se lève, le roi Guillaume pourra payer cher sa folle ambition. Un seul échec sérieux peut perdre nos ennemis. Les desseins de Dieu sont impénétrables, mais il serait assez remarquable qu'après s'être servi des Prussiens pour nous débarrasser de Napoléon, il se servit de nous pour débarrasser les Prussiens de Guillaume ». (lettre du Capitaine Petit du 15 novembre).

Madame Wallon est encore assez émue (16 novembre) d'une dépêche arrivée à Valenciennes annonçant qu'un corps d'armée ennemi s'avance de Reims dans la direction de Cambrai (fausse nouvelle sans doute ?)

Elle se demande s'il ne serait pas prudent (non pour elle, car elle n'en est pas autrement effrayée et tant qu'elle ne verra pas les Prussiens aux portes de la ville elle ne pourra croire qu'ils y viennent, que pour ceux dont elle a la charge) de trouver un refuge en Belgique. Elle pourrait aller passer un ou deux jours à Raucourt et voir, de là, si elle pourrait trouver quelque chose à louer dans les environs (à Luize par exemple où elle a une cousine et qui est une petite ville assez peu connue et qui ne doit pas être déjà encombrée comme partout ailleurs).

« J'avoue que ce serait pour moi extrêmement pénible d'en arriver à cette nécessité — quitter ma sœur, abandonner les études d'Etienne qui sont en très bon train. Je crois que le succès lui donne de l'ardeur ; il a encore été 1^{er} la semaine dernière et au tableau d'honneur pour ses notes de devoirs et de leçons. Interrompre les classes de vos petites sœurs (Marguerite et Geneviève W.) qui réussissent aussi très bien ; Marguerite est presque toujours 1^{re} et Geneviève ne va pas mal non plus ; elle a même aussi été 1^{re} en orthographe. Et votre grand-maman ? si la ville était assiégée, elle ne pourrait rester ici. Mais à cette saison la faire voyager, lui faire habiter un logement tel quel où elle aurait à souffrir peut-être de l'humidité et du froid. Et comment d'ailleurs le lui annoncer ? Elle est si abattue qu'on lui cache la plupart des nouvelles et elle est à cent lieues de se douter que les Prussiens puissent venir par ici.

Et vous, mes chers enfants, que feriez-vous dans ce cas ? Je ne veux rien décider ni rien entreprendre sans vous consulter. Viendriez-vous avec moi ? Je crois que

²⁴ *Armées de la Loire.*

Au début, nos forces sur le Loire ne comprirent que le corps d'armée réuni à Orléans sous le commandement du Général de La Motterouge. Après divers combats autour d'Artenay (10 octobre) contre les corps d'armée détachés de la 3^e armée allemande (Prince royal de Prusse) sous Paris, La Motterouge recule devant un ennemi supérieur en nombre et se retire sur la rive gauche de la Loire.

Des rassemblements s'étant formés du côté de Chartres, l'ennemi parut devant Chateaudun. Nous avons déjà dit l'énergique résistance de cette ville ouverte qui fût bombardée et à moitié détruite (18 octobre).

1^{re} armée de la Loire – Le Général d'Aurelle de Palladines, successeur du Général de La Motterouge, réunit aussitôt au camp de Salbris (Sologne) une armée de 85 000 hommes, la première armée de la Loire.

D'Aurelle reçut l'ordre de tourner les Bavarois par l'Ouest, puis de se rabattre sur Orléans. Mouvement trop lent et sans garder le secret nécessaire. Avertis à temps, les Allemands évacuèrent Orléans et prirent position à Coulmiers. D'Aurelle vainqueur occupa Orléans (9 novembre) en fortifia les abords et acheva d'y organiser son armée.

Pendant ce temps, le prince Frédéric-Charles (2^e armée) rendu libre par la capitulation de Metz, accourut à marches forcées sur la Loire. Dans une prochaine note, nous donnerons la continuation de cette campagne (voir fin décembre 1870).

Le Capitaine Petit donne la nouvelle de la victoire de Coulmiers (9 novembre) ci-dessus indiquée.

c'est ce que vous auriez de mieux à faire car si Valenciennes était inquiété, Douai le serait également.

On dit que les armées de l'Ouest et de la Loire sont très considérables et bien organisées. Celle du Nord se grossit et se forme. On s'aperçoit de la présence et du commandement Bourbaki.

Vous ai-je dit que votre cousin Emile Caffiaux était allé la semaine dernière à Bruxelles pour ses affaires et qu'il y avait été voir Marie (la religieuse) qu'il a trouvé en très bonne santé et heureuse de voir quelqu'un de la famille ? ».

Henri Wallon écrit de Besançon le 16 novembre : « Il nous est arrivé de nos régions de bonnes nouvelles militaires. Il n'y a pourtant pas eu grand-chose. On aurait pu faire un beau coup avec un peu plus d'adresse et un général qui n'eut pas eu la tête fêlée d'une blessure ²⁵. Mais l'occasion se représentera.

Le corps que nous avons laissé passer avait occupé Dijon. Mais le contre coup du succès d'Orléans s'est fait sentir par ici. Dijon est évacué. En même temps que notre mouvement agressif commence, le mouvement de recul de l'ennemi se fait sentir et je compte beaucoup sur une opération combinée des armées de la Loire et de l'Est. Mais il faut qu'on avance aussi de votre Nord. Il serait insensé d'y attendre l'ennemi.

On a repris confiance en Bourbaki. J'ai peur qu'on ait tort et je voudrais que le gouvernement de Tours relevât de ses fonctions un homme de l'Empire qui est peut-être complice de Bazaine. La trahison nous a déjà fait assez de mal. On parle depuis deux jours d'une forte sortie de Trochu qui aurait réoccupé Versailles (??). Mais alors, Paris serait débloqué et tous les Prussiens campés au sud de la capitale rejetés bien loin ?

La nouvelle nous est venue de Suisse par un journal de Berne assez favorable à la Prusse. Je n'y puis croire cependant en l'absence de communications officielles ».

Toujours sans nouvelles de Province, Mr Wallon, Paul W. et le Capitaine Petit sont très inquiets. Ce dernier (16 novembre) supplie sa fiancée de se préoccuper de tous les moyens possibles pour en faire parvenir, en particulier celui de pigeons voyageurs.

« La guerre menace de se prolonger même au-delà de la prise de Paris, si toutefois Paris tombe. Ce sera terrible pour tout le monde, mais, le sort en est jeté, et nous sortirions de la lutte vainqueur ou tout à fait écrasés...

Paris peut tenir au-delà du mois de janvier.

Nous mangerons tout avant de nous rendre. Personne n'a encore souffert de la faim et les Prussiens sont décimés par la maladie (!).

La reddition de Bazaine est sévèrement jugée dans quelques journaux. Je n'ose pas croire à une trahison ; tout me fait penser au contraire que Bazaine s'est bien

²⁵ Il est curieux de voir comme les nouvelles de province sont vagues, incomplètes et souvent fausses.

Henri Wallon parle sans doute des opérations du Général Cambriels avec l'armée des Vosges après la capitulation de Strasbourg (28 septembre). Cette armée combattit vaillamment contre les troupes du général prussien Werder à La Bourgonce (6 octobre), à Brouvelieures (11 octobre) mais ne pût empêcher les allemands d'occuper Saint-Dié et Epinal.

Forcé d'abandonner la région vosgienne, Cambriels se porta vers Besançon et livra sur l'Oignon les combats d'Etutz (22 octobre) et de Châtillon (25 octobre).

Trop souffrant des blessures qu'il avait reçues à Sedan, il remit le commandement au Général Crouzat. Les Allemands ne s'approchèrent pas davantage de Besançon et vinrent occuper Dijon (30 octobre).

La Délégation rappela sur la Loire l'armée de Crouzat. Cremer et Garibaldi entreprirent alors une lutte inégale contre Werder. Cremer remporta un succès près de Beaune, à Châteauneuf (3 décembre) mais fut battu à Nuits (18 décembre). Garibaldi, préoccupé de combattre isolément, repoussa une attaque des Prussiens à Autun (1^{er} décembre) et résista seul dans le Morvan.

conduit ²⁶ Toutefois je me réjouis presque maintenant d'avoir eu la jambe cassée et d'avoir souffert toutes ces souffrances plutôt qu'une capitulation, d'autant plus que je pourrai reprendre mon service avant la fin des hostilités ».

A Paris, les vivres sont encore abondantes ; personne ne souffre de la faim. Le beurre coûte bien 25F la livre... on mange du cheval et même de l'âne.

L'armée de Paris devient très solide. On apprend que les armées en province s'organisent, qu'elles font cause commune avec la capitale et cela remonte les courages.

« Il y a longtemps, écrit le 22 novembre le Capitaine Petit, que nous n'avons reçu de nouvelles de l'armée d'Orléans et de l'armée du Nord. Nous ne recevons ici que des nouvelles fausses ou incomplètes sur les événements de la province et vous devez penser quelle est notre anxiété.

Dans tous les cas, les dépêches télégraphiques arrivent quelquefois et même sur dix feuillets de dépêches envoyées de Tours par pigeons, un seul feuillet a été égaré.

Cette situation peut se prolonger longtemps encore. Je suis allé voir Mr votre Père ce matin et il pense aussi que la question de la paix peut se faire attendre de longs mois ».

Pour fêter ses 15 ans accomplis il y a quelques jours, Etienne Wallon a demandé à sa mère l'autorisation d'aller voir ses sœurs à Douai et de passer la journée avec elles.

« Tu auras sans doute appris, écrit Jeanne à sa mère le 23 novembre, que Bourbaki n'était plus dans le Nord ²⁷.

Il commande maintenant un des corps d'armée de la Loire. Puisse-t-il aider à nos succès de ce côté ! Peut-être a-t-il emmené avec lui une partie de nos troupes ? Il est encore parti d'ici (Douai) 800 chasseurs et deux batteries d'artillerie, mais on n'en fait pas connaître la destination. Sont-ils allés renforcer l'armée de la Loire ? Cela peut au moins nous donner confiance pour notre sécurité personnelle : puisqu'on dégarnit nos places fortes c'est qu'on n'y redoute pas beaucoup l'ennemi... »

Mr Wallon et le Capitaine Petit sont toujours très inquiets de ne recevoir aucune nouvelle du Nord.

« Vous ne m'en voudrez pas, je vous en prie, chère Mademoiselle, lui écrit-il le 27 novembre, de l'insistance que je mets à réclamer un seul mot de vous... ».

Il n'a toujours comme ressource que cette vieille lettre du 9 août revenue on ne sait comment de Nancy. Il l'a même communiquée à Mr Wallon, à défaut de nouvelles plus récentes et tant attendues.

²⁶ *C'est aussi l'avis du Comte d'Hérisson qui dans son livre « La légende de Metz » publié en 1888 a voulu défendre Bazaine ? qui faut-il croire ? Le Conseil de guerre qui a jugé Bazaine, composé irrégulièrement, au dire de ce dernier, composé d'officiers qui avaient été sous ses ordres ou des témoignages comme celui du Comte d'Hérisson ? Toujours est-il que Bazaine, sorti du rang, vaillant soldat ne devait pas avoir l'étoffe de commandant en chef. C'est là sa faute, d'avoir accepté un commandement au-dessus de ses capacités. Et puis la politique ?*

²⁷ (Voir la note historique sur l'armée des Vosges – au niveau du texte du 15 octobre).

« Les succès de nos armées de province semblent s'affirmer ²⁸. Tout n'est pas perdu et d'ici à peu de temps, il peut arriver de grands événements qui changeront la situation des Prussiens et la nôtre... »

Enfin, Mr Wallon reçoit de Mr Guibert une dépêche ainsi conçue : « Le Mans 14 novembre – Tous bien : Douai, Valenciennes, Mans – Adèle, Céline, Hennebont – Henri professeur Besançon ».

Ils savent ainsi à Paris que toute la famille disséminée en province va bien.

« Voilà des nouvelles qui nous remplissent de joie – Nous avons eu aujourd'hui (30 novembre) une bonne journée. C'est peut-être la seule depuis le commencement du siège ! Mais la dépêche nous en apprend bien davantage : Mr Henri a pu quitter l'Allemagne et revenir à Besançon... Nous regrettons de n'avoir aucune nouvelle de Madame votre Tante qui est dans le midi avec Mr Victor Puiseux, mais Mr Wallon espère recevoir bientôt une dépêche plus explicite... De grands mouvements se préparent et c'est pour nous le moment de prier et de demander la protection de Dieu... Hier on s'est battu sur Paris ²⁹. Aujourd'hui le combat va recommencer sur toute la ligne avec beaucoup d'acharnement. Tout marche bien jusqu'à l'heure où je vous écris (6 heures du soir). Mr Paul est en bonne santé. Son bataillon ne doit pas avoir donné d'après ce que je sais de la distribution des troupes ».

Décembre 1870 :

Le 3 décembre ; le Capitaine Petit trouve toujours la situation bonne : « l'armée de formation nouvelle est solide ; son moral est très bon ; la discipline est revenue et nous sommes en mesure de commencer contre la Prusse une campagne terrible... La France entière se lève. Le mouvement a été long, mais il est profond. Dieu est pour nous maintenant, j'en suis convaincu, et les effets de sa protection ne vont pas tarder à se manifester... »

Il s'agit bien de l'espoir mis dans la tentative de Ducrot pour faire une trouée du côté de Joinville. Le Capitaine Petit écrivant le 30 novembre à Mr Wallon pour le remercier de la dépêche reçue du Mans qu'il lui a communiquée, parle de cet effort suprême de Ducrot...

« A l'heure où je vous écris, les destinées de notre pays se décident peut-être ? Le Général Ducrot tente un suprême effort. A minuit les ponts étaient jetés sur la Marne, son armée a dû passer la rivière cette nuit et l'action a commencé ce matin...

Nous attendons avec anxiété des nouvelles... »

Le 6 décembre, il écrit à Jeanne : « depuis quelques jours nous sommes dans une grande agitation. Paris vient de faire un vigoureux effort qui a montré aux Prussiens

²⁸ *De quels succès veut parler le Capitaine Petit ? On ne voit guère de succès remportés par les différentes armées de province courant novembre. Il y a bien le combat de Villers-Bretonneux (27 novembre) soutenu par le général Favre (successeur de Bourbaki à la tête de l'armée du Nord) mais ce combat soutenu vaillamment n'empêche pas les Allemands d'occuper Amiens puis Rouen (5 décembre) à la suite de divers engagements sur l'Epte et dans les environs de Gisors.*

²⁹ *Fin Novembre, après la victoire de Coulmiers alors que les armées provinciales se préparaient à converger vers Paris, Ducrot conduisit l'armée de Paris sur les plateaux qui dominent la basse Marne. Le décousu des efforts, le froid très vif et la défaite de Loigny rendirent malheureusement inutiles les sanglantes journées de Villiers et de Champigny (30 novembre – 2 décembre).*

ce qu'ils n'auraient jamais voulu croire : que nous avons encore une armée capable de leur faire subir des pertes sérieuses. Je ne puis vous donner aucun autre détail... »

Il s'inquiète toujours de ses pauvres parents dont il est sans nouvelles... Sa sœur (Madame Silvestre) est partie brusquement à Tours.

« Il fait ici un froid très vif et si nos ennemis souffrent beaucoup, nous en éprouvons aussi de vives douleurs, mais ces douleurs n'ont pas ébranlé un instant le courage de nos troupes. Nous avons une armée et une armée solide qui ne craint ni le feu ni le froid ».

Le 7 décembre, d'après ce qu'écrit le Capitaine Petit, l'affaire de Villiers sur Marne aurait été un succès (?). « Après avoir refoulé les Prussiens nous nous sommes établis solidement sur les hauteurs et le lendemain nous avons repoussé une attaque considérable des Prussiens qui ont dû perdre beaucoup de monde... ».

L'histoire ne considère pourtant pas cette affaire sanglante de Villiers comme un succès !

« Je sais bien, écrit Henri W. de Besançon (7 décembre) que l'armée de la Loire n'a pu tout de suite continuer ses premiers succès ainsi que nous l'espérions. Mais son mouvement de retraite ne doit pas nous décourager. Elle recule pour mieux sauter. Elle a préféré ne pas courir les chances d'un désastre qui paraissait certain à son général en chef en présence de tout ce que l'ennemi avait accumulé de troupes pour l'écraser. La reprise d'Orléans nous avait prouvé son audace ; l'évacuation de cette ville témoigne de sa prudence. Que faut-il de plus pour vaincre ? ³⁰

« Pas grandes nouvelles à vous donner d'ici. Les Prussiens sont toujours dans la Haute-Saône, à Lure, Vesoul, Gray. Ils occupent Dijon, investissent Belfort. Touets les troupes que nous avons disponibles sont avec Garibaldi à Autun ou sur la Loire. On a dû expédier hier des troupes d'artillerie et d'infanterie vers l'Est pour débloquer Belfort dont la garnison et les forts, par leurs sorties ou leur canonnade ont déjà fait un mal sensible à l'ennemi. Garibaldi a failli enlever Dijon par surprise ³¹ ».

³⁰ Voir pages 43 (carte et note au 15 novembre) le récit des opérations du Général d'Aurelle de Paladines qui occupa Orléans (9 novembre) mais fut obligé de l'abandonner définitivement au début de décembre (voir page suivante la suite des opérations des armées de la Loire).

³¹ Armée de l'Est : après les défaites de la 1^{ère} armée de la Loire à Beaune-la-Rolande (28 novembre) et de Patay (2 décembre) puis de Loigny-Pourpry, quand il devint évident que Paris ne pouvait plus être secouru, Gambetta organisa l'Armée de l'Est pour tenter une diversion utile dans la région vosgienne. D'où ces mouvements de troupes dont parle Henri Wallon. Le but de cette nouvelle armée forte de 140 000 hommes était, non de débloquer Paris, mais de forcer indirectement les Allemands à en lever le siège en les coupant de leurs lignes de ravitaillement. C'était reprendre le plan de Napoléon 1^{er} à la fin de sa campagne de 1814. La résistance de Belfort encourageait d'ailleurs dans cette idée. Malheureusement cette opération, théoriquement belle, était trop tardive et ne tenait pas compte du moral des troupes improvisées marchant par un hiver bien trop rigoureux. Les premiers éléments de cette armée de l'Est furent formés :

1. Par l'aile droite de la 1^{ère} armée de la Loire (d'Aurelle de Paladines) refoulée au-delà de la Loire après Beaune-la-Rolande.

2. Par la division Cremer massée à Beaune.

3. Par un corps d'armée formé à Lyon par le Général Bressalles.

Le commandement de cette armée fût confié à Bourbaki (qui était déjà passé de l'armée du Nord à l'armée de la Loire). Elle marcha sur Belfort par la vallée de l'Oignon, au mois de décembre, par un froid de 18° au-dessous de zéro, au milieu d'encombrements inouïs. Les trains ne se succédant que sur une ligne à voie unique, le transfert exigea près de 3 semaines. Ce retard permit à l'ennemi d'organiser une défense solide en avant de Belfort et d'exécuter contre cette armée un mouvement enveloppant identique à celui qui avait arrêté l'armée de Châlons. Vainqueur de la division Werder à Villersexel (9 janvier 1871), Bourbaki ne put, malgré trois journées d'assauts répétés, forcer les lignes allemandes d'Héricourt (15-17 janvier). Il recula sur Besançon, suivi par l'ennemi. Le Général Clinchant, qui le remplaça, livra inutilement les combats de Salins (26 janvier), de Chaffois (29 janvier) et de La Cluse (1^{er} février). Par un oubli regrettable, Jules Favre ne comprit pas dans l'armistice les troupes de l'Est ! Acculé à la Suisse, Clinchant dut franchir la frontière ; son armée fut internée par le gouvernement helvétique.

Par un messenger qui doit traverser les lignes prussiennes et auquel il confie sa lettre (9 décembre), le Capitaine Petit demande encore des nouvelles dont il est privé. Ce messenger, s'il peut passer les lignes, doit porter cette lettre à Amiens. Sa fiancée pourrait écrire de suite à Amiens, au reçu de cette lettre, à un correspondant dont il connaît l'adresse — et le même messenger pourrait tenter au retour de lui apporter sa réponse. Il espère qu'elle réussira ?

De son côté, Mr Wallon a pu recevoir enfin des nouvelles. Nous l'apprenons par une lettre de Jeanne à sa mère (9 décembre). Il s'agit de la dépêche envoyée par Aristide Guibert le 14 novembre. Ce sont des nouvelles bien brèves, mais Jeanne se réjouit du bonheur qu'a dû éprouver son Père à les recevoir après un aussi long silence.

Jeanne a demandé au Curé Doyen Bataille pour lequel elle a une véritable vénération, s'il consentirait à venir bénir son mariage à Paris une fois la guerre finie ? Mais le Curé Doyen lui a fait comprendre que les Curés de Paris n'aimaient pas beaucoup qu'on empiète sur leurs prérogatives... mais il a ajouté qu'il y assisterait de cœur, que d'ailleurs d'ici là nous avons le temps d'y penser, ce qui me montrait qu'il ne refusait pas formellement. J'espère que lorsque Père le lui demandera lui-même, il y consentira ; ce serait pour moi une immense jouissance et je n'en désespère pas... »

Elle est bien contente des petites lettres des enfants : « elles nous ont bien amusées. Celle de Marguerite est pleine d'esprit et d'entrain et celle de petite Geneviève nous étonne tellement de sa part ; elle est si gentiment tournée que nous nous demandons si on ne lui a pas dicté quelques phrases ? Les as-tu lues ? Dis-nous ce qui en est au juste... »

« Une dépêche parisienne nous dit hier (lettre d'Henri W. du 10 décembre) que les Prussiens sont entrés à Rouen... Est-ce vraiment possible ? Pourquoi ne le savons-nous pas de Tours qui n'a rien dit à ce sujet ?

Après une bonne journée passée avec Paul W. pendant laquelle ce dernier a longuement raconté ses occupations militaires, ses émotions, ses joies et ses ennuis, le Capitaine Petit fait part de ses impressions à Jeanne (13 décembre).

« Il fait en ce moment un rude métier, mais sa santé n'en souffre nullement. Il est certainement mieux portant qu'il n'était à la fin de son concours. Il a coupé une partie de sa barbe, de sorte qu'avec ses joues pleines il a l'air d'un soldat de 20 ans ! Le soir, je l'ai reconduit au Fort. J'ai vu aussi Mr votre Père, mais nous n'avons pas déjeuné ensemble, sa journée ne lui appartenait pas... Nous souffrons en ce moment une torture difficile à imaginer tant ce long silence nous laisse le champ libre à toutes les suppositions. Aussi je dors très peu et fais des rêves affreux. Dans quel état vais-je retrouver mes pauvres parents après cette guerre ? C'est que nous en avons encore pour longtemps... deux mois... trois mois peut-être ? »

Jeanne transmet à sa mère les nouvelles qu'elle a reçues de Paris (du 7 décembre). Elle s'indigne des moyens employés par les Prussiens pour nous vaincre. « As-tu su qu'ils s'étaient servis de plusieurs de nos malheureux pigeons tombés en leur pouvoir pour envoyer des nouvelles aussi décourageantes que possible aux pauvres assiégés ? Est-ce lâche ! Mais des fautes d'orthographe et de français en ont démasqué la source !... »

Les dames de Douai se sont organisées en Comité permanent pour venir en aide aux mobilisés du département. Madame Barbediême et 23 autres dames ont été chargées de faire une quête, chacune dans leur quartier. Elles allaient deux dames ensemble. « Ma tante y a passé trois après-midis, ce qui l'a un peu fatiguée. Le produit de la quête a été de plus de 10 000 F. On va aussi distribuer de l'ouvrage, caleçons, gilets etc... à confectionner et nous serons heureuses d'y mettre aussi la main... ».

Après cette occupation de Rouen par les Prussiens, le Capitaine Petit craint (17 décembre) qu'ils poussent jusqu'à Dieppe et qu'alors l'Ouest soit complètement isolé du Nord. Dans ces conditions, seules les lettres emportées par les ballons tombant en Belgique ou au-delà d'Amiens ont des chances d'arriver à Douai...

Il est indigné de tous les vols commis par les Prussiens et pense « qu'ils préfèrent le blocus pour avoir le temps d'emballer ce qu'ils ont volé et de voler de nouvelles choses, des dentelles, des robes, des rideaux, des pendules... Ils emportent tout... tout... ».

« Paris se défend toujours avec le même courage et la même énergie (lettre du Capitaine Petit à Jeanne du 20 décembre) et si vous pouviez vous trouver transportée subitement ici, vous seriez, j'en suis sûr, très étonnée du peu de changement qui s'est produit à l'extérieur de la ville. Le soir, les rues sont peu éclairées parce que nous ménageons le gaz ; mais dans le jour la circulation est très active ; les omnibus, les petites voitures marchent toujours ; le chemin de fer de ceinture continue son service et chaque dimanche, lorsque le temps est beau, il y a beaucoup de promeneurs sur les boulevards et dans la campagne. Mais vous ne pouvez venir ici et je suis éloigné de vous pour bien longtemps encore peut-être ! ?

J'ai visité nos avant-postes sur plusieurs points et j'ai vu tous ces charmants villages dévastés... ruinés... Le Bourget dans lequel on se bat en ce moment a déjà été pris par nous, repris par les Prussiens, puis encore par nous, puis reperdu à nouveau. Il a subi quatre ou cinq canonnades et a brûlé deux ou trois fois... St-Cloud, Meudon, tous les villages des bords de la Marne sont en ruines. Dans quelques jours nous serons à Noël. J'unirai mes prières aux vôtres pour obtenir la délivrance de notre cher Pays et la conservation des existences qui nous sont chères...

Ne me croyez pas découragé, chère Mademoiselle. J'espère encore dans la miséricorde de Dieu et la justice de notre cause et je pense qu'il y a encore à Paris assez d'hommes de cœur pour tenir et tenir très longtemps... ».

A Douai les ressources financières se raréfient. Jeanne écrit à sa Mère (21 décembre) que sa tante Barbedièrne ne pouvant plus toucher d'argent depuis six mois, se trouve très à court. Elle lui demande si elle pense recevoir ses fermages ce mois-ci ? ou en cas qu'il lui resterait suffisamment sur l'argent emporté de Paris s'il lui serait possible d'en prêter à sa Tante ?

Peut-être qu'Aristide Guibert pourrait leur en prêter de son côté ? Pour lui, il doit être facile, étant dans la Compagnie de Chemin de fer, de s'en procurer et d'en faire parvenir ? »

Heureusement que Madame Wallon a touché « quelques fermages » car il ne lui reste rien de l'argent emporté avec elle des Petites Dalles. Elle peut disposer de 5 à 600F qu'elle se fera un plaisir d'envoyer « à cette chère Tante » et « si sa Tante désirait aussi un peu plus je ne doute pas que ma sœur ne m'en fasse bien volontiers l'avance » répond-t-elle à sa fille le 22 décembre. Elle a d'ailleurs rendu le même service à la Tante Jannet il y a quelques semaines « heureusement avant que les communications ne fussent devenues si difficiles, pour ne pas dire impossible, car il y aura dimanche trois semaines que nous n'avons eu signe de vie de Guéthary et vous pouvez comprendre dans quel état ce silence met votre pauvre grand-maman (Madame Jannet est sa fille) qui est plus triste et plus inquiète que jamais.

Point de nouvelles non plus de Besançon ni de Bretagne. Si vous êtes plus heureuses que nous faites le moi savoir.

Elle a reçu une bonne lettre de Marie (de Bruxelles) et il y a quelques jours « une de notre chère Laure à qui j'ai répondu hier — Toutes ces dames vont bien, mais se plaignent d'être sans nouvelles de Rouen depuis l'occupation par les Prussiens ».

Les ballons apportent plus de déceptions que de lettres. Elle a lu dans un journal qu'un ballon était tombé du côté d'Honfleur et qu'un autre parti de Paris samedi dernier était tombé dans le département de la Marne au milieu des Prussiens, mais que les dépêches avaient été sauvées... »

Nouvelle espérance, nouvelle déception : elle n'a rien reçu.

« Nous avons un besoin d'autant plus grand de ces chères lettres que les nouvelles publiques et les dépêches officielles deviennent de plus en plus rares ; et les semaines et les mois se passent et rien encore ne peut nous donner l'espérance d'une prochaine délivrance de notre cher Paris où les privations de toutes sorte doivent se faire de plus en plus sentir ».

Il circule bien ici depuis quelques jours des nouvelles « qui nous rendraient bien heureux si elles étaient vraies, mais malheureusement on ne peut rien en croire et la réalité n'en est que plus dure à supporter ».

Madame Wallon souhaite qu'une occasion se présente vers l'époque de la nouvelle année (si Melle Desprez venait à Valenciennes) pour que ses filles puissent venir leur faire « une petite visite qui leur serait très agréable à tous ».

Les cousines Caffiaux réclament le plaisir de leur offrir un lit.

La grand-maman serait aussi très contente de les voir.

« Sa santé est toujours bonne ; cependant je ne serais pas surprise que vous la trouviez un peu amaigrie. C'est l'effet des tourments de son esprit et aussi, je crois, du manque d'exercice qui vous le savez est pour elle un véritable besoin ».

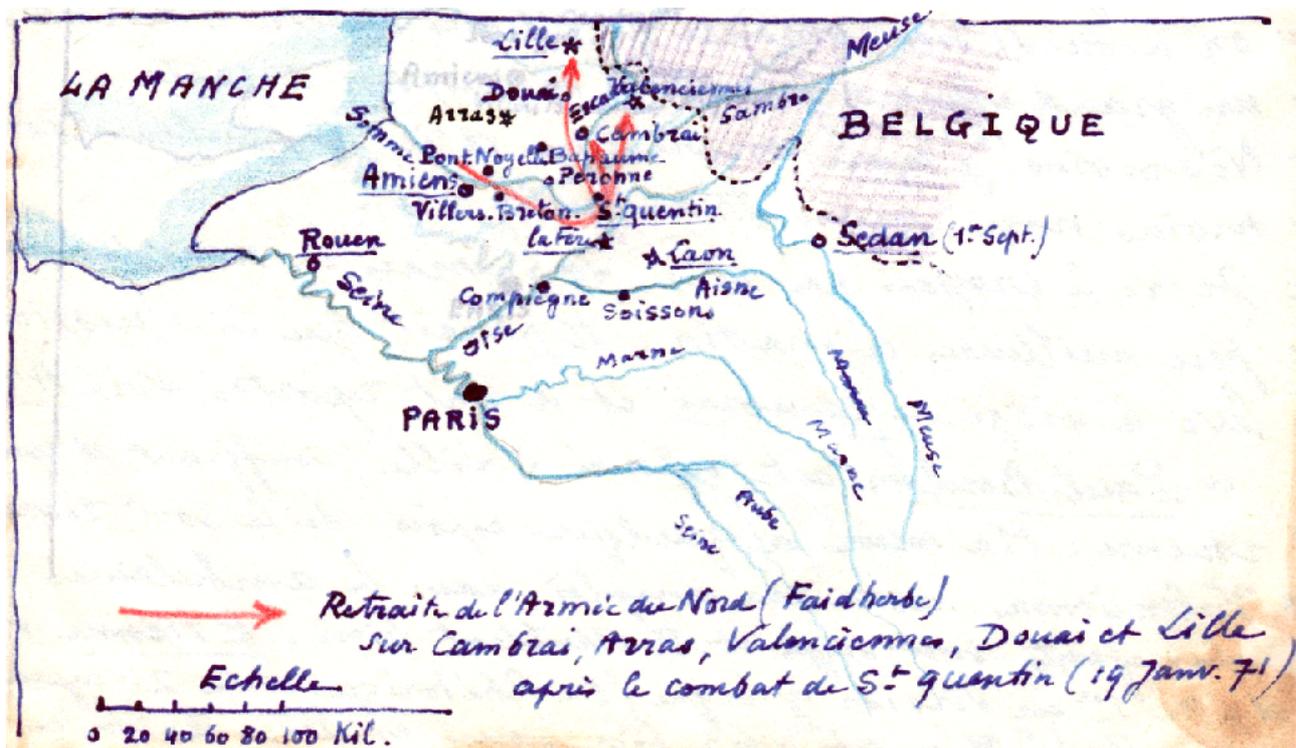
Elle raconte un voyage qu'elle vient de faire à Leuze ³² chez une de ses cousines pour voir dans cette petite ville un appartement à louer au cas où la famille serait obligée de se réfugier en Belgique.

Partie à 8 h du matin, avec un certain retard à la gare de Valenciennes à cause de l'embarquement de troupes pour Arras, elle manque sa correspondance à Quiévrain (Belgique) où elle n'a plus de train qu'à midi. Il faisait un temps épouvantable... A Saint-Ghislain où elle arrive à midi ½ elle manque encore la correspondance et n'arrive qu'à 16 h à Leuze après avoir changé encore une fois à Blaton... Et à vol d'oiseau Leuze n'est qu'à environ 30 km au nord de Valenciennes !

Cet appartement, bien que moins grand qu'elle ne l'avait espéré, serait cependant suffisant pour y loger toute la famille y compris la Tante Barbediême. Henriette et Marie Boulan seraient logées dans l'hôtel de la cousine qui se trouve à côté.

« Votre grand-maman a su mon voyage et son motif et on a si bien su amener les choses qu'elle n'aurait plus un grand effort à faire pour se disposer à partir. Néanmoins j'espère encore que d'ici à quelques jours au moins nous serons tranquilles ici. Je ne

³² Leuze : ville de Belgique sur la Dender à 15 km à l'est de Tournay.



croyais pas hier soir, mais les nouvelles sont un peu meilleures ce matin. Il paraît que les Prussiens ont levé le siège de Cambrai et se sont reportés vers Arras.³³

« Paul Boulan est toujours à Lille, souffrant d'un gros rhume. Ma sœur a quelque espoir de le voir revenir à Valenciennes avec un emploi dans les ambulances » ; les enfants sont sages et travaillent bien. Etienne vient d'être 1^{er} en version grecque (le Rhétorique et le 2^e ayant composé ensemble). « Il en est assez fier pour me prier de vous en faire part. Le revers de la médaille c'est qu'il n'avait été la semaine précédente que 4^e en mathématiques et 2^e en histoire ».

Jeanne remercie sa mère (23 décembre) du service qu'elle veut bien rendre à Tante Barbedième en lui envoyant 5 ou 600 F. Cette dernière ne peut pas toucher ses intérêts d'actions de charbonnages. Les dividendes sont gardés pour payer les ouvriers. On dit même que les rentes sur l'Etat ne seront pas touchées en janvier. Que de personnes vont se retrouver gênées !

Cette absence de nouvelles depuis quelques temps nous est, comme à toi, bien pénible. Ne rien savoir de Paris ni de l'armée de la Loire, cela paraît bien long... Mais il vaut encore mieux cela que d'apprendre des désastres. J'espère toujours que ce silence cache quelques mouvements stratégiques et qu'un jour ou l'autre nous apprendrons quelque chose de bon ?

³³ Ce mouvement est dû sans doute aux tentatives faites par l'Armée du Nord dont Faidherbe avait le commandement (3 décembre).

Suite des opérations de l'Armée du Nord : Au général Favre succède l'ancien gouverneur du Sénégal, le général Faidherbe – Arrivé à Lille le 3 décembre, il résolut, avec 30 000 hommes seulement de prendre l'offensive et se porta sur la ligne de la Somme. Manoeuvrant comme Chanzy, Faidherbe occupa Ham et se dirigea sur Amiens, livra à Manteuffel le combat indécis de Pont-Noyelles (23 décembre), bivouaqua sur ses positions, fut plus heureux à Bapaume (3 janvier). Mais arrêté dans sa marche sur Paris à Saint-Quentin (19 janvier) il battit en retraite sur Cambrai, Arras, Valenciennes et Lille.

Après six semaines d'une campagne que le froid rendit particulièrement dure, avec de jeunes troupes à la vaillance desquelles l'ennemi rendit justice, il avait livré le dernier grand combat de la Défense nationale.

En somme la situation paraît meilleure et d'après les correspondances prussiennes, nos ennemis commencent à se lasser. Les opérations de Chanzy sur la Loire déjouent leurs projets et cette tactique, dit-on, les use peu à peu...³⁴

« Il est bien à craindre, comme tu me le disais, que tes cousins Paillot ne soient déjà en face de l'ennemi. On dit qu'on se bat depuis plusieurs jours aux environs d'Amie. Je ne savais pas qu'ils fussent déjà partis ! Les mobilisés de Douai sont à Abbeville et n'ont à faire qu'à quelques uhlands... heureusement pour Jeanne Paul, Paul Paix est encore à Lille : il est capitaine dans l'artillerie des mobilisés, mais ils ne sont pas encore pourvus du matériel nécessaire à leur corps. Espérons qu'on le renverra à Valenciennes et que ma Tante sera délivrée de toute inquiétude à son sujet ? ».

Elle se réjouit du succès de son frère Etienne mais « je voudrais surtout lui voir de bonnes places en mathématiques s'il songe sérieusement à l'Ecole Polytechnique. Il faut qu'il sache qu'il sera plus difficile que jamais d'en sortir Ingénieur... ».

Le projet d'aller à Valenciennes, Valentine et elle, pour embrasser la chère grand-maman, lui dire combien elles l'aiment et revoir toute la famille, les remplit de joie, mais elles ne peuvent s'absenter que pour la journée.

Au milieu des lettres se trouve un numéro imprimé, sans doute devenu assez rare, de « Lettre Journal de Paris » avec un sous-titre « Gazette des Absents ».

Ce petit journal de deux pages, du format d'une lettre ordinaire est préparé pour être expédié par ballon monté.

Il paraît le mercredi et samedi à 10 h du matin et se vend à Paris, rue Saint-Honoré 338 et au bureau du Figaro 3 rue Rossini. Le numéro se vend 15 centimes.

Ce numéro du samedi 24 décembre 1870 (n° 19) a été expédié par le Capitaine Petit à sa fiancée.

Ce journal fait un rapport militaire. Il annonce que le 20 décembre, le Gouvernement est parti se mettre à la tête de l'armée pour des opérations importantes devant commencer le 21 à la pointe du jour avec plus de cent bataillons de garde nationale mobilisée en dehors de Paris.

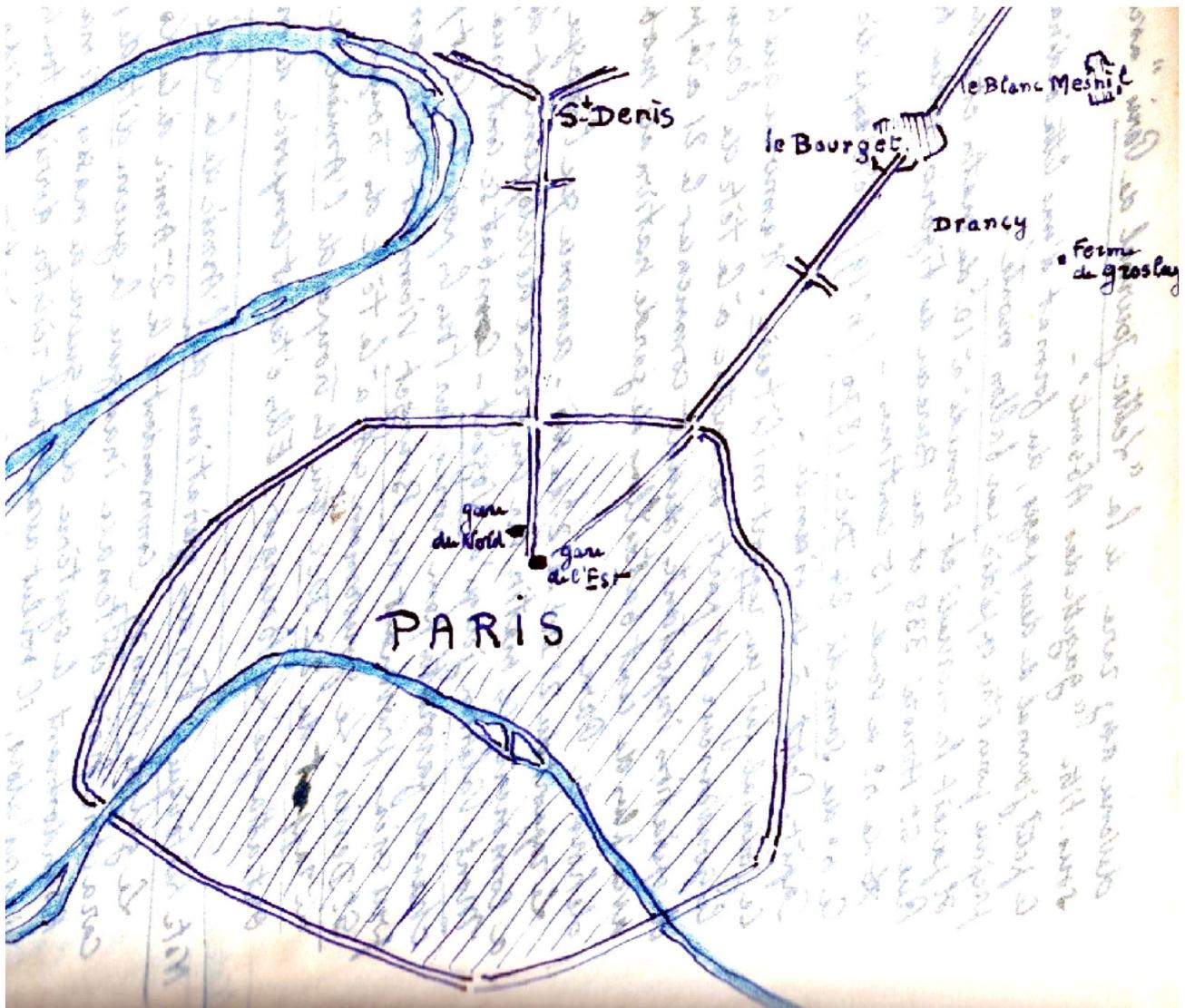
Le rapport du 21 décembre 2 h du soir annonce que l'attaque projetée a commencé ce matin sur un grand développement depuis le Mont-Valérien jusqu'à Nogent.

³⁴ *Fin des opérations de l'Armée de la Loire. - A l'armée du Prince Frédéric-Charles accourant à marches forcées sur la Loire une fois rendue disponible par la capitulation de Metz, la Délégation opposa trois nouveaux corps d'armée sous les ordres des généraux Crouzat, Billot et de Sonis. Mais il fallait abandonner définitivement Orléans après les combats de Beaune-la-Rolande (28 novembre) et de Patay (2 décembre) où fût blessé le Colonel de Charrette à la tête des zouaves pontificaux qui formaient la Légion des volontaires de l'Ouest. Après celui de Loigny-Pourpry où se distingua, par sa magnifique tenue, le 17^e corps que commandait le Général de Sonis, Gambetta rendit d'Aurelle responsable de la défaite, le destitua, transporta la Délégation de Tours à Bordeaux et confia au Général Chanzy le commandement de la 2^e armée de la Loire.*

Le général de Chanzy d'un caractère froid et tenace inaugure la guerre dite de position. Abandonnant le système de la guerre de masses, si malheureusement suivi jusqu'alors, il voulut avant tout résister derrière tous les obstacles, harceler l'ennemi, couper ses communications, empêcher son ravitaillement, l'user en détail et faire le vide devant lui.

Aux troupes complètement neuves qu'il commandait, les Allemands furent obligés d'opposer près de 200 000 hommes.

Suivant son plan de campagne, Chanzy livra : sur la Loire, les combats de de Beaugency-Cravant (7-10 décembre) ; sur le Loir, ceux de Fréteval et de Vendôme (11-15 décembre) ; sur la Sarthe, l'ensemble des combats acharnés que l'on désigne sous le nom de bataille du Mans (10-12 janvier) ; en arrière de la Sarthe, les combats moins importants de Sillé-le-Guillaume et de Saint-Jean-sur-Erve (15 janvier) ; enfin sur la Mayenne, le combat de Saint-Mélaine près de Laval (18 janvier). L'armistice vint arrêter les opérations. Chanzy dût se retirer avec son armée sur la Vienne.



Le combat se continue avec des chances favorables pour nous sur tous les points. Cent prisonniers prussiens provenant du Bourget viennent d'être amenés à Saint-Denis. Le gouverneur est à la tête des troupes.

Le rapport du 22 décembre dit que les troupes de l'Amiral de La Roncière ont attaqué Le Bourget. Elles étaient composées de marins, de troupes de ligne et de gardes mobiles de la Seine.

La 1^{re} colonne qui avait pénétré dans le village ne pût s'y maintenir. Elle s'est retirée après avoir fait une centaine de prisonniers qui ont été dirigés sur Paris.

A part la tentative du Bourget au cours de laquelle nous avons subi des pertes assez sérieuses, le journal se montre optimiste sur les opérations engagées sur tous les autres points du front : sur notre droite les généraux de Malroy et Blaise sous les ordres du général Vinoy auraient occupé heureusement Neuilly-sur-Marne, Ville-Evrard et la Maison-Blanche. Le général Ducrot faisant avancer son artillerie aurait engagé une action très violente contre les batteries de Pont-Hillon (?) et de Blanc-Mesnil et aurait occupé le soir la ferme de Groslay et Drancy. Du côté du Mont-Valérien, le général Noël vers 7 h du matin aurait fait une forte démonstration à gauche sur Montretout, au centre sur Buzenval et Longboyau en même temps que sur la droite le Chef de Bataillon Faure, commandant du Génie du Mont-Valérien, s'emparait de l'Île du Chiard. Au moment où il y pénétrait à la tête d'une compagnie de Francs-tireurs de Paris, il fût blessé grièvement et le Capitaine Haus, commandant cette compagnie, tué raide.

Le rapport du 23 décembre — 3 h du soir — confirme l'insuccès du Bourget et donne le rapport de l'amiral La Roncière sur cette attaque qui se termine par ces mots : « bien que notre but n'ait pas été atteint, je ne saurai assez louer la vaillante énergie dont nos troupes ont fait preuve ».

Des soldats ennemis restés dans les caves de Ville-Evrard ont fait une attaque sur les postes occupés par les troupes qui ont tué ou fait prisonniers la plus grande partie des assaillants. Malheureusement, le général Blaise qui s'était porté en toute hâte à la tête de ses troupes a été grièvement blessé.

Mr Jules Ferry, en costume civil, assistait, à cheval, à l'attaque du Bourget et de Drancy.

Service des ballons — La lettre-journal signale qu'il est parti depuis le commencement du siège, c.à.d. depuis 3 mois, 40 aérostats qui ont emporté 8 000 kilos de lettres, soit en prenant 2,5 g comme poids moyen des lettres, un total de 3 200 000 lettres. En réponse à cette quantité considérable il n'est arrivé à Paris qu'environ 6 000 dépêches seulement.

Madame Wallon envoie à ses filles, Jeanne et Valentine, la copie d'une lettre de son mari (26 décembre) à son fils Etienne et à ses filles, Marguerite et Geneviève, pleine d'affectueux conseils et de profonde tendresse pour ces chers enfants dont il est cruellement séparé depuis trois mois. Il raconte qu'il aurait pu aller voir son fils Paul hier malgré la fermeture des portes de Paris « Mr Petit m'avait offert de me mener à son fort en voiture et m'avait procuré ce laissez-passer : « Laissez-passer Mr Wallon, Membre de l'Institut, chargé d'expérimenter des torpilles au fort d'Issy ». Mais comme j'avais à faire la quête à Saint-Etienne, c'est à ton cousin Victor Puiseux que j'ai dû transmettre cette formidable mission qui a consisté à passer deux heures avec Paul ! ».

Elle dit à Jeanne qu'elle a eu enfin des nouvelles de ses cousins (Paillot et Leroy). « Ils sont à Augsbourg et on a pu leur envoyer de l'argent en attendant qu'on puisse aller les voir ! Il paraît qu'ils ne sont pas trop mal et ont pu emporter d'Amiens tout ce qui leur appartenait en fait de vêtements et de couvertures. Mon cousin Ernest Boulan n'est pas encore de retour de son voyage, mais il a écrit deux fois et paraît assez découragé de tous les embarras et des difficultés qu'il y rencontre.

Paul Boulan et Jules Giard sont toujours à Lille avec les autres artilleurs de Valenciennes : ils ne s'y trouvent pas trop mal grâce à une certaine tolérance de la part de leurs chefs.

Il n'en est pas de même de nos pauvres mobilisés partis de Valenciennes en même temps qu'eux et parmi lesquels se trouvent mes deux autres cousins Paillot. Ils sont déjà près d'Amiens, très mal campés et bien près de l'ennemi avec lesquels ils ne tarderont pas à se mesurer s'ils n'ont déjà commencé à le faire ? ».

A Douai, il court en ville, écrit Jeanne à sa mère le 28 décembre, l'annonce officieuse d'une grande sortie de Trochu. Le journal dit qu'il serait parvenu à sortir de Paris, qu'il aurait rejoint le général Chanzy et que notre armée du Havre marche à leur rencontre sur le Mans. Ce n'est encore qu'un bruit, mais qui paraît cette fois plus fondé que les précédents ³⁵. Cela va nous permettre de passer une meilleure nuit que notre journée.

Je vois d'après ta lettre que vous êtes bien loin de vous douter à Valenciennes de la panique que nous avons eue ici. Bien des personnes sont parties hier et aujourd'hui, mais nous sommes plus prudentes : nous ne partirions que les dernières.

Vous savez sans doute maintenant que le général Faidherbe, craignant de se voir enveloppé, s'est replié d'Arras sur Vitry, petit village situé à quelques lieues d'ici. Nous

³⁵ *Ce n'était qu'un bruit malheureusement.*

n'avons éprouvé aucune défaite ; ce n'est qu'un mouvement dicté par la prudence. On pense généralement qu'une bataille se livrera entre Arras et Douai ces jours-ci. Si nous la perdions, notre armée se replierait dans les places fortes ³⁶. Si la nouvelle de Paris est vraie, il est probable que MM les Prussiens vont nous délivrer de leur voisinage ³⁷ ».

Elle supplie sa mère de ne pas s'effrayer. D'ailleurs Mr le Doyen qui veille avec sollicitude sur elles toutes, se chargerait d'avertir Madame Barbediême si les circonstances devaient les obliger à fuir en Belgique.

Elle se réjouit d'aller avec sa sœur Valentine la semaine prochaine à Valenciennes comme convenu.

Pour calmer sa mère, elle ajoute : « du reste, les Prussiens n'ont pas encore dépassé Arras et l'Armée du Nord va peut-être reprendre son mouvement en avant ».

Le 29 décembre, le Capitaine Petit annonce à Jeanne une bien triste nouvelle : « les Prussiens seraient entrés à Amiens après un combat très vif... Dans quelle inquiétude, au milieu de quelles angoisses vous devez vivre ! Mais Douai est encore bien loin d'Amiens. La ville est imprenable, à ce qu'il paraît, si l'on a eu soin d'étendre les inondations. Je ne connais les fortifications de la ville que par la promenade que nous y avons faite avec M votre Père, Melle Valentine et Madame Barbediême et je ne songeais guère à ce moment à l'utilité de ces fossés et de ces murailles !

Je souhaite que cette lettre vous parvienne plus vite que les autres et qu'elle vous porte mes vœux de bonne année. Quelle douce fête de famille nous aurions eue sans cette maudite guerre !!... ».

Jeanne manifeste (30 décembre) son inquiétude pour leur sécurité à Douai... « la gare de Douai est encombrée de voyageurs tous partant pour la Belgique et il est bien à craindre que nous ne soyons bientôt obligés d'en faire autant ? Je te disais hier (elle écrit à sa mère) qu'on pensait qu'une bataille se livrerait entre Arras et Douai ? Maintenant on dit qu'elle aurait peut-être lieu entre Douai et Lille afin de n'avoir pas à traverser la Scarpe (ce sont les mouvements de l'Armée du Nord avec Faidherbe).

Douai pourrait être investi d'un moment à l'autre et les communications coupées avec les autres villes. Les employés du chemin de fer ne savent pas eux-mêmes jusqu'à quand les trains marcheront encore, de sorte qu'il faut t'attendre à nous voir nous arriver d'un moment à l'autre. Nous ferons en sorte de ne pas nous laisser bloquer ici.

J'espère toujours que quelque bonne nouvelle viendra nous délivrer de cette panique et que nous pourrions rester tranquillement dans nos villes du Nord.

On disait aujourd'hui que l'Armée du Nord avait repris son mouvement en avant et qu'elle marchait du côté d'Arras ? que les Prussiens avaient reculé ce qui provoquait ce mouvement ? C'est un « on-dit », si cela pouvait être vrai ! Quoi qu'il en soit nous faisons dès demain nos préparatifs de départ pour quitter Douai soit demain si on nous avertissait qu'il était temps soit après-demain si on nous disait avoir un jour devant nous.

Quant à ma Tante, nous avons eu bien de la peine à la décider à quitter Douai en même temps que nous. Elle voulait attendre que nous fussions en Belgique pour venir nous y rejoindre afin de n'avoir pas à s'installer à Valenciennes puis en Belgique, mais de cette façon, elle pourrait être bloquée à Douai... »

Enfin, Madame Barbediême pense à une autre combinaison : rejoindre avec son fils Frédéric à Anvers, Melle Déprés qui y part demain pour y chercher un appartement.

³⁶ Voir les opérations de l'Armée du Nord avec Faidherbe.

³⁷ Il n'en a rien été hélas.

Jeanne conseille à sa mère de partir tout de suite à la recherche d'une maison en Belgique.

Le lendemain, 31 décembre, Jeanne écrit de nouveau à Madame Wallon pour lui dire que décidément elles ne partent pas demain matin. « On nous dit que les Prussiens s'éloignent. Nous pouvons sans danger attendre un peu. Le quartier général de l'Armée du Nord est de nouveau transporté à Arras. Nos troupes marchent en avant. J'espère que cette lettre t'arrivera assez à temps pour que tu ne te déranges pas demain matin... Je serais désolée que par un froid pareil tu fisses cette course matinale ».

Elle adresse longuement à sa mère ses vœux les plus tendres de bonne année et lui souhaite « l'accomplissement de ce que tu désires le plus et qui fait l'objet de nos plus chers désirs à nous-mêmes : la réunion prochaine à notre bon Père et à tous ceux qui nous sont chers... ».

La lettre se termine par quelques lignes de Valentine et de Madame Barbedièrne qui ajoutent leurs vœux de bonne année à ceux de Jeanne.

Fin de l'année 1870

Janvier 1871 :

« Les Prussiens ont enfin commencé le bombardement des forts dont ils nous menaçaient depuis longtemps, écrit le Capitaine Petit à Jeanne le 2 janvier. Ils ont eu tort car les Parisiens savent à quoi s'en tenir maintenant sur ce fameux croquemitaine. Ils ont lancé des projectiles de gros calibre sur les forts de Nogent, Rosny et Noisy, sans causer aucun dommage sérieux ³⁸.

« On ne fait plus attention dans Paris au bruit de l'artillerie, mais nous avons tous les yeux tournés vers la Province, vers l'armée de Tours commandée par de Chanzy et qui s'est relevée, à ce qu'il paraît, de son échec et a pu faire subir aux Prussiens des pertes sérieuses ³⁹.

« Nous pouvons tenir ici encore longtemps et personne ne peut prévoir le terme de notre résistance, l'industrie ayant découvert des ressources culinaires inépuisables. Tout se transforme en substances alimentaires et les Parisiens mangent, sans le savoir une cuisine plus originale que celle des chinois...

Ayons bon courage et bonne confiance en Dieu et dans la juste cause que nous défendons.

Adieu, chère Mademoiselle, vous nous retrouverez vainqueur avec l'aide de Dieu.

A vous pour toujours. »

Le lundi 2 janvier, Madame Wallon écrit son désappointement de ne pas avoir vu arriver ses filles. Etienne et sa cousine Emilie sont allés le matin à la gare et y ont

³⁸ *Le bombardement de Paris commence le 27 décembre. Il fût particulièrement violent à partir du 5 janvier. En quelques jours la ville reçut 15 000 projectiles. Il ne servit qu'à exalter la population qui réclamait « la lutte à outrance », une « sortie torrentielle », « la trouée en masse ». Le 19 janvier, on tenta une sortie sur Buzenval et Montretout, dans la direction de Versailles. Ce fût un effort désespéré.*

³⁹ *De Chanzy soutint une série de combats depuis Beaugency-Cravant (7-10 décembre) sur la Loire mais en battant en retraite vers l'Ouest sur le Loir, sur la Sarthe et pour terminer sur la Mayenne où l'armistice vint arrêter les opérations de la 2^e armée de la Loire.*

attendu en vain trois quarts d'heure. Etienne est retourné sans succès au train de midi. Enfin, le plaisir de revoir ses filles ne sera sans doute qu'un peu retardé.

La chère grand-maman a reçu d'Hennebont une lettre d'Adèle Guibert datée du 27 décembre. Adèle et ses enfants vont bien, même la petite Anna qui a eu par ce froid un mal de gorge heureusement vite guéri.

« Etienne, Marguerite et Geneviève vous réclament à grands cris pour le plus tôt possible. Ils craignent avec raison de voir passer une partie de leurs vacances sans vous. Ils rentrent tous les trois vendredi. Ne tardez donc plus à nous arriver si vous en avez l'occasion... ».

Le 3 janvier, le Capitaine Petit annonce que « les Prussiens ont fait sauter la Tour aux Anglais sur le plateau de Châtillon. Nous ne savons pas encore quel a été leur but en agissant ainsi et je voudrais pouvoir donner quelque nouvelle certaine qui pût vous rassurer. L'ennemi a-t-il établi des batteries contre Montrouge, Vanves et Issy ? Les dernières reconnaissances du fort d'Issy ne signalent que des travaux défensifs, mais ces reconnaissances ne sont allées qu'assez loin du plateau.

D'un autre côté, les observatoires signalent depuis quelques jours des travailleurs prussiens se dirigeant vers un mur crénelé voisin de la Tour des Anglais... quoiqu'il en soit, il n'y a pas lieu de s'inquiéter les forts de Vanves et d'Issy ayant été solidement renforcés ».

Le 4 janvier, Jeanne et Valentine sont toujours à Douai et Madame Wallon toujours désappointée de ne pas les avoir encore à Valenciennes.

Laure Cronier toujours en Angleterre est allée se fixer à Londres.

A Douai, le calme est revenu. Le danger semble décidément s'éloigner. Et Jeanne écrit à sa Mère (6 janvier) qu'elle ira avec Valentine à Valenciennes dès qu'elles trouveront une personne pouvant les patronner de Douai à Valenciennes. Une bonne partie des personnes qui étaient parties en Belgique sont revenues, n'ayant pas trouvé à se loger et la vie y étant très chère. Melle Déprés est revenue d'Anvers puis de Bruxelles sans avoir trouvé un logement quelconque ».

Le mieux est donc de rester sur place. D'ailleurs Mr Rara est d'avis qu'il vaut mieux ne pas s'expatrier et « tu sais combien Père estime les conseils de cet excellent ami ».

« Voilà notre Armée du Nord qui remporte quelques succès ⁴⁰.

Nos jeunes troupes avaient besoin de s'aguerrir et conduites comme elles le sont par un général prudent et capable, elles feront peut-être quelque chose de bon.

Voilà plusieurs fois que Manteuffel subit des échecs auxquels il ne s'attendait certainement pas car on dit qu'il a avec lui les meilleures troupes d'Allemagne et le bruit a couru il y a quelque temps que Guillaume mécontent de la défaite de Pont-Noyelles qu'il présentait cependant comme une victoire ⁴¹ aurait destitué ce général ? Bien entendu, le bruit s'est évanoui comme tant d'autres...

Les nouvelles continuent d'être bonnes du côté de la Loire, mais ce que je voudrais voir apprécier et juger par une lettre de Père, c'est cette affaire du Mont-Avron ⁴² ».

Jeanne a reçu de sa sœur Adèle une lettre du 31 décembre.

⁴⁰ Succès de Faidherbe à Bapaume (3 janvier) sur Manteuffel.

⁴¹ En réalité le combat de Pont-Noyelles (23 décembre) livré à Manteuffel par Faidherbe resta indécis.

⁴² Est-ce la sortie dont il est parlé dans la Lettre journal du 24 décembre qui a été appuyée par le plateau d'Avron et le Fort Nogent (21 décembre) ?

Madame de la Gillardaie est toujours à Pontivy.

Elle remercie sa Mère des prescriptions qu'elle leur donne à Valentine et à elle pour se préserver du froid.

Elles espéraient toujours que le froid allait céder ! « Mais nous avons eu bien froid tous ces temps-ci. Nos misérables robes d'alpacca (alpaga ?) étaient un peu légères pour une température pareille !... ».

Elle n'a pas pu écrire hier ayant une forte migraine. Elle en a malheureusement souvent. C'est une infirmité dont elle souffrira une bonne partie de sa vie.

« Tous ces temps-ci je l'ai eue plus souvent que mon tour et d'une façon très violente ».

Le bombardement sur les forts et Paris a pris plus d'intensité.

« Il y a deux jours, écrit le Capitaine Petit le 7 janvier, les Prussiens ont démasqué de nombreuses batteries au plateau de Châtillon, à Meudon, Sèvres et Saint-Cloud. Ils ont tiré sur les forts du sud et sur quelques parties de l'enceinte et quelques-uns de leurs projectiles sont même tombés sur Paris. Mr Paul a quitté le fort d'Issy et se trouve à l'abri en arrière. Le feu des Prussiens est si peu meurtrier que l'aspect des quartiers les plus voisins des remparts n'a pas changé et que la circulation y est même plus active que d'habitude.

Les Parisiens se rient de ces gros projectiles qui ressemblent à des pains de sucre et ne font de mal à personne. Quelle belle attitude et comme cette épreuve supportée avec courage nous relève de la honte de Sedan ! La France se retrouve elle-même et je suis bien heureux d'avoir pu me traîner de Nancy à Paris et d'assister au réveil de la grande nation ».

Enfin une occasion se présente pour « patronner » le voyage de ces demoiselles de Douai à Valenciennes. Le cousin Ernest Boulan, leur écrit : Madame Wallon (7 janvier) allant lundi 9 janvier à Lille pour ses affaires pourra les prendre en passant à Douai l'après-midi. Il ne pourrait pas prendre un train plus tard qui n'arriverait à Valenciennes qu'après la fermeture des portes qu'on ne peut rouvrir que dans des cas extraordinaires à cause des ponts qui sont levés.

« Voilà enfin le dégel. Quel bonheur pour nos pauvres soldats ! ».

Voici enfin une lettre sur papier pelure du 8 janvier de Jeanne à son fiancé. Elle lui dit combien elle est navrée de savoir que toutes leurs tentatives faites pour faire parvenir des lettres à Paris échouent. Enfin elle s'est décidée à user du moyen que le Capitaine Petit avait indiqué dans sa lettre du 19 novembre à Madame Barbediême. C'est dommage qu'elle ne l'ait pas utilisée plus tôt puisqu'il a réussi !

Elle se réjouit des succès (?) — mieux vaudrait dire des habiles manœuvres — du Général Chanzy sur la Loire, cherchant à attirer les armées du Prince Frédéric-Charles et du Duc de Mecklembourg sur des positions qui pourraient être désastreuses pour elles.

« Notre armée du Nord, sagement conduite et dirigée par Faidherbe, remporte depuis quelque temps autant d'avantages que de combats livrés. Quant à Bourbaki il ne parle pas beaucoup, mais agit. On dit qu'il est dans l'Est avec 100 000 hommes et qu'il veut couper les communications de l'ennemi. Toujours est-il que le siège de Langres a dû être levé et qu'on s'attend à ce que celui de Belfort le soit prochainement ».

Après avoir dit toute l'admiration de la France entière et même de l'Europe pour la magnifique résistance de Paris, elle confie à son fiancé « qu'on est généralement assez tourmenté sur la capitale en ce moment ; on se demande si notre artillerie peut répondre à cette artillerie prussienne ».

Elle donne de bonnes nouvelles de tous et nous apprend que la tante Jannet s'est décidée, quittant Ghéthary, à aller s'installer à Lectoure avec ses petits-enfants. Que

ne puis-je, cher Monsieur, vous donner aussi des nouvelles de vos bons parents ? Soyez bien persuadé que je partage au moins toutes vos inquiétudes et vos angoisses et que je recommande à Dieu, du fond du cœur, la santé de ceux qui vous sont si chers ?

Nous avons aussi de bonnes nouvelles d'Angleterre et de Rouen où l'on n'a pas trop à se plaindre de l'occupation prussienne.

Quant à mon Père, dites-lui, je vous prie, que nous lisons et relisons ses lettres sans jamais nous en lasser. Il se montre tout entier dans cette correspondance ; cette affection profonde qu'il a pour nous tous se lit à chaque ligne et cette piété, cette vertu qu'il possède à un si haut degré attireront, j'en suis bien sûre, les bénédictions de Dieu sur lui d'abord qui les mérite, et sur nous. Ses pieux conseils, ses sages avis resteront à jamais gravés dans nos cœurs.

Un ballon est tombé à Mortagne (Orne). Puisse-t-il nous apporter encore quelques-unes de ces bonnes lettres !

Milles choses, je vous prie, à mon bon Père, à mon cher caporal qui mériterait le grade de général pour son dévouement au pays et à mon cousin Puiseux.

A vous de cœur »

Le bombardement de Paris s'accroît.

Le 8 janvier ; le Capitaine Petit écrit à Jeanne « Vous avez sans doute appris par la voie des journaux que nos ennemis se sont décidés à employer les moyens d'intimidation ? Ils ont dressé autour de nous leurs machines de guerre et ont envoyé leurs gros projectiles jusque dans Paris, persuadés que nous ne saurions résister à de telles menaces. Ils nous considèrent sans doute comme des écoliers étourdis qu'une bonne correction fait rentrer dans le devoir !... et le devoir pour eux consiste à payer au roi de Prusse de bonnes indemnités et à aller au-devant de quatre uhlands que Sa Majesté envoie prendre possession de villes ?

Les bons allemands ! quelle candeur ! et comme ils doivent être surpris du peu d'effet qu'ils produisent !

Ils le seraient encore bien davantage s'ils pouvaient visiter Paris en voyant quelle pauvre petite besogne ils ont faite. Il faut se crever les yeux pour découvrir un trou d'obus, ou plutôt pour parler sans exagération, celui qui ne serait pas prévenu à l'avance pourrait très bien passer dans une rue bombardée sans s'apercevoir des dégâts⁴³.

Si donc, chère Mademoiselle, on vous dit que Paris brûle, que Paris meurt de faim, que Paris veut se rendre, n'en croyez rien ; ce sont des rumeurs prussiennes...

« Les journaux nous ont appris qu'Amiens avait été occupé par les Prussiens et que le général Faidherbe à la tête de l'Armée du Nord avait son quartier général à Douai. Que devenez-vous au milieu de tous ces mouvements de troupes ? J'ai le cœur déchiré à la pensée des angoisses que vous devez souffrir... »

Le bombardement de Paris a dû encore s'intensifier car le 10 janvier, le Capitaine Petit écrit : « dans quelle anxiété vous devez vous trouver si vous avez appris par les journaux de la province le bombardement de Paris ? et d'autant plus que les nouvelles doivent être de beaucoup exagérées. Les Prussiens ne manquent pas de dire sans doute qu'ils ont réduit Paris en poudre et les Français sont portés naturellement à augmenter nos souffrances pour faire valoir notre héroïsme... Il est bien entendu que nous faisons l'admiration de l'Europe quoiqu'à vrai dire je trouve que l'Europe à l'admiration facile. Mais ce point bien établi pour tout le monde, je vous dirai entre nous que le mal est moins grand que le bruit et que les touristes anglais qui viendront visiter Paris, après le

⁴³ On ne pouvait plus en dire autant pour les villes bombardées en 1914 – 1918 !

siège naturellement, éprouveront de grandes déceptions et trouveront certainement que cela ne valait pas le voyage.

Toutefois il ne faut pas tomber d'une exagération dans l'autre ; il est tombé assez de projectiles dans Paris pour que les habitants aient pu montrer qu'ils ne se laisseraient pas émouvoir et que leur courage était à la hauteur de la situation... »

Il y a longtemps que nous n'avons plus de nouvelles directes des Puiseux. Voici une lettre du 12 janvier adressée à Valentine Wallon par Louise Puiseux. Elle est datée de Lectoure.

Louise P. s'inquiète naturellement de la proximité de l'ennemi de Douai, du bombardement du quartier qu'ils habitent à Paris et elle espère que son oncle (Mr Wallon) et son Père (Victor Puiseux) auront pu trouver un abri dans un quartier moins exposé, chez des amis. Elle pense que les habitants de Douai et de Valenciennes se seront réfugiés en Belgique ? « Car déjà Péronne a été attaqué ».

« Voilà près de quinze jours que nous n'avons pas eu de lettres de Papa. Mais ce qui nous est peut-être encore plus pénible c'est de ne pouvoir lui faire parvenir une seule dépêche ? Il doit être si malheureux... »

Ils sont à Lectoure dans la famille Boutan « au milieu de laquelle nous sommes bien heureux de nous trouver dans ces tristes moments. Nous avons reçu de bonnes nouvelles de la Tante Puiseux qui ainsi que ses filles a été bien émue par le bombardement de Tours ».

A cette lettre, la grand-mère Jannet ajoute une page de souvenirs et d'affection pour toute la famille.

Enfin Jeanne et Valentine se sont décidées à aller pour quelques jours à Valenciennes. Nous le savons par une lettre du 12 janvier de Madame Barbedienne qui leur fait suivre des lettres arrivées pour elles à Douai.

A Paris, les assiégés n'ont pas facilement de nouvelles de la Province, même officielles.

Aussi le 13 janvier, le Capitaine Petit dit à Jeanne leur plaisir d'en avoir reçu enfin.

« Il nous est arrivé enfin des nouvelles de la Province. Avec quelle impatience nous les attendions ! Des nouvelles de l'armée de la Loire, de l'armée du Nord et quinze mille dépêches privées !

Le général Faidherbe a battu les Prussiens du côté de Bapaume et de Noyelles.

Nous comprenons maintenant pourquoi ces sauvages ont jeté des obus sur Paris... »

« Dans les quinze milles dépêches arrivées, il n'y en a pas une seule pour nous jusqu'à présent et nous sommes toujours sans nouvelles depuis le 14 novembre. Je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille depuis le commencement de l'investissement et j'ai le cœur déchiré de tristes pressentiments quand je songe qu'à sa dernière visite ma Mère m'a embrassé comme si elle ne devait plus me revoir ».

Henri Wallon envoie de Besançon des nouvelles à ses sœurs. Il remercie sa Mère et son frère Etienne de lui avoir écrit en joignant à leur lettre copie des lettres reçues de son Père. Il se préoccupe de ce bombardement sur Paris et sur les forts en souhaitant que son frère Paul puisse être bien à l'abri dans les casemates.

« Pendant que Faidherbe tient en échec l'armée qui lui est opposée, attendant le moment de le vaincre et que Chanzy résiste sinon toujours avec succès du moins avec courage, notre armée de l'Est fait merveille.

Vous savez déjà par les dépêches les importants résultats obtenus jusqu'ici. D'après le nombre de nos forces, d'après les dispositions de nos corps d'armée, nous pouvons compter sur l'écrasement complet et l'entier évanouissement de l'armée de Werder et aussi sur la destruction de ceux qui arrivent à marches forcées de la Bourgogne au secours de leurs frères occis. Ce petit nettoyage dans nos régions va être le commencement du salut de Paris et de celui de la France... »

D'après les nouvelles d'Angleterre reçues, il semble que Madame Crônier soit sur le point de partir pour Rouen, laissant Laure et Madame Gustave Dorbanne à Londres dans une pension de jeunes filles. A Rouen, Mr Crônier qui n'en a pas bougé loge deux officiers prussiens dont il n'a qu'à se louer.

Dans sa lettre du 18 janvier, le Capitaine Petit affirme que les sentiments de la population parisienne, malgré les bombardements assez violents de ces derniers jours, sont pour la résistance à outrance.

Adèle Guibert ayant reçu des nouvelles par ballon, les communique dans une longue lettre (datée d'Hennebont, 21 janvier). Son frère Paul W. a quitté le fort d'Issy. Il est campé auprès de la Tour Malakoff. Ses trois enfants Henri, Marie et Anna étant tombés malades, elle a pu heureusement avoir son mari auprès d'elle, appelé par dépêche. Son service à Rennes lui avait heureusement permis de s'absenter.

Les nouvelles militaires ne sont pas brillantes. « Vous avez appris la défaite de l'armée de Chanzy après trois jours d'une lutte qui paraissait toute à notre avantage ⁴⁴.

Chanzy dû évacuer le Mans, mais son mouvement fût une retraite, non une déroute. Il rallia ses troupes et ces jours derniers, il s'est concentré sur Laval où il a dû, dit-on, recevoir des renforts. L'ennemi l'a poursuivi, on se battait il y a deux jours et nous n'en connaissons pas encore le résultat (*c'est le combat de Saint-Mélaine près de Laval, le 18 janvier, le dernier combat livré par Chanzy avant l'armistice*).

Son mari est toujours à Rennes. Mais il y est seul et y restera le plus longtemps possible. Les autres chefs de service sont à Granville. On ne transporterait le personnel à Saint-Brieux que si les Prussiens venaient à occuper Rennes, ce qui ne paraît pas probable.

« Les nouvelles du Nord et de l'Est ne sont pas mauvaises, mais cependant nos armées trouvent là-aussi, il me semble, une résistance bien sérieuse... ».

Au dernier moment elle ajoute (22 janvier) une dernière nouvelle qu'elle vient de recevoir d'Aristide : le succès de Chanzy. Laval serait pour le moment dégagé.

L'ennemi loin de forcer les lignes françaises se serait retiré. Le combat a dû avoir lieu au-delà de la ville qui n'a jamais été occupée par les Prussiens. « Ce succès doit avoir son importance. L'armée de Chanzy poursuivie et harcelée dans son mouvement de retraite a dû se bien reconstituer quand même pour reprendre ainsi l'avantage... ».

Le 21 janvier Jeanne et Valentine reviennent à Douai auprès de leur Tante Barbediême. Elles sont arrivées avec une heure de retard, les lignes étant encombrées par le transport de troupes. Elles ont trouvé les attendant à la gare la tante Barbediême avec son fils Frédéric. Leur Tante n'espérait pas trop les voir arriver, ne sachant pas si leur Mère les aurait laissées partir au milieu de la panique actuelle ⁴⁵.

⁴⁴ La bataille du Mans (10-12 janvier) qui désigne l'ensemble des combats acharnés qui ont eu lieu pendant trois jours sur la Sarthe.

⁴⁵ A la suite de la défaite de Saint-Quentin (19 janvier). Arrêté dans sa marche sur Paris, Faidherbe est obligé de battre en retraite sur Cambrai, Arras, Valenciennes, Douai et Lille, ce devait être le dernier combat de l'Armée du Nord.

Elles ont trouvé leur Tante toute pâle et bien triste et bien tourmentée par la pensée du départ de Frédéric (il doit être appelé prochainement à passer devant le Conseil de révision). Le soir de leur retour, huit dragons se sont présentés avec un billet de logement. On s'est empressé d'installer des matelas avec des draps et des couvertures dans la salle à manger d'été. L'un d'eux, un Maréchal des Logis vraiment très bien leur a raconté les dernières affaires « et il nous confirmait ce que tout le monde dit : que nous avons été victorieux jusqu'à 5 heures du soir (bataille de Saint-Quentin), mais qu'alors il était arrivé de tels renforts aux Prussiens qu'on avait dû battre en retraite. Il nous disait aussi que les mobilisés s'envolaient comme une nuée de perdrix et qu'ils avaient toutes les peines du monde à les retenir avec leurs chevaux et leurs sabres... ».

Faidherbe était à Douai il y a deux jours. On pensait qu'il y installerait son Q.G...

On parle de l'investissement de Cambrai ? Mais c'est sans doute une fausse nouvelle. Des uhlans ont poursuivi l'ennemi jusque-là, mais ont rebroussé chemin.

Ces nouvelles incitent Jeanne à conseiller sérieusement à sa Mère d'aller s'assurer un logement en Belgique.

De Londres (24 janvier), Laure C. donne à Jeanne des nouvelles craignant qu'elle n'en soit privée avec tous ces mouvements de l'armée du Nord. Elle a eu le bonheur d'avoir son Père 8 jours à Londres... « une semaine qui s'est écoulée comme un jour », mais il était obligé de repartir à Rouen où sa présence était nécessaire. « Nous n'avons plus de Prussiens, paraît-il, à la maison. Bêtes et hommes, tout est parti, Dieu merci ! Il n'y en a du reste presque plus à Rouen ».

Elle a reçu de son fiancé une lettre datée du 9 janvier qui a mis douze jours à lui parvenir.

Céline de la Gillardaie répond d'Hennebont (25 janvier) à une lettre de Jeanne. Elle se reproche d'avoir quitté son mari (enfermé à Paris). Elle aurait dû rester avec lui, malgré ses ordres, au lieu d'aller à Pontivy dans sa famille. Une dépêche de sa belle-sœur Adèle, inquiète de ses enfants l'a ramenée à Hennebont.

A la veille de l'armistice, le Capitaine Petit (26 janvier) laisse prévoir que d'importants événements ne vont pas tarder à se produire, qui vont précipiter la défaite de l'armée de la Loire avec de Chanzy, de l'armée du Nord avec Faidherbe et les difficultés de l'armée de l'Est avec Bourbaki qui n'avance pas et ne peut arriver à faire lever le siège de Belfort.

Que va-t-il advenir de notre pauvre malheureux pays ? Les courages et les dévouements n'ont cependant pas manqué et peut-être pourrait-on encore tenter un suprême et énergique effort si les conditions imposées étaient trop dures car la Prusse doit savoir que nous sommes encore loin d'être abattus... qu'il suffirait d'un élan désespéré pour changer la face des choses... » ?

Madame Wallon suivant le conseil de Jeanne est allée chercher un appartement en Belgique « ce que j'ai trouvé est relativement d'un prix exorbitant ». Elle y a été poussée par les événements de moins en moins rassurants.

Thérèse Pinçon, une cousine de Jeanne, lui écrit de Valenciennes (29 janvier) pour lui donner des nouvelles de l'indisposition de sa grand-mère, craignant que la lettre de Madame Wallon ne lui ait donné quelques inquiétudes... « Mais j'espère que cette indisposition n'est qu'un effet purement nerveux, car sa santé serait très bonne en ce moment, si ce n'était cet engourdissement dont elle se plaint encore de temps en temps... ».

Elle ajoute que de « singuliers bruits circulent. Ils sont parfois contradictoires : les mots capitulation, paix, armistice se croisent partout ⁴⁶... ».

L'armistice conclu il y a deux jours, écrit Jeanne à son fiancé le 30 janvier, et annoncé à toute la province aujourd'hui va donner, je l'espère, passage à cette multitude de lettres qui attendent avec impatience le moment d'apporter un peu de baume à nos pauvres Parisiens... Devons-nous nous réjouir de cette suspension d'armes ? Est-ce un bien, est-ce un mal ? Vous l'avouerez-je, cher Monsieur, au premier mot d'armistice je n'ai pu retenir mes larmes. L'armistice n'était-ce pas un acheminement vers la paix... mais vers quelle paix ? Certes je la désire de tout mon cœur la paix, mais je ne l'ai jamais demandée à Dieu qu'après le triomphe de notre pauvre France et les vrais patriotes peuvent-ils se réjouir de ce qui sera un désastre pour notre malheureux pays ! ...

Du reste tout n'est pas encore fini. L'Assemblée nationale que l'on va élire décidera de notre sort, ou plutôt rappelons-nous qu'il est entre les mains de Dieu ; un seul instant lui suffit pour changer la face des choses et la cause du juste finit toujours par triompher. Le châtement, il nous l'a infligé ; un jour viendra où il nous sauvera...

Aussitôt que vous le pourrez, cher Monsieur, écrivez-moi. Vos lettres ne m'ont pas peu aidé à supporter l'exil. Si vous avez des nouvelles de vos parents, dites-le moi, car j'en suis moi-même bien préoccupée et je voudrais savoir comment ils ont supporté l'occupation parisienne.

Quant à nous, malgré plusieurs alertes et deux paniques assez sérieuses, nous avons pu ne pas quitter Douai. Ce n'est pour nous qu'un demi exil, ma Tante est si bonne pour nous... Puis vous connaissez assez cet ami de la famille, Mr le Doyen, pour comprendre combien son amitié et son dévouement nous étaient précieux. Il était ou plutôt il est pour nous comme un Père.

Février 1871 :

Madame Wallon écrit à Jeanne le 1^{er} février « que dites-vous de ces derniers événements ? C'est bien loin de ce que nous espérions. Pauvre France, que d'humiliations !... »

Nous ne savons encore rien de Paris, aucune des conditions particulières de cet armistice. J'ai écrit à votre Père samedi dernier, puis lundi matin. Il me semble que ces lettres doivent lui parvenir ? J'en attends une de lui avec la plus vive impatience...

Il a fallu, ce me semble, que Paris soit bien épuisé ou que l'émeute ait donné de l'inquiétude pour décider si brusquement la démarche de Jules Favre à Versailles ?... ».

L'armistice permet au Capitaine Petit d'entrer dans plus de détails : « voilà depuis près de cinq mois la 1^{re} lettre (2 février 1871) que je puis vous écrire en toute liberté et sans craindre de la voir tomber entre les mains de nos ennemis. Je vous ai écrit par ballon plusieurs fois par semaine. Avez-vous reçu ces lettres par lesquelles j'essayais de rendre moins vives les souffrances que vous deviez endurer ?... »

⁴⁶ *L'armistice du 28 janvier fût d'abord conclu pour 21 jours, puis renouvelé. Il arrêta les opérations militaires dans toute la France, excepté devant Belfort, dans les départements de la Côte d'Or, de la Haute-Saône, du Doubs et du Jura. Les allemands pouvaient occuper Paris et tous les forts avec leur matériel. Paris payait une contribution immédiate de 200 millions et pouvait se ravitailler. L'armée de Paris, déclarée prisonnière de guerre, restait dans la capitale jusqu'à la paix, mais déposait les armes, à l'exception de la garde nationale, d'une division de 12 000 hommes et de 3 500 gendarmes, reconnus nécessaires au maintien de l'ordre.*

Une Assemblée nationale, librement élue, devait se réunir dans le plus bref délai, pour se prononcer sur la paix ou la continuation de la guerre.

Dieu nous a fait lourdement sentir sa justice : puisse-t-elle profiter à notre malheureux pays ! Mais il a épargné toute votre famille et la mienne. Mr Paul a échappé heureusement à tous les dangers. Nous savons que vous êtes en bonne santé et je viens d'apprendre que mes parents ont pu supporter sans trop souffrir les misères de l'invasion.

C'est Mr Guibert qui nous a apporté hier lui-même les bonnes nouvelles de Valenciennes et d'Hennebont. Il est arrivé à Paris par la première locomotive venant de Rennes. Il nous a apporté aussi du pain blanc et ce soir Mr votre Père, Mr Guibert, Mr de la Gillardaie son beau-frère, Mr Paul et moi, nous allons dîner chez Mr Puiseux. Le ravitaillement va bientôt se faire, mais à quelles conditions !! Nos forts et nos armes sont livrées aux Prussiens. Nous avons subi ici les malheurs de la mauvaise fortune et de l'incapacité des Chefs qui tenaient le sort de la France et de Paris entre leurs mains ».

Il fait alors un résumé saisissant de toutes les épreuves passées depuis le début du siège :

« J'ai peine à revenir sur la série de toutes nos souffrances. Je vous dirai cependant que dès que Paris fut investi, le Gouvernement de la Défense nationale déclara que la ville avait au moins pour deux mois de vivres, que les Prussiens étaient fatigués, que la Province allait se soulever et qu'aucune armée ne saurait résister à l'élan de tout un peuple, levé en masse, pour sauver son indépendance...

Beaucoup de gens pensaient que le seul mot de « République » allait faire pâlir et reculer le roi Guillaume et faire sortir de terre les vieilles légions de 1792 ; Trochu, Gambetta, l'héroïque Bazaine, l'indomptable Ulrich allaient effacer la honte et les souillures de l'Empire...

J'ai cru moi-même un instant que le sentiment national allait se réveiller, que les hommes honnêtes et capables allaient se faire connaître... Mon illusion ne fût pas de longue durée ! et souvent je fus obligé de me forcer à avoir de l'espérance...

Jusque vers la fin d'octobre le temps fût employé à organiser l'armée, à armer et à mettre Paris en état de défense ;

Il y eût quelques combats livrés : le 19 septembre à Châtillon, le 13 octobre à Bagneux, le 21 octobre à la Malmaison. L'histoire d'un seul de ces combats serait l'histoire de tous... Nos généraux n'ont jamais su concentrer leurs troupes ni les engager... Ils n'ont pas su non plus mettre leur artillerie en œuvre. Les villages étaient attaqués à la baïonnette comme dans le bon vieux temps par trois ou quatre bataillons, sans artillerie... et au bout de quelques heures de combat, la retraite se faisait en bon ordre...

A la fin d'octobre, nous avons appris la reddition de Metz (27 octobre) peu après celle de Strasbourg (28 septembre). Bazaine fût appelé traître (ce qui peut bien être). Il y eût dans Paris une émeute (31 octobre) réprimée bien vite par la garde nationale et les pouvoirs du Gouvernement de la Défense nationale furent alors confirmés dans un plébiscite par une grande majorité de « oui ». Nous croyions alors que Trochu qui semblait avoir achevé son organisation allait enfin agir, et, nous ne voulions pas en désorganisant la défense confier les destinées du pays à des mains inconnues... Le Général Trochu en effet organisa trois armées dont une seule pouvait agir en dehors.

Le mois de novembre tout entier se passa encore dans l'inaction. Enfin, le 30 novembre une sortie vigoureuse eut lieu au-delà de la Marne sur Villiers et Champigny. Ducrot qui commandait en chef avait promis de vaincre ou de mourir. Il ne fit ni l'un ni l'autre et le 3 décembre le plateau de Villiers qui avait été conquis fût abandonné...

A partir de ce moment, je puis dire qu'une longue agonie a commencé ! Nous avons appris la défaite d'Orléans (combats de Beaune-la-Rollande du 28 novembre et de Patay du 2 décembre) et celui de Loigny-Pourpry (2-3 décembre) et le froid est devenu si vif que nos soldats avaient peine à tenir à la tranchée.

Toutefois un nouvel effort fût tenté sur Le Bourget (21 décembre). Le temps était devenu plus doux et j'espérais encore quelques succès, mais cette tentative fût faite avec tant de décousu et tant de mollesse qu'elle ne pût aboutir, même à la prise du Bourget qui était le premier village à enlever. Il faut vous dire ici que Le Bourget, contre lequel les efforts de l'armée échouèrent le 21 décembre, avait été pris le 28 octobre, mais que nous n'avions pas su le conserver.

Le froid redevint très vif à partir du 22 décembre. Les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements.

Le bombardement des forts de l'Est commença le 27 décembre, celui des forts du Sud le 5 janvier.

Depuis le 5 janvier jusqu'au 26, la rive gauche fût bombardée et cela pendant qu'un grand nombre d'habitants souffraient du froid et de la faim. Des obus tombaient dans la rue pendant qu'une longue file de ménagères attendait à la porte des boucheries et des boulangeries l'heure de la distribution. Toutefois, il y a eu peu de victimes comme je vous l'ai écrit et les dégâts matériels sont peu considérables.

Mr votre Père va avoir le bonheur de vous revoir ainsi que toute votre famille. Si j'étais libre je ne le laisserais pas partir seul, mais nous sommes prisonniers de guerre et nous ne pourrions sortir d'ici que la paix signée. Je ne voudrais point de cette paix et si la Province peut combattre encore, quelle recommence la lutte ; mais je crains, d'après tous les symptômes de défaillance qui se manifestent autour de moi que la Prusse ne rencontre plus d'ennemi devant elle !

Quelles conditions va-t-elle nous dicter ?

Mr votre Père veut défendre encore les intérêts de notre pays dans la prochaine Assemblée et, à mon avis, c'est faire acte de patriotisme, car les destinées de la France ont été longtemps entre les mains de gens incapables ou malhonnêtes....

Je compte les jours qui nous séparent encore... cinq mois d'absence au moins ! Vous me retrouverez marchant avec une canne. Je n'ose pas vous dire que je boîte très peu... Vous jugerez vous-même ! Mais j'espère que quelques mois de repos feront disparaître ce qu'il y aurait de trop vacillant dans ma démarche ».

Madame Wallon attend avec impatience une lettre de son mari par la voie ordinaire ou même peut-être son arrivée ?

Elle vient de recevoir le matin même (4 février) une lettre de lui par ballon monté de date peu récente. Cette lettre la met dans un cruel embarras. Mr Wallon voudrait décliner sa candidature posée à Valenciennes pour les élections à l'Assemblée nationale. Madame Wallon va consulter Ernest Boulan puis Mr Didier puis leur ami Mr Rousseau. Ils sont tous les trois d'avis, la liste étant déjà arrêtée, qu'il ne conviendrait pas de retirer le nom de Mr Wallon de la liste et « qu'il serait d'un très mauvais effet de retirer dans un moment aussi critique une candidature qu'on avait laissé poser dans des circonstances moins difficiles ».

Enfin Madame Wallon, sans pouvoir consulter son mari, se range à cet avis en pensant « qu'il ne fallait pas abandonner la partie aux rouges ».

« J'ai donc laissé faire quoiqu'en tremblant... ».

Sa sœur est aussi de son avis. Elle serait contente de savoir que ses filles et la Tante Barbedièrne le soit aussi. Elle en serait bien aise !

« J'ai beaucoup espéré voir votre Père. Je l'espère encore, mais comme c'est demain que se font à Paris les élections, je suis bien persuadée qu'il ne se mettra point en route avant d'avoir rempli son devoir d'électeur... »

Jeanne s'empresse de répondre à sa Mère (5 février) que sa Tante, sa sœur et elle sont tout à fait de son avis...

« Si les hommes aussi sages, aussi intelligents et je pourrais dire aussi bons politiques (car n'a-t-il pas montré combien il l'était dans toutes ces tristes circonstances ?) si ces hommes, dis-je, se retireraient comment la France serait-elle conseillée et ensuite gouvernée ?...

D'un autre côté, on conçoit aussi que Père recule à la pensée d'avoir à signer une paix aussi désastreuse ; lui, si sincèrement patriote, que ne lui en coûterait-il pas ! ?

Depuis quelques jours nous sommes comme toi attendant d'heure en heure l'arrivée de Père. Chaque coup de sonnette nous fait bondir le cœur... Nous avons même fait notre malle à l'avance, mais d'après cette dernière lettre, nous ne pouvons guère espérer cette surprise... Personne n'a reçu de lettres depuis l'armistice ; les Prussiens mettent peu d'empressement à faciliter la correspondance... »

Un avis de la poste ayant fait savoir que seules les lettres sous enveloppes ouvertes pourraient parvenir, Jeanne et sa sœur sont allées à la poste pour ravoire leurs lettres déjà écrites pour les réexpédier sous enveloppes non cachetées. On leur a répondu qu'elles étaient déjà parties pour le quartier général de Versailles (G.Q.G. allemand) et que là on jugerait si on devait les faire parvenir... « Je n'avais pas pensé qu'on les expédierait par cette voie, sans cela je n'aurais pas écrit ce que j'ai écrit... Je peux être sûre que le roi Guillaume les gardera pour lui... »

Nous avons enfin le plaisir de revoir l'écriture de Mr Silvestre que l'investissement a tenu séparé (ainsi que sa famille) pendant cinq mois. Il écrit le 6 février de Grignon au Capitaine Petit.

Sa femme a quitté Grignon le 6 septembre pour aller à Barrou (en Touraine dans l'Indre et Loire, berceau de la famille Petit) jusqu'au 3 ou 4 octobre. Elle est allée ensuite avec Auguste en Bretagne à Auray, à Carnac et à Grand-Jouan. Mr Silvestre est allé les chercher pour les ramener à Grignon avant Noël. Papa et Maman Petit sont restés à Maule. Ils ont tous écrit par pigeon et même par la poste prussienne. Il est désolé que rien ne soit arrivé à son beau-frère.

Il confie sa lettre à un ami, Mr Bella, venu de Paris hier voir sa bonne mère, et qui repart aujourd'hui pour rentrer à Paris.

Tout le monde se porte parfaitement bien à Grignon et à Maule. Seule sa mère fait exception : elle est fort mal depuis huit jours.

« Il m'est difficile de vous écrire cette lettre car Auguste est sur mon dos, me pousse, me parle, et me tire des coups de son canon de bois dans la figure... A Maule, vos parents n'ont pas souffert ni moralement, ni physiquement.

Dans nos campagnes, tout est en abondance malgré le passage des Prussiens. L'armée prussienne n'a pas ennuyé vos parents. Ils n'en ont logé que quelques-uns et pendant quelques jours seulement. On a dit que Maule était brûlé : c'est faux ! Il y a eu des menaces, mais le Curé a sauvé le village ; il a été adroit avec les Prussiens...

Grignon a été parfaitement respecté.

Nous avons eu à loger et à nourrir : 1 général (de Barby) avec 12 officiers et 80 à 100 soldats. Puis sont venus les uhlands, les dragons, mais tout cela n'a duré que du 20 septembre au 15 octobre et encore nous avons été bien des jours sans voir de soldats.

L'armée prussienne nous ennuie en ce moment avec les contributions qu'il faut payer chaque mois. Mon Père, en qualité de Maire, a eu et a encore bien des tribulations. Quand vous reverrez Auguste vous le trouverez bien grandi. Il parle très franchement et dit tout. Il ne veut pas me quitter ; il faut que je l'aie partout avec moi ».

La cousine Emilie Caffiaux sachant que Mr Wallon va pouvoir venir à Valenciennes s'empresse d'écrire à Jeanne (6 février) que leur chambre les attend, elle et Valentine, et qu'elles se dépêchent de venir.

Une lettre de Paul W. (6 février) à ses « chères petites sœurs » leur dit son désespoir étant « prisonnier » de ne pouvoir se joindre à son Père qui va pouvoir « les serrer dans ses bras après cinq mois d'absence ».

« Je le vois partir avec envie, mais avec un vif plaisir aussi, car notre cher Père a bien besoin de se reposer de toutes les fatigues dont il a généreusement pris sa part, trop généreusement même... Il va vous apprendre la vérité et j'espère que vous le gronderez bien fort comme je n'ai osé le faire moi-même, tellement je trouvais beau et excusable son sacrifice... Il vous avouera donc que sans s'en vanter, sans vous avoir demandé votre avis, il s'est fait artilleur et montait sa garde comme le plus humble soldat à l'un des bastions de Paris !!!⁴⁷ »

Père vous apprendra aussi une bien triste nouvelle dont nous avons été bien douloureusement affectés, mais je lui laisse ce pénible soin...⁴⁸ ».

On sent par l'écriture que cette lettre a été hâtivement rédigée au dernier moment, à l'heure du départ de son Père.

Jeanne W., ayant encore eu une forte migraine n'avait pu donner des nouvelles à sa mère. C'est Valentine qui l'a remplacée. Aussi Madame Wallon s'inquiétait de ce silence (lundi 6 février). Elle a appris d'une amie l'arrivée d'un monsieur de Paris, parti samedi matin et arrivé dans l'après-midi de dimanche. « Il avait laissé Paris dans un état très calme. Les élections devaient s'y faire hier dimanche⁴⁹.

Tous les membres du gouvernement à l'exception de Gambetta⁵⁰ étaient portés comme candidats à la Constituante... »

L'arrivée de ce monsieur à Valenciennes laisse espérer celle de Mr Wallon « pour aujourd'hui ou demain... »

Justement la petite Geneviève, Marguerite et Etienne ont ajouté quelques lignes à la lettre écrite par Madame Wallon à son mari...

« Voici ce que la petite Geneviève ajoutait à ma lettre, de son cru bien entendu : « Mon cher Papa, puisque l'armistice est commencé il faut que tu demandes à Mr Bismarck la permission de venir nous voir. Tu seras bien nourri. Mais il faudra toujours rester avec nous : *tampis*, la concierge pourra bien garder la maison ; puisque tous les autres locataires sont partis, tu peux bien en faire autant. Mais il ne faut pas aller à Douai *quar* tu te tromperais : nous sommes à Valenciennes... ».

Je vous enverrai bien volontiers les numéros de l'Echo qui parleront des élections et de la candidature de votre Père.

⁴⁷ Mr Wallon avait alors 59 ans.

⁴⁸ Peut-être apprendrons-nous cette triste nouvelle par les lettres suivantes.

⁴⁹ Les élections eurent lieu le 8 février.

⁵⁰ Démission de Gambetta (6 février 1871). Résolu à lutter jusqu'au bout, Gambetta voulut parler en maître. S'érigeant au-dessus du gouvernement de Paris qui, à ses yeux, avait eu le tort de ne pas l'avoir consulté lors de la conclusion de l'armistice, il rendit le 31 janvier un décret déclarant inéligibles à l'Assemblée nationale tous ceux qui avaient exercé sous l'Empire des fonctions de Ministre, de Sénateur, de Conseiller d'Etat ou s'étaient présentés au pays comme candidats officiels. Malgré l'intervention de Jules Simon, Eugène Pelletan et Emmanuel Arago auprès de la Délégation à Bordeaux pour le faire revenir sur d'aussi graves décisions, toute tentative de conciliation échoua.

Dans le même temps les partis révolutionnaires s'agitaient dans le Midi, réclamant la guerre à outrance et l'établissement d'un Comité de Salut Public.

Le Gouvernement de Paris faisant preuve d'énergie annula le décret sur les inéligibilités électorales. Gambetta dut démissionner surtout que Bismarck menaçait de rouvrir les hostilités.

Ce ne sera que celui que nous allons avoir ce soir qui publiera la liste des candidats patronnés par ce journal et aussi, je crois, par le Courrier du Nord.

On espère fortement à Valenciennes que c'est cette liste qui passera, car l'esprit n'y est nullement à la République avancée et encore moins à la continuation de la guerre que tout le monde juge tout à fait impossible maintenant.

On a dû mettre sur cette liste quelques noms qu'on aurait bien voulu voir remplacer par d'autres, mais, qu'on s'est résigné à accepter dans la crainte d'une scission qui aurait pu faire trop de tort à la cause commune.

J'ai su que dans un Comité de Fabricants de sucre de l'arrondissement de Valenciennes, réuni samedi dernier, pour arrêter le choix des candidats, le nom de votre Père avait été accueilli à n'unanimité. Or vous savez que les Fabricants de sucre n'ont pas une petite importance dans ce pays... »

Marguerite, Geneviève et Etienne vont bien. Le dernier « a encore été premier : c'est la 10^e fois depuis qu'il est au collège ».

Elle termine en ajoutant ces mots : « cette dissidence entre Gambetta et le Gouvernement de Paris m'effraie pour l'avenir... »

Le 9 février, le Capitaine Petit écrit à Mr Wallon. L'adresse de sa lettre est rectifiée. Valenciennes est barré et l'adresse complétée par « Député à l'Assemblée constituante » à Bordeaux.

Après lui avoir donné les nouvelles reçues de son beau-frère Silvestre et dit son désir d'aller bientôt à Valenciennes et à Douai « porter l'expression de ma joie et de ma reconnaissance », il lui parle des élections :

« Le vote a eu lieu hier sans que l'ordre fût troublé. Mais quel désordre dans les bulletins de vote ! Au Comité des Fortifications où nous avons installé un bureau, j'ai dépouillé le scrutin avec le Colonel et un autre capitaine. Nous n'avions que 28 votants et nous avons eu des voix pour 224 candidats ! Nous avons été occupés au dépouillement depuis 6 heures jusqu'à 9 h 1/2 du soir...

Nous sommes bien inquiets sur les élections de la Province... La scission entre Gambetta et le Gouvernement de Paris, la difficulté des communications, ont dû rendre ces élections bien difficiles ?

J'apprendrai avec le plus grand plaisir que vous êtes appelé à faire partie de l'Assemblée ⁵¹ qui aura de si graves questions à résoudre et de laquelle dépend peut-être l'avenir de notre pays. J'ai pu voter à Paris parce que j'y suis né et que j'y ai tiré au sort.

Mr Paul a repris ses travaux. Je l'ai vu hier et ce soir je vais dîner avec lui et avec Mr Puiseux.

A la même date (9 février) Jeanne écrit à son fiancé leur joie d'avoir enfin revu « leur bon Père » arrivé la veille au matin.

« Nous l'espérions bien un peu depuis l'annonce de l'armistice ; nous passions toutes nos journées dans l'attente et chaque coup de sonnette nous faisait battre le cœur. Aussi, jugez de notre émotion quand hier, à notre réveil, nous avons entendu sa voix dans la maison. C'était bien lui, lui que nous avons tant désiré et dont le retour nous semblait ne devoir jamais arriver tellement la séparation nous avait paru longue et dure... Aussi comme nous l'avons serré dans nos bras, comme nous l'avons embrassé, comme nous l'avons entouré et pressé de mille questions... que nous étions heureuses de le retrouver toujours le même ; nous avons si peur de le voir changé et vieilli... Mais pourquoi faut-il que tous nos chers assiégés n'aient pu l'accompagner...

⁵¹ A en juger par l'adresse rectifiée, le Capitaine Petit a dû apprendre cette nomination, sa lettre déjà fermée et avant de l'avoir expédiée.

Les ballons nous ont apporté bien des consolations pendant ces cinq longs mois ; ils étaient presque toujours de fidèles messagers ; bon nombre de vos lettres me sont parvenues... à peu près toutes, je crois, et elles m'ont fait passer de bons moments, je vous assure.

Pourquoi n'ai-je pas pu vous le faire savoir et vous procurer la même jouissance ! Nous avons essayé de bien des moyens pour faire entrer vos lettres dans Paris ; aucun n'a réussi malheureusement !.....

Nous sommes maintenant en pleine élection. Depuis hier soir on procède au dépouillement du scrutin. On y a passé toute la nuit. Il est onze heures et le résultat n'est pas encore connu. Puisse la France être dignement représentée à cette Assemblée et montrer à tous que malgré sa faiblesse actuelle elle est encore grande et forte. Que de questions vont être traitées et combien est important que nos représentants soient sagement choisis.

La candidature de mon Père est fortement appuyée. Elle aurait certainement passé avec une grande majorité s'il n'y avait eu, comme mon Père l'explique à Paul dans sa lettre d'hier, cette erreur sur le nombre de candidats. Un décret portait leur nombre à 29 tandis que le département n'avait droit qu'à 28. Un 2^e décret parut la veille des élections annulant le 1^{er}, mais alors que les listes étaient imprimées et distribuées depuis longtemps et, dans le cas où on aurait laissé 29 noms sur la liste, le 29^e devait être annulé. Mon Père grâce à son W se trouvait le dernier ; cela lui donne donc une grande chance en moins.

Il s'en réjouissait en pensant que cela le délivrerait de cette lourde responsabilité, mais il paraît qu'il est à peu près sûr qu'il sera nommé quand même ; le département du Nord et Valenciennes en particulier a voulu témoigner par son vote de l'estime qu'il lui inspire. Nous serions heureux et fiers si sa candidature réussissait, mais nous n'osons le désirer ne sachant pas s'il n'y aura pas là pour nous un nouveau sujet d'inquiétude ? Les résultats seront probablement connus aujourd'hui ; j'attendrai pour mettre ma lettre à la Poste ».

Elle ne termine sa lettre que le lendemain, mais sans parler du résultat de cette élection.

Elle parle « de la triste nouvelle « apportée par son Père de la mort de cette amie, de ce membre de notre famille pouvons-nous dire, qui nous a tous plongés dans la douleur... Elle a passé toute sa vie à se dévouer. Ma sœur perd en elle une seconde mère... », mais sans nommer cette amie ⁵².

Le 10 février, le Capitaine Petit a eu la joie de lire la lettre écrite par Jeanne à son Père... « c'était la 1^{re} fois depuis bientôt cinq mois que je voyais votre écriture... Aussi depuis que je n'ai plus de modèle, vous voyez que la mienne ne s'est pas améliorée... Tous nos malheurs ne viennent pas de notre défaite et les élections de Paris montrent de nouveaux périls. La majorité des électeurs à Paris est conservatrice c.à.d. qu'elle appartient au parti libéral éclairé et cependant la plupart des noms sortis du scrutin

⁵² D'après les renseignements donnés par Maurice Guibert auquel j'avais donné à lire cette Histoire de la famille, il s'agit d'une demoiselle Julie qui avait élevé Aristide Guibert et sa sœur Céline (devenue Mme de la Gillardaie) restés orphelins très jeunes. Lorsque Aristide Guibert est venu à Paris pour y continuer au Lycée Saint-Louis ses études commencées à Quimper, c'est Melle Julie qui les a amenés, lui et Céline à Paris. Elle a fait entrer Céline au Couvent de la Visitation et, avec l'autorisation de la Supérieure, est restée logée à la Visitation pour ne pas abandonner trop vite Céline. Pendant la guerre de 1870, elle se trouvait au couvent de la Visitation et c'est là qu'elle est morte, le jour même qu'Aristide Guibert avait pu, venant de Rennes, entrer un des premiers à Paris. Son enterrement a été suivi par tous les membres de la famille qui se trouvaient à Paris.

représentent le parti radical autrement dit le parti rouge, rouge écarlate... Il y a eu là une surprise qui renferme un grand enseignement.

Le parti conservateur n'a pas su se discipliner, se compter, il n'a pas su faire taire ses petites préférences, ses petites rancunes et il s'est trouvé divisé devant le parti extrême qui a marché au scrutin avec ensemble et une seule liste à la main ⁵³.

Pendant que nous dispersions nos voix sur un grand nombre de candidats, le parti radical les concentrait sur un petit nombre et les faisait passer. C'est ainsi que beaucoup de Députés de Paris ne représenteront que la minorité. Les conséquences peuvent être graves ».

Il donne les nouvelles qu'il a reçues de sa famille. Sur une petite feuille de papier bleu, Jeanne écrit à la hâte au crayon, le 11 février, que son Père les quitte sans avoir pu les prévenir d'avance. Elle n'a donc que juste le temps de jeter quelques lignes d'affection à son fiancé pour les confier à son Père.

Par Mr Desjardins, Professeur à l'École normale, allant à Douai, le Capitaine Petit peut faire parvenir à Jeanne le 11 février une lettre dans laquelle il peut épancher tout son cœur, sans la crainte que lui donnait la voie prussienne. Il ajoute qu'il vient d'apprendre à l'instant que son Père faisait partie de l'Assemblée (on ne s'explique pas alors le changement d'adresse de sa lettre du 9 février. N'avait-il pas expédié cette lettre à cette date du 9 ?

En regardant les cachets, elle est bien partie de Paris le 9, mais n'est arrivée à Valenciennes que le 17 février après le départ de Mr Wallon et la correction de l'adresse n'est pas du Capitaine Petit mais de Jeanne qui l'a fait suivre à son Père à Bordeaux.

En même temps qu'à sa fiancée, le Capitaine Petit écrit le 11 février à Mme Wallon pour la féliciter de l'élection de son mari.

De Besançon, Henri Wallon qui n'a reçu qu'un courrier, il y a déjà quinze jours, daté du 16 janvier, se plaint le 11 février que l'armistice n'ait aucun effet de leur côté « on bombarde toujours à Belfort ; on canonne et attaque les forts de Joux près de Pontarlier. On se comporte comme s'il n'y avait pas d'arrêt dans les hostilités. Cependant depuis huit jours les Prussiens ne se sont pas rapprochés de Besançon. Ils en sont à 5 ou 6 lieues tout autour ».

Le Capitaine Petit, très ému de ce petit mot au crayon que lui a bien remis Mr Wallon à son passage à Paris en exprime toute sa reconnaissance à sa fiancée (14 février). Il a eu des nouvelles plus détaillées sur sa famille pendant toute cette période d'investissement. A Maule, il y a eu des pillages, mais la maison de ses parents a été miraculeusement épargnée. A Grignon, il n'y a guère eu que des réquisitions et « le vin de Mr Boitel que les Prussiens ont bu et ont trouvé excellent ».

Le résultat du vote à Paris n'est pas encore connu. Mais déjà il est certain qu'une dizaine de personnages du plus mauvais aloi tels que Félix Pyat, Delescluses etc... seront nommés. Trochu n'a eu aucune voix à Paris ; c'était justice, mais pourquoi se jeter ainsi brusquement d'une extrémité à l'autre ? On a voté pour Gambetta à Paris et pour Trochu en province. A Lyon où la commune a régné en souveraine, les élections ont été conservatrices ! A Paris, c'est une honte, à mon avis, qu'après une si belle résistance, la population envoie, pour la représenter, de tels hommes ! Décidément, le suffrage universel

⁵³ *Après les élections de 1936 on aurait pu récrire exactement la même phrase... Les honnêtes gens sont incorrigibles... Ils ont trop l'orgueil de leur honnêteté...au fond.*

donne de biens tristes résultats et c'est pitié de voir des gens faire résider la source du droit et de la justice dans l'autorité du peuple...⁵⁴

Il réserve à sa fiancée la surprise d'un cadeau qu'il est allé choisir avec Paul W... « C'est surtout au bon goût de Mr votre Frère que vous le devez. Je n'ai pu encore vous l'envoyer, mais je compte aller le porter moi-même prochainement. Aussitôt que les portes nous seront ouvertes j'irai passer un jour à Maule et à Grignon et le surlendemain je serai à Douai ou à Valenciennes, car je marche bien et ne craindrai pas la fatigue ».

Laure Cronier, toujours à Londres, félicite Jeanne (16 février) de la nomination de son Père à l'Assemblée nationale. Elle s'étonne que Jeanne dans sa dernière lettre (28 janvier) n'ait pas soufflé mot de la capitulation de Paris, signée depuis le matin du 28 janvier et dont on parlait à Londres trois jours auparavant comme d'une chose certaine ? et qu'elle continue à manifester sa confiance dans le succès et le triomphe de notre héroïque capitale, quand il fallait bien alors avouer que le moment des illusions était passé !

A Londres, on considère si bien la guerre comme finie qu'on n'en parle même plus.

Laure estime qu'il vaut mieux la paix. D'ailleurs les partisans de la guerre à outrance perdent du crédit et le parti de Gambetta n'a presque plus d'adeptes.

« Espérons et prions pour que la voix de la raison prévale dans l'Assemblée et que les conditions de paix, quelques désastreuses qu'elles puissent être soient acceptées par la France ».

Après bien des échanges de lettres et de dépêches entre Mme Cronier et son mari, au sujet de leur retour à Rouen, Mr Cronier a jugé finalement préférable que la famille restât encore un peu en Angleterre, la petite vérole sévissant sérieusement à Rouen.

Son Père qui avait fermé sa fabrique (teinturerie) depuis le mois d'octobre s'est décidé à la rouvrir.

De Besançon, Laure a reçu le 7 février une lettre d'Henri Wallon du 26 janvier qui lui est arrivée par la France. Elle a lu dans un journal anglais que les communications entre Besançon et Genève étaient interrompues. Besançon serait-il investi ?

Enfin le Capitaine Petit a reçu le 17 février seulement la lettre de Jeanne du 9 février... « en lisant votre lettre ce matin (17 février) j'ai oublié les Prussiens, le siège, les élections de Paris, en un mot tous nos malheurs. Je vais la joindre à celles que je possède déjà et que j'ai lues et relues pendant ces cinq mois.

L'armistice est prolongé jusqu'au 24 février. La solution pacifique ne peut tarder, car maintenant il ne faut plus se faire d'illusion... La continuation de la lutte est impossible et c'est une erreur de croire qu'on pourra armer le paysan du couteau et faire la guerre de partisans. Notre territoire et notre caractère ne se prêtent pas à cette guerre. Les paysans dans beaucoup de villages ont peu souffert de la présence des Prussiens. Quelques-uns même ont fait avec eux un commerce lucratif. Les Prussiens ont brûlé et pillé des maisons abandonnées, mais peu importe au paysan : c'est la maison du voisin et le voisin est riche ! Voilà où nous en sommes ! »

Il se félicite et félicite Jeanne de la nomination de Mr W. à l'Assemblée. « Beaucoup de députés ont brigué cette position comme un honneur ; Mr Wallon l'a

⁵⁴ *Que dirait mon Père s'il avait encore vécu en l'an de grâce 1937 avec la dictature prolétarienne derrière Blum et sa bande de Juifs ?*

accepté comme un devoir et il souhaite que le vote de l'Assemblée soit conforme aux intérêts du pays ».

« En ce moment je recueille tous les documents relatifs au triste siège de Paris. J'ai pris des notes nombreuses.

J'ai fait dresser des cartes que le Colonel commence à trouver intéressantes. Lorsque j'ai été attaché à l'Etat-Major Général, le Colonel m'a chargé de recueillir au jour le jour ces documents. Je faisais aussi un peu de correspondance, mais j'avais l'air, avec mes deux béquilles, d'un employé de peu d'importance. J'ai beaucoup souffert. Mais, peu à peu, les notes ont pris de la valeur et le bureau est maintenant un petit centre de renseignements. Je n'ai aucune vanité à tirer de là : ce sont les événements et non pas moi qui ont donné de l'importance à ces documents...

J'espère que je pourrai rester quelques temps à Paris. Toutefois, je ne me fais pas d'illusion ; il ne manquera pas d'officiers bien appuyés à qui donner la suite de mes affaires... Mais, en me retirant, j'aurai peut-être la consolation d'obtenir une résidence à mon choix, qui sera le vôtre, si vous voulez bien me donner le droit de vous consulter. Et cependant, si je pouvais rester quelques temps à Paris ! ?...

Le service de la poste va se faire plus régulièrement : nos lettres vont aller directement dans les pays occupés sans passer par Versailles. Ainsi nous ne serons bientôt plus aussi malheureux... ».

Cependant, le 18 février, Jeanne se plaint encore de la longueur des communications. Elle raconte au Capitaine Petit le départ de son Père après le court et bon séjour qu'il vient de faire au milieu de sa famille à Valenciennes où elles sont allées Valentine et elle et d'où elle écrit.

« et pourtant il a dû nous écrire plusieurs fois... son silence nous paraît bien long... nous l'avons si peu vu et son départ a été si brusque ! Mais il faut encore nous estimer heureux ; tant d'autres n'ont pu jouir du même bonheur... ».

Et ce départ a été si précipité « qu'il m'a été impossible d'écrire si ce n'est quelques mots que mon Père m'a demandé de tracer à la hâte, debout dans la gare, alors que le train sifflait déjà... ».

Elle dit quelle consolation a été pour elle toute cette correspondance reçue par ballons et quelle jouissance elle a ressentie à lire et relire les sentiments exprimés par son fiancé dans ses lettres, surtout dans celles du 11 postée à Douai... Elle se sent maintenant plus sûre de son bonheur parce qu'il repose sur Dieu...

Je ne comprends pas qu'on puisse se passer de religion. Ceux qui la dédaignent n'en ont donc jamais senti l'utilité, la douceur ? Alors que dans les moments de peine, les consolations humaines ne pouvant rien, une pensée de la Foi, une élévation vers Dieu, vous mettent dans le cœur un baume, un calme indéfinissable...

J'ai reçu hier soir une bonne lettre de Mr le Doyen ; il me dit vous avoir écrit « sept énormes pavés ». Je m'en réjouis bien pour vous.

Adieu, cher Monsieur, continuez de vous bien soigner. Ne commettez aucune imprudence ; vous savez, sans faire de reproches, que c'est un peu dans votre caractère et j'espère que vous vous remettez complètement. Mais s'il vous en reste pour l'avenir quelque chose, ne vous en tourmentez pas ; cela ne nuit pas au bonheur ; cela nous rappellera bien des souvenirs et s'il s'en trouve malheureusement de bien tristes, il en est aussi de bien consolants... Ecrivez-moi souvent. A vous de cœur — Jeanne. ».

Ayant reçu une lettre de ses parents, toujours en bonne santé, son père ne pouvant quitter Maule pour venir le voir à Paris, à cause du passage continuel des Prussiens, le Capitaine Petit écrit à Jeanne (19 février) : « quel amour profond mes parents ont pour moi et comment pourrai-je jamais leur témoigner assez d'affection ? Je

donnerais beaucoup pour être en ce moment près d'eux, les consoler, les entourer de toutes sortes de soins et il me semble parfois que j'ai mal employé le temps pendant lequel j'ai eu le bonheur d'être près d'eux !

Mon Père est très âgé et je crains toujours que les souffrances morales de cette triste époque n'altèrent sa santé. Enfin Dieu qui a été bon pour nous, continuera à veiller sur nos familles...

Je ne sais encore ce qu'on va décider sur notre sort mis je ne suis pas inquiet ; on aura toujours besoin de nous et notre position, je crois, ne peut que devenir meilleure pour ceux qui voudront travailler. On va reconnaître peut-être enfin que la faveur du prince ne fait pas les bons officiers et on n'appellera à une position que ceux qui sont capables de la remplir. Je suis prêt à accepter ces nouvelles conditions et même de bon cœur, car j'espère, qu'avec du courage et soutenu par l'espérance de mériter votre estime, j'arriverai... ».

Le lettre du 18 février de Jeanne W. à son fiancé a vivement touché ce dernier. Il se réjouit de pouvoir écrire plus librement maintenant et fait des vœux pour pouvoir aller bientôt la rejoindre à Douai.

« Encore quelques jours de patience et de courage et nous toucherons presque à la fin de cette terrible épreuve, lui écrit le Capitaine Petit (20/21 février). Mr Thiers nommé Chef du pouvoir exécutif, appuyé par l'autorité d'une chambre éclairée et libérale pourra aider notre pays à cicatriser ses nombreuses blessures... ⁵⁵

Le 26 février, Jeanne et Valentine, restées à Valenciennes depuis la très courte visite de leur Père, reviennent à Douai auprès de leur Tante Barbedième.

Elle s'excuse (28 février) d'être restée 10 jours sans écrire à son fiancé. A Valenciennes, elle avait bien peu de temps à elle, les journées passant vite, partagées entre les parents et amis qui y sont très nombreux. A Douai, elle va reprendre sa vie calme et pouvoir écrire aux uns et aux autres, en particulier à son frère Paul qui attend lui aussi depuis longtemps une longue lettre.

« Nous sommes toujours dans un moment d'incertitude bien pénible ; une dépêche nous annonçait hier qu'on était tombé d'accord dans les négociations et que les préliminaires de la paix étaient arrêtés ; il ne restait plus qu'à les soumettre à l'assentiment de l'Assemblée ; on nous promettait d'autres détails, mais on ne nous les a pas encore transmis ? ⁵⁶

Quelle paix allons-nous avoir et à quelles conditions verrons-nous cesser cette affreuse guerre qui depuis tant de mois nous désole et a causé le malheur de notre pauvre France, la ruine et la douleur de tant de familles ?

⁵⁵ Les élections eurent lieu le 8 février. Le 12, l'Assemblée nationale se réunit à Bordeaux et nomme Thiers chef du pouvoir exécutif en réservant la question de la forme du gouvernement. La mission de Thiers était expressément définie : il devait traiter avec le vainqueur. Assisté d'Ernest Picard et de Jules Favre, il se rendit à Versailles. Il insista auprès de Bismarck pour conserver Metz et Belfort. Tout ce qu'il pût obtenir ce fût une réduction d'un milliard sur l'indemnité de guerre et la conservation de Belfort. Mais il dût se résigner à l'entrée de Guillaume à Paris à la tête de 30 000 allemands.

⁵⁶ Les préliminaires de la paix furent ceux que voulut le vainqueur :

1. La France abandonnait à l'Empire allemand (proclamé solennellement, le 18 janvier 1871, à Versailles dans la Galerie des Glaces) toute l'Alsace, sauf Belfort, et une partie de la Lorraine avec Metz ;
2. Elle payait une indemnité de 5 milliards ;
3. Elle prenait à sa charge les frais de l'occupation allemande jusqu'à l'acquittement de l'indemnité.

Le 1^{er} mars, l'Assemblée nationale de Bordeaux, après avoir proclamé la déchéance de Napoléon III et de sa famille, ratifia les préliminaires de Versailles, malgré les éloquentes protestations des Députés alsaciens-lorrains.

Il ne nous faut pas compter sur la générosité de la Prusse ; c'est une nation qui ne saura pas se montrer grande dans la victoire... et puisqu'il nous est impossible de lutter encore, il faut nous résigner... Mais comme vous me le dites si justement, il faut prendre dès à présent la résolution de travailler, chacun selon ce qui est en son pouvoir, à relever notre pauvre patrie de ses ruines. Elle, au moins, n'aura rien perdu de sa dignité ; elle est restée grande au milieu du malheur et malgré toutes les humiliations que la Prusse lui fera subir, usant de son droit du plus fort, elle pourra encore relever fièrement la tête et avoir le sentiment intime de sa supériorité morale sur son ennemie. Je ne suis pas de ceux qui désespèrent de la France ; je suis persuadée qu'elle sortira régénérée de cette grande épreuve... »

Nous sommes hélas obligés d'accepter l'entrée à Paris de l'empereur Guillaume à la tête de 20 000 prussiens.

« La dernière humiliation que nous redoutions ne nous sera pas épargnée, écrit le 28 février le Capitaine Petit. Les Prussiens entrent à Paris demain mercredi (1^{er} mars). Il est vrai qu'ils n'occuperont que le quartier des Champs-Élysées au nombre de 30 000 hommes et devront rester enfermés entre la Seine, la place Louis XV (aujourd'hui place de la Concorde) et la rue St Honoré. Mais qui pourrait les empêcher de se répandre dans toute la ville si quelque prétexte leur était fourni ?

Nous sommes tous dans une désolation profonde...

Une manifestation a eu lieu hier et avant-hier à la colonne de Juillet. Le peuple a couvert la colonne de couronnes d'immortelles. Quelques discours ont été prononcés à bâtons rompus et tout se serait passé en bon ordre si quelques émeutiers de la plus mauvaise espèce n'avaient profité de l'occasion pour jeter à la Seine un malheureux sergent de ville ou (pour parler un langage républicain) un agent de la paix. Les détails de cet assassinat sont navrants et, ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'une foule nombreuse assistait à ce spectacle sans rien faire pour empêcher le crime d'être consommé...

Quand donc sortirons-nous de cette situation pénible ? Une étincelle peut allumer dans Paris un terrible incendie. Nous ne pouvons rien faire pour conjurer l'événement. Il suffit d'un cerveau brûlé pour tout perdre ! »

Mars 1871 :

Paul W. écrit à ses chères petites sœurs une lettre avec cet en-tête :

Paris – Mercredi 1^{er} mars – Entrée des Prussiens dans Paris – Souvenez-vous...

« Oui, souvenons-nous-en tous, mes chères sœurs et jusqu'au jour d'une revanche éclatante et implacable - que notre malheureuse patrie se souvienne et se prépare par de sérieux, de vigoureux efforts à la vengeance ! La leçon a été dure. Le sera-t-elle assez pour tout le monde ? Notre organisation entière est à refaire. Il faut opérer radicalement : tout détruire pour tout relever, les institutions comme le moral. Il faut faire peau neuve enfin !

Ce matin, à mon réveil, mon premier regard a été vers la fenêtre ; le ciel était couvert. J'étais heureux ! s'il pouvait donc pleuvoir ! si le ciel lui aussi pouvait prendre part à notre deuil !... Mais non, la journée a été splendide et ils ont dû ces hommes du Nord se pavaner à leur aise dans les Champs-Élysées, dans ce Paris qui les recevait si généreusement lors de notre grande Exposition ; le roi Guillaume n'a même pas la pudique mémoire du cœur !

Les journaux suspendent tous leur publication pendant le séjour des Prussiens dans Paris ; tous les magasins, tous les cafés se ferment en signe de deuil sur les boulevards, comme aussi dans notre quartier... »

Il y a 8 jours, lorsque les négociations pour la paix marchaient si mal, Paul W. avait décidé de se sauver de Paris, où il était prisonnier de guerre, avec quelques amis, pour aller s'enrôler dans l'un des débris des armées de province, dans l'espoir que les hostilités allaient reprendre, les conditions imposées par Bismarck ne pouvant pas être acceptées par une nation ayant du cœur.

« Notre départ était même fixé pour le lendemain lorsque l'un des 15 nous apprit que toutes les conditions seraient acceptées et la paix signée et... nous restâmes... ».

Il ne songe donc plus qu'à pouvoir partir le plus vite possible pour aller revoir sa famille à Valenciennes et à Douai. Seulement, le concours de Rome commence le 14 mars ! « Pourrais-je m'absenter 3 ou 4 jours d'ici là ? si je le peux, je le ferai je vous assure. Sinon j'irai vous retrouver après l'esquisse, ce qui serait le 26 mars si j'étais admissible, le 20 si je ne l'étais pas... »

Le 3 mars, le Capitaine Petit, après avoir appris la veille les conditions acceptées pour les préliminaires de la paix, écrit à Jeanne combien ils souffrent tous de cette humiliation et de cette honte !

« Vous avez sans doute appris que les Allemands sont entrés dans Paris mercredi dernier. Ils ont occupé le quartier des Champs-Élysées presque furtivement. Mais l'attitude de la population a été tel qu'ils n'ont pu trouver prétexte à exercer leur petite industrie d'emballeurs. Ce matin, ils ont quitté la ville comme ils y étaient venus, silencieusement... »

Par un jeune homme venu de Maule, il a reçu de bonnes nouvelles de ses parents. Le pays a supporté comme les environs de Paris des réquisitions assez fortes que la commune a dû payer de suite en contractant un emprunt.

« La lecture de ces conditions de paix m'a gâté hier une belle journée. Le Colonel m'a appris hier matin qu'il avait demandé au ministre et au Général commandant supérieur du Génie que je fusse conservé au Comité des fortifications pour achever le travail dont j'étais chargé. Ce travail est de longue haleine. J'aurai donc le bonheur de pouvoir rester tout le printemps et tout l'été à Paris.

Cette situation que je n'osais espérer, que je n'osais solliciter, me fait oublier depuis hier toutes mes douleurs, toutes mes souffrances personnelles. Six mois, huit mois, peut-être beaucoup plus encore, à Paris, près de vous, près de mes parents, au milieu de toutes mes affections !

J'aurai de plus un travail intéressant à faire et une position excellente pour assister à la réorganisation de l'armée et du Corps en particulier, pour prendre part au besoin à la lutte si nous sommes appelés à donner notre avis.

Cette position me donnera de plus la facilité d'obtenir une place (de fortification bien entendu) à votre convenance. Mais je vais peut-être trop vite ? et je bâtis déjà des châteaux... Un mot a suffi pour me faire entrevoir un bonheur inespéré ; un mot peut faire écrouler cet édifice ?...

Mr votre Père ne tardera pas à rentrer à Paris aussi avec l'Assemblée et s'il juge que vous avez été assez longtemps exilées et qu'il n'y a plus aucun danger pour vous et vos petites sœurs à venir respirer l'air de Paris, nous serons bientôt réunis.

Je vous montrerai le champ de bataille où Paris s'est illustré. Mr Paul vous fera visiter les lieux qu'il parcourait en reconnaissance, l'oreille au guet, le doigt à la détente du fusil... Mr votre Père et Mr Puiseux vous montreront les bastions témoins de leurs veilles,

par le froid et la neige et au milieu du bombardement... Vous verrez que notre ville, notre cher Paris s'est bien battu. Il a sacrifié ses promenades et toute cette belle ceinture de châteaux, de villages où sa population allait oublier le dimanche les travaux et les soucis de la semaine. Tout cela est ruiné ! Saint-Cloud, Rueil, Meudon et son château, tout ruiné !

Nous pouvons encore être fiers d'être Parisiens !

J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, à vous raconter. J'espère que bientôt je pourrai vous voir et cesser enfin cette conversation froide et monotone sur le papier...

Mr Paul va commencer son concours de Rome ; il est très occupé et ne sait encore quel jour il pourra aller dans le Nord.

Mr Puiseux doit quitter Paris dans 2 ou 3 jours pour retrouver sa famille ; il espère la ramener avant la fin du mois ».

Paris est vidé de la horde prussienne... Il fait un soleil splendide qui rappelle au Capitaine Petit « le ciel du Midi ». Son Père vient d'arriver à Paris. Il l'a serré dans ses bras après six longs mois de séparation. Il respire, il est moins tourmenté. On le sent dans sa lettre du 4 mars à sa fiancée qu'il taquine affectueusement au sujet des défauts dont elle s'accuse et de ses scrupules...

« J'ai lu et relu votre lettre (du 28 février : elle a mis encore six jours à lui parvenir !) toute la matinée et je n'ai pu m'empêcher de sourire, chère Mademoiselle, en voyant quelle peine vous vous donniez pour vous trouver un défaut... un jour c'est une mauvaise écriture, un autre c'est une paresse inimaginable... mais vous êtes forcée bien vite de confesser la vérité et d'avouer que vous écrivez toute la journée pour satisfaire les exigences de vos parents, exigences de plus en plus impérieuses à mesure que vous écrivez davantage.

Vous m'annoncez encore beaucoup d'autres défauts. Dieu veuille que votre retour à Paris me permette de vous aider dans la recherche de tous ces petits défauts ! A vous seule, vous ne pourriez jamais les découvrir : ils sont si petits... si petits ! et si bien cachés ! que l'examen de conscience le plus scrupuleux aurait de la peine à leur donner un air et une taille convenables !

Je me suis rappelé en même temps la conversation de Mr le Doyen chez Mme Barbedièrne et ce que vous m'avez dit en revenant le soir de cette délicieuse promenade aux fortifications et je sais que les scrupules ne m'effraient pas plus que vous.

Depuis cinq mois j'ai fait plus d'une fois la revue de mes souvenirs ; je crois qu'il n'en manque pas un. Chacun d'eux répond à l'appel et vient me rappeler une parole, un geste, un regard... souvent même quelque chose de plus fugitif encore. J'arrête alors l'inspection et je passe le reste de la journée en compagnie de ce petit sylphe qui bourdonne à mes oreilles, dérange ma plume, égare mes paperasses et se plaît à se moquer de la mauvaise besogne que je fais alors... Et je ris avec lui ; ce petit sylphe est mon ami...

C'est ainsi qu'en écrivant cette lettre ou plutôt en lisant la vôtre le petit démon, que j'appellerai démon des scrupules, s'est accroché à mon oreille et m'a bégayé cette partie de nos entretiens d'autrefois et en écoutant bien, en reconstruisant les mots, comme on fait dans les conversations sérieuses avec les bébés, j'ai tout retrouvé ce que vous m'aviez dit...

Je suis donc un peu plus tranquille, car je suis sûr que vous ne consacrez pas à la poursuite de ces défauts insaisissables des heures précieuses à tous vos parents qui attendant si impatiemment les lettres.

Voilà trois pages écrites sur un seul mot ; c'est bien peu sérieux ! Puissiez-vous ne pas les trouver trop légers et trop frivoles. Si elles vous ennuiant, donnez un coup

d'épingle, le ballon se dégonflera et il ne restera rien de tout cela que le bonheur pour moi d'avoir causé avec vous.

J'ai bien pensé, chère Mademoiselle, à vous offrir un morceau de pain noir des derniers jours du siège, mais au moment où cette idée m'est venue tout le pain noir lui-même avait été dévoré ; nous commençons à revenir au pain blanc. Il me reste encore quelques fragments de biscuit très dur, très mauvais et qui pourrait figurer avec honneur sous un petit globe de cristal avec une pompeuse épigraphe, mais pourquoi les disputer aux pauvres petites souris qui en font maintenant leur régal ? Laissons-les, elles aussi, se ravitailler...

J'avais pensé aussi à un éclat d'obus et particulièrement à un éclat de celui qui a failli entrer chez vous si brusquement ; mais je n'ai pu trouver aucun fragment susceptible de faire bonne figure dans le chaton d'une bague ou d'une broche.

J'ai donc été obligé d'aller chez Tahan comme le vulgaire, accompagné de Mr Paul dont le bon goût m'a été d'un grand secours dans ces circonstances difficiles. Nous avons choisi quelque chose moitié marbre moitié bronze avec un peu d'émail. Cela n'aura que le prix que vous y attacherez vous-même, mais ce petit objet me rappellera toujours à la fois notre 1^{re} entrevue le 1^{er} mai 1870 à Grignon, notre premier entretien où nous avons parlé si longuement philosophie, théories, etc., et où j'ai été si dogmatique et probablement si ennuyeux et enfin, ce petit objet me rappellera encore notre prochain revoir après une si longue et si douloureuse séparation... ».

Dans la lettre suivante (7 mars) il manifeste des craintes au sujet d'une certaine effervescence des quartiers de Montmartre, de Belleville et de Montrouge qui laisse entrevoir des jours difficiles...

D'Aurelles de Paladines vient de prendre heureusement le commandement de la garde nationale : c'est un homme très énergique qui saura prévenir le mal par une ferme contenance. Quant à Trochu, il n'était résolu ni contre la Prusse ni contre l'émeute...

L'Assemblée nationale ne va pas tarder à revenir à Paris ou à Versailles. On espère donc revoir bientôt Mr Wallon. Le Capitaine Petit a l'espoir, sur la demande de son colonel, d'être employé au dépôt des fortifications ce qui lui laisse l'espoir de passer tout le printemps et l'été à Paris.

En attendant, il espère avoir la joie de pouvoir aller la semaine prochaine à Douai avec Paul Wallon. Il pense passer deux jours à Douai, un jour à Valenciennes et quelques heures à Lille.

Mr Puiseux est parti dans le Midi chercher sa famille et Mme Boitel est allée à Grand Pierre.

De Besançon (7 mars) Henri Wallon écrit à ses sœurs combien il est désolé et déprimé des conditions atroces imposées à la France. Mais il a foi dans l'avenir de la France. Il se réjouit à la pensée que sa sœur Jeanne va enfin revoir son fiancé. Il lui dit toute l'estime que leur frère Paul a retirée de la fréquentation de ce dernier pendant le siège, estime qui ne connaît plus de bornes : « cœur d'un caractère divin, esprit élevé, intelligence lumineuse, avec cela beaucoup de sens et de modestie... Voilà quelles expressions peuvent rendre le véritable enthousiasme de notre frère pour notre futur beau-frère. Je ne crois pas te déplaire, chère petite sœur, en te les rapportant... »

Il ne pense pas pouvoir aller à Paris avant Pâques. Il a toujours de bonnes nouvelles de Laure C., datées d'Angleterre (23 février), mais il suppose qu'elle doit rentrer à Rouen.

Dans une lettre à son fiancé (8 mars), Jeanne manifeste son impatience de le revoir ainsi que son frère Paul. Elle a des nouvelles de son Père de Bordeaux et de la séance importante du 28 février. Mr Thiers a fait un compte rendu de son entrevue avec

Bismarck « qui paraît-il le traitait par moments avec un tel mépris que Mr Thiers a dû lui rappeler plusieurs fois qu'il parlait au représentant de la France, au chef du pouvoir exécutif, et qu'il le pria de respecter son caractère et ses cheveux blancs... ».

Elle joint à sa lettre une photographie de son frère Henri que son fiancé ne connaît pas encore et que la difficulté des communications l'avait empêché de lui faire parvenir plus tôt.

Des nouvelles d'Adèle Guibert toujours à Hennebont (8 mars) où elle pense rester avec ses enfants jusqu'à ce que son mari Aristide qui a quitté Rennes et a repris son service à Paris lui fasse signe que la vie est redevenue normale.

Le Capitaine Petit a pu enfin aller voir sa fiancée à Douai (12 et 13 mars ?). Il dit sa tristesse de l'avoir quittée de nouveau pour reprendre son service à Paris (14 mars) où il espère la voir bientôt revenir. Dans son bureau c'est un incessant passage d'officiers qui viennent aux nouvelles, inquiets de leur sort. « On voit maintenant des visages inquiets et soucieux, beaucoup plus qu'à la nouvelle de la capitulation !! Les discussions ont cessé et chacun attend avec anxiété la décision de son sort... »

Paris est tranquille. Le beau discours de Mr Thiers à l'Assemblée a produit le meilleur effet et « il faut tout le talent de Mr Thiers pour empêcher les passions les plus violentes d'éclater dans l'Assemblée... ».

Cette visite à sa fiancée lui a redonné tout le courage moral qu'il en attendait... « Vos espérances et vos prières seront exaucées et peu à peu je mériterai d'être éclairé de la même lumière que vous... ».

Il souhaite une solution pacifique de toutes les difficultés et pense que la modération de l'Assemblée, l'habileté de Mr Thiers sauront nous préserver de plus grands malheurs.

Après avoir été le 17 mars au 95 boulevard Saint-Michel, il écrit à Jeanne W. combien il est heureux d'avoir appris que son Père avait pu aller à Douai, regrettant de ne pas avoir pu y rester quelques jours de plus pour partager leur bonheur.

On dit que l'Assemblée va reprendre ses séances à Versailles au commencement de la semaine prochaine.

Il fait partie d'une brigade d'officiers qui relèvent les travaux de l'ennemi sur les hauteurs de Châtillon et de Garches. Il faudra ensuite faire le même travail sur la rive droite de la Seine. Il espère donc être encore à Paris pour quelque temps, ce travail étant assez long.

Jeanne annonce (17 mars) une bonne nouvelle à son fiancé. Leur Père a décidé de leur retour à Paris pour le 20 mars.

**Fin du tome 1 – 1^{re} et 2^e parties (mars 1870 à mars 1871)
voir la suite : 3^e partie – La Commune (au tome suivant)**